L'ÉLEVE
DE
LA NATURE.
PREMIERE PARTIE.

Meare
De cœlo ad terram, de terrâ ad ſidera mundi.
Lucrece, Liv. I.

A AMSTERDAM,
& ſe trouve à Paris,
Chez PANCKOUCKE, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LXVI.

Deſcendre du ciel à la terre, & de la terre remonter juſqu'au ſéjour brillant des aſtres.

La penſée que contient cette épigraphe, eſt développée à la page 23.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

UN Ecrivain célebre a dit depuis peu, que le ſeul Roman qu'un jeune homme dût lire, étoit *Robinſon*. L'Ouvrage que nous donnons aujourd'hui au Public, s'il n'eſt pas de ce même Ecrivain, eſt du moins de quelqu'un qui paroît avoir travaillé ſelon ſes vues. Il ſe propoſe dans la premiere Partie de former un honnête homme, heureux par lui-même ; & dans la ſe-

conde, de rendre cet honnête homme encore plus heureux, en en faisant un bon citoyen.

L'ÉLEVE

L'ÉLEVE DE LA NATURE.

Mes premieres connoiſſances.

J'AVOIS vingt-trois ans lorſque j'appris qu'il y avoit d'autres hommes que moi ; que la durée & l'étendue ſe meſuroient par des regles juſtes & préciſes ; que l'étendue avoit trois dimenſions, & que la durée n'en avoit qu'une, &c. &c. J'appris toutes ces choſes d'un vieillard que je trouvai dans une des extrêmités de l'Iſle où j'écris ces Mémoires, & que j'habitois depuis long-temps, ſans que j'y euſſe jamais vu perſonne, ſans que je ſçuſſe comment j'y étois venu, ſans que j'euſſe jamais entendu prononcer d'autres mots que ceux-ci, & une ſeule fois, *qu'on l'laiſſe en r'pos, qu'on l'laiſſe en r'pos* ; ſans que j'euſſe jamais vu autre choſe que mon iſle, & quelques ani-

maux, & avant cela (pendant mes quinze premieres années) l'intérieur d'une grande cage de bois fermée de toutes parts, une mouche, quelques poignées de paille, & de la viande, du pain, du fruit & de l'eau (a), qui me venoient, je ne ſçavois comment, par quelque choſe que j'admirois d'autant plus, que c'étoit pour moi le canal de la vie, & que j'admire moins depuis que je ſuis accoutumé aux merveilles: c'étoit ce que dans les couvens de filles on appelle un *Tour*.

Je dirai en ſon lieu pourquoi, depuis quelques années, j'ai appris à écrire. Je dirai par quelle heureuſe rencontre j'ai ſçu mon hiſtoire, je dirai pourquoi j'ai fait un voyage dans un pays civiliſé, & pourquoi je ſuis revenu le plus promptement que j'ai pu dans ma chere iſle, &c. Nous autres hommes encore un peu naturels, n'aimons pas les longs préambules. Je commence.

Deſcription de ma cage & de ma maniere de vivre.

DEpuis le moment que je me ſuis connu, juſqu'à l'âge d'environ quinze ans que je fus tranſporté dans cette iſle (déſerte alors, & que j'ai le bonheur de voir aujourd'hui peuplée d'une race nouvelle, qui reſſemble très-peu à celles que j'ai vues ailleurs) mon hiſtoi-

(a) Cette eau étoit dans un vaſe de bois enchaîné.

re n'eſt gueres ſuſceptible de détail ni d'intérêt : auſſi paſſerai-je rapidement ſur ces premieres années.

J'étois ſi jeune lorſqu'on m'enferma dans la cage dont j'ai parlé, que je ne me ſouviens de rien d'antérieur. J'y étois nu ; mais un poële allumé pendant tout l'hiver échauffoit la priſon où étoit ma cage. Je couchois ſur de la paille qui, pendant au moins douze ans que j'y couchai, fut toujours la même. On n'auroit pu la changer qu'en levant le couvercle de ma cage, & en y entrant : or il étoit ordonné (j'ai ſçu tout cela depuis) que je ne viſſe ni n'entendiſſe jamais perſonne.

Une cage, de la paille, un tour, un vaſe de bois, étoient ma maiſon & tous mes meubles (*b*). Je ne ſçavois d'où pouvoient venir ce bois, cette paille, ni ce que c'étoit ; & n'ayant rien à quoi les comparer, ni par conſéquent aucun moyen de les connoître, je ne prenois pas la peine d'y penſer. C'étoit à peu près avec la même indifférence que je regardois mon tour. Je le voyois tous les matins rempli de vivres ; je m'inquiétois peu d'où cela venoit. Bien des hommes qui ne ſont pas en cage en font à peu près de même ; le beſoin ſeul les engage à raiſonner, & leur ouvre les yeux. Il ouvrit auſſi les miens.

(*b*) Pour ne rien laiſſer d'inconnu à ceux de mes Lecteurs qui veulent être inſtruits de tout, & qui prouvent par-là qu'ils liſent avec réflexion, je crois devoir les avertir que j'avois des lieux à l'Angloiſe, mais ſans ſiege ; c'étoit une pierre taillée en évier, placée au fond de ma cage.

Un malheur qui m'arrive me fait naître des idées.

ON m'oublia un jour. En m'éveillant je jettai, ſelon ma coutume, un regard tendre ſur l'objet de mes vœux, ſur mon tour. Je n'y apperçus rien. Je crus me tromper. Je me levai bruſquement, j'allai voir, & je vis que je ne m'étois pas trompé. J'attends quelques minutes, eſpérant être témoin du miracle qui ne ſe faiſoit jamais que pendant mon ſommeil. Il n'arriva rien, & j'avois faim; mon inquiétude ſe change en fureur; je me meurtris la poitrine, je pleure, je crie, je donne de grands coups ſur le tour, je veux le faire jouer; c'étoit un ſtratagême que je n'avois pas encore imaginé, parce que je n'en avois pas encore eu beſoin. On m'entend, on m'apporte ma proviſion. Ce ne fut pas ſans peine que l'on vint à bout de faire tourner la machine. J'avois commencé à la retenir de toute ma force, dès que je l'avois vu remuer. C'eſt ainſi que l'ignorance s'oppoſe à ſon propre bonheur. Enfin, après y avoir mis de la victuaille, on me lâcha doucement le côté que je n'avois laiſſé aller qu'avec bien de la peine, & dont je retenois encore un coin.

J'empoignai une partie de ce que l'on m'envoyoit; je le fis en marquant une joie extrême: mes pourvoyeurs s'en apperçurent; & comme ils étoient de ces hommes qui ſe font

un amuſement du malheur d'autrui, ils voulurent faire revenir encore le tour de leur côté. Je le retiens avec mes mains, avec mes dents, je fais des cris épouvantables, je les entends rire immodérément. Sans ſçavoir d'où provient ce bruit, il me paroit exprimer de la joie : j'en ſuis indigné, je redouble mes cris ; une voix forte prononce de loin, mais diſtinctement, ces paroles : *Qu'on l' laiſſe en r'pos, qu'on l' laiſſe en r'pos*, & on me laiſſe.

Juſqu'à cet accident qui cauſa une grande ſecouſſe dans mes organes, je n'avois fait que végéter au fond de ma cage, plutôt comme une plante que comme un animal. Je devins alors un nouvel être, je ſentis mes facultés s'étendre. Je n'avois juſques-là tiré de mon goſier que des ſons vagues & inarticulés (*c*) ; j'entrepris hardiment de répéter ce que je venois d'entendre ; je dis, *qu'on l' laiſſe*.. C'étoit beaucoup pour une premiere tentative, mais encouragé par le ſuccès, j'ajoutai preſqu'au même inſtant, *qu'on l' laiſſe en r'pos*... & de rire ! & de m'admirer ! & de répéter continuellement, *qu'on l' laiſſe en r'pos, qu'on l' laiſſe en r'pos* ! Ce jour fut pour moi un jour de fête. Juſques-là je n'avois jamais que ſouri, & ce qu'on appelle d'un air niais, ſoit lorſque je jouois avec mes doigts ou avec ma paille, ſoit lorſqu'à mon réveil je voyois dans le tour ma proviſion de vivres :

(*c*) J'avois alors entre huit & douze ans, à ce que je peux voir d'auſſi loin.

dès ce moment je commençai à rire d'un air qui annonçoit preſque de l'intelligence & de la fineſſe. Juſques-là je n'avois regardé qu'avec un peu d'étonnement, mêlé de ſtupidité, la lumiere du jour que je recevois au moins en ligne oblique, par des trous que l'on avoit faits pour cela au haut de ma cage : dès ce moment je commençai à ſoupçonner que la cauſe de cette lumiere devoit être quelque choſe de bien beau : de même que de la ſcene qui venoit de ſe paſſer, je concluois qu'il y avoit d'autres êtres vivans que moi, mais qui m'étoient ſans doute fort inférieurs, excepté, peut-être celui à la voix duquel on avoit ceſſé de me perſécuter. Juſques-là j'avois toujours bu ſans faire attention que l'eau réfléchiſſoit la lumiere, & que je pouvois m'y voir ; ce ne fut qu'alors que je commençai à regarder dans mon vaſe, & que j'y fus frappé d'une figure qui d'abord m'effraya, & me plut enſuite lorſque j'eus le courage de la regarder de plus près. Mais que voyois-je là ? Je n'en ſçavois rien. J'ignorois ſi l'eau réfléchiſſoit ſeulement les objets, ou ſi elle créoit ceux qu'elle repréſentoit. L'analogie, l'induction m'apprirent bientôt ce que j'en devois croire.

Près de la figure que je prenois plaiſir à regarder, j'appercevois les parois de ma cage, & le deſſus du tour, ſur lequel le vaſe étoit poſé. Il n'y avoit entre le vaſe & le deſſus du tour, que ma tête : je conclus que c'étoit ma tête que je voyois. Je l'admirai, & j'eus rai-

ſon ; car la tête d'un homme, vue par une imagination auſſi neuve & auſſi peu troublée que l'étoit la mienne, eſt vraiment une belle choſe. Je voulus voir de plus près, & plus à mon aiſe ; je tire le vaſe avec effort, je romps la petite chaine qui le tenoit, je vais tomber à reculons à trois pas de là ; c'eſt-à-dire, ſur ma paille. Nouveau phénomene qui me fait faire deux découvertes ; il me donne une idée, du moins confuſe, des loix du mouvement, & une ſenſation très-claire des plaiſirs du bain ; car le gobelet en ſe renverſant avec moi, m'avoit jetté toute l'eau ſur l'eſtomac, d'où elle avoit coulé juſqu'à mes pieds, ce qui m'avoit paru fort agréable. Auſſi depuis ce temps-là me ſuis-je toujours lavé.

Le jour où j'avois fait tant de progrès, tant de beaux raiſonnemens, tant de découvertes, me parut bien court. Le ſoir étant venu, j'eus beaucoup de peine à attraper le ſommeil. Si j'avois eu lû alors, comme j'ai fait depuis, les charmantes fables de *la Fontaine*, je me ſerois dit le mot du payſan qui veut meſurer le fruit à l'arbre.

On ne dort point quand on a tant d'eſprit.

Je dormis enfin, & même aſſez tranquillement, & ne m'éveillai qu'à un aſſez grand bruit de coups de marteau, mais qui dura peu ; après quoi je dormis encore juſqu'au lendemain.

Je n'avois pas remis le vaſe ſur le tour,

je ne ſçais ſi c'étoit l'envie d'avoir un meuble dont je fuſſe entiérement le maitre, qui me l'avoit fait garder à côté de mon grabat ; je ne crois cependant, pas que j'euſſe alors cette folie. Quoi qu'il en ſoit, je trouvai ſur le tour, en m'éveillant, un nouveau vaſe enchainé ; & ce qui m'étonna beaucoup, je trouvai auſſi l'autre plein d'eau à mon côté. Sans doute on m'obſervoit de temps en temps par quelqu un des trous de la partie ſupérieure de ma cage ; on m'avoit vu me laver, & pour me continuer ce plaiſir, on avoit rempli le vaſe en y introduiſant apparemment par un de ces trous un tuyau de cuir. Je me lavai & je bus.

Sans imaginer comment l'eau pouvoit être venue dans le vaſe que j'avois détaché, il me parut qu'il ſeroit plus aiſé de le remplir, ſi je le mettois ſur le tour ; je l'y mis. Je ne ſçavois ni comment, ni par quelle eſpece d'êtres j'étois ſervi ; mais je trouvois un plaiſir délicat à épargner de la peine à ceux qui étoient chargés de me ſervir ; & je m'applaudiſſois de ce ſentiment. (*d*) On continua de me donner tous les jours de l'eau pour me laver & pour boire.

(*d*) J'avois d'abord réſolu de mettre toujours mon vaſe pres de ma paille, pour donner plus de peine a mes eſclaves, & me venger de ce que quelques jours auparavant ils m'avoient voulu oter les vivres qu'ils m'avoient donnés ; mais enfin l'humanité & la reconnoiſſance l'emporterent dans mon cœur.

Je chante.

JE joignois à ces plaiſirs celui de chanter, qui n'étoit pas nouveau pour moi ; mais il me parut alors que je me perfectionnois : je faiſois à ma maniere des eſpeces de cadences, de roulades. Je voulus quelque choſe de plus ; je m'ennuyois d'une muſique ſans paroles, je mis en muſique, *qu'on l' laiſſe en r'pos.* Vous jugez combien cela étoit beau. Peut-être néanmoins la muſique s'accordoit-elle quelquefois aux paroles : mais de quelque maniere qu'elle s'y accordât, j'en étois toujours content.

Je chantois, je me mirois dans mon eau, je répétois ma leçon de perroquet, je rêvois ſouvent d'un air fort occupé, ſans penſer à rien : mes jours s'écouloient ; & ſi je n'étois point parfaitement heureux, je n'étois pas non plus malheureux. Un de mes plus grands plaiſirs étoit celui que je recevois de mon miroir ; j'étois enfin bien aſſuré que c'étoit moi que je voyois ; je me prenois le menton, le nez, les oreilles ; je me faiſois tantôt la grimace, tantôt un ſourire gracieux ; je me diſois ou je me chantois *qu'on l' laiſſe*

Chacun de mes Lecteurs jugera du mien par le ſien. Heureux ceux à qui ce recit & beaucoup d'autres ſemblables qui me reſtent à faire, paroîtront naturels & vrais!

en r'pos, & je m'applaudiſſois de toutes ces gentilleſſes.

On me tranſporte dans ma cage.

UN jour que j'en étois tout occupé, je vis ma cage s'incliner d'un côté, l'inſtant d'après du côté oppoſé, & enſuite je la ſentis s'élever doucement & avancer. J'eus peur, mais je me raſſurai bientôt ; & ſans ſçavoir ni qu'on me portoit, ni ce que c'étoit qu'être porté, je trouvois ma maniere d'être actuelle fort agréable. Je repris gaiement ma chanſon. Je l'interrompis pour écouter une voix rauque dont le murmure m'inquiétoit. Je n'entendis rien que de confus ; mais il me ſemble, en me rappellant depuis que je ſçais parler, ce que j'entendis en ce moment, que cette voix diſoit ; *Oui, vas, chante, chante.* Auſſi ne ceſſai-je que lorſque je ſentis ma cage s'arrêter. Je prêtai l'oreille, j'entendis du bruit ; elle continua d'avancer, & à meſure qu'elle avançoit, le bruit croiſſoit. Je ne chantois plus, j'avois même peur. Ma crainte augmenta beaucoup, lorſqu'arrêté une ſeconde fois, je me ſentis deſcendre, enſuite rouler ſur je ne ſçais quoi qui faiſoit un bruit ſourd, & enfin deſcendre encore plus bas. Une odeur qui me parut déſagréable, vint frapper mes narines, en même-temps que mes oreilles étoient frappées de mille ſons plus ou moins aigus les uns que les autres, & dont

l'enſemble avoit pour moi quelque choſe de triſte. Je rêvai, je pleurai. J'avois beſoin de conſolation, & je n'avois perſonne qui m'en donnât ; j'en cherchai en moi-même. Je fis, (& ce fut la premiere fois depuis que je me connoiſſois,) je fis une réflexion ſuivie & capable de me tranquilliſer en me trompant : c'étoit tout ce qu'il falloit pour ce moment-là.

Je me raſſure par un raiſonnement contre la crainte du bruit qui ſe faiſoit près de moi.

JE ſuis, (me dis-je en un certain langage intérieur qu'ont tous les hommes, & que les animaux mêmes me paroiſſent avoir juſqu'à un certain point,) je ſuis le ſeul être néceſſaire ; (*e*) tout le reſte eſt fait pour moi. Il exiſte autre choſe que moi, comme j'ai lieu

(*e*) Je ne ſçavois pas ces mots, *être*, *cauſe*, *bois*, *machine*, *tour*, ni aucun autre ; mais je voyois ou je me rappellois les choſes déſignées par ces mots ; & leur aſpect ou leur ſouvenir étoit leur ſon dans mon langage intérieur. Je ſçais à préſent ceux que l'on eſt convenu de leur donner, je m'en ſers dans ces Mémoires. Cependant pour communiquer à mon ſujet un air de généraliſation d'idées qui puiſſe repréſenter, du moins foiblement, le langage de l'ame, je déſignerai encore quelquefois les hommes ſous le nom d'*êtres*, & je déſignerai d'autres choſes, ou par des périphraſes, ou par des noms généraux, juſqu'à ce que je ſois parvenu à l'époque où j'ai ſçu le François.

de le croire. On me ſert, & je ne fais rien pour ceux qui me ſervent ; on me craint, & je n'ai perſonne à craindre. On m'a manqué une fois, je me ſuis mis en colere, on ne me manque plus ; ſi cela arrive encore, j'emploierai encore les mêmes armes ; & que peut-il m'arriver ? Qui eſt-ce qui pourroit pénétrer dans cette enceinte qui m'environne ? Elle a toujours été autour de moi. Quel être pourroit y entrer par ailleurs que par cette machine qui me donne tous les jours à manger ? S'il entre par-là, c'eſt qu'il ſera plus petit que moi, & je l'écraſerai. Enfin il ne m'eſt jamais arrivé de mal, il ne peut donc jamais m'en arriver.

Charmé de trouver en moi un ſi excellent fond de Logique, je cédai à ces raiſonnemens-là ; (on cede quelquefois à d'auſſi foibles) & j'écoutai ſans trop d'émotion le bouleverſement univerſel qui ſe faiſoit autour de moi. La nuit ne le termina point, & cette nuit fut la premiere que je paſſai ſans dormir.

Elle finiſſoit à peine, que je vis mon tour faire la même évolution à laquelle je m'étois ſi fort oppoſé quelque-temps auparavant. Je ne m'y oppoſai plus, je ſçavois ce qui m'alloit arriver. Quelques momens après il revint, comme je l'attendois, chargé de vivres. Pour me conſoler de la mauvaiſe nuit que j'avois paſſée, j'allois manger ; mais j'en eus bientôt perdu l'envie. On la perdroit à moins.

Je vois un être vivant.

Si mes morceaux de pain & de viande, & même les vaſes où l'on me mettoit de l'eau, s'étoient remués tout d'un coup, avoient changé de place, avoient danſé, cela ne m'auroit que médiocrement ſurpris. Je voyois mes doigts & tous mes membres faire la même choſe; j'y étois accoutumé. Mais une petite figure noire, qui n'égaloit pas en groſſeur la centieme partie d'une bouchée de pain, courir, ſauter, ſe ſoutenir en l'air, me braver, me venir chatouiller les mains, le viſage; cela me cauſoit une ſurpriſe mêlée de crainte, dont je ne pouvois revenir.

Voilà, me direz-vous peut-être, un bien grand étalage pour parler d'une mouche. Oui: mais vous ne le trouverez pas trop grand, ſi vous vous mettez à la place d'un homme qui, n'ayant jamais rien vu de vivant que lui-même, voit une mouche..... Je ne ſçais ſi c'eſt par hazard, ou autrement, qu'il n'en étoit jamais entré dans ma cage, mais celle-là fut la premiere. S'il en étoit venu d'autres avant elle, je les aurois vues, car rien ne m'échappoit. Mon ame, avide de ſçavoir, envoyoit continuellement mes ſens à la découverte de tout ce qui arrivoit dans l'étroite enceinte où j'étois enfermé. (*f*)

(*f*) Ce que je dis ici ne détruit pas ce que j'ai

Je venois de trouver une compagne, il falloit m'assurer la possession de ce trésor. Ma mouche avoit des pieds & des ailes, elle pouvoit sortir la nuit par la même porte qu'elle étoit entrée. Lui ôter les pieds & les ailes, eût été un moyen de la retenir ; mais je n'en sçavois pas tant que *le hibou de la Fontaine* : d'ailleurs, qu'est-ce qu'une mouche sans pieds & sans ailes ? Ajoutez que je n'osois presque toucher cette pauvre petite bête ; car, sans sçavoir ce que c'étoit que la mort, je sentois que je la devois craindre pour elle, si je n'avois respecté sa délicatesse, sa ténuité. L'instinct m'y portoit aussi, comme j'ai vu depuis les grands chiens ménager les petits avec lesquels ils jouent.

Pour m'assurer d'elle pendant la nuit, (le jour je la gardois bien) je fis le projet de la prendre tous les soirs, & de la faire entrer sans effort, la tête la premiere, dans un tuyau de paille que je fendrois le matin pour lui rendre la liberté : cette idée étoit bonne, il ne s'agissoit que de l'exécution ; comment prendre la mouche ? J'y essayai de plusieurs façons, & j'y réussis enfin par celle que l'on emploie d'ordinaire. Je fis de ma main un filet qui la saisit par derriere, en

---

dit plus haut, que j'étois fort indifférent sur les causes des phénomenes. J'accumulois volontiers les faits ; mais je ne cherchois pas à remonter aux causes, parce que j'étois paresseux, & que je regardois cette connoissance impossible.

coulant rapidement ſur le même plan qu'elle. Ce fut en la prenant ainſi les ſoirs, que je la conſervai juſqu'au jour où je ſortis, après elle, de ma cage.

Au lieu de ſuivre mon premier projet; c'eſt-à-dire, de la mettre dans un tuyau de paille, ce qui pouvoit la tuer, ou du moins la bleſſer, je me propoſai de la tenir toutes les nuits dans ma main, comme je faiſois en ce moment-là : mais je ſentis bientôt que cela étoit impoſſible, & que je ne pourrois pas avoir en dormant, l'attention de tenir ma main toujours fermée. Je m'apperçus auſſi que ce petit animal s'agitoit dans ma main, & ſembloit être dans un état d'anxiété & de mal-aiſe ; j'en eus pitié. Je jugeai combien je ſerois à plaindre ſi ma cage étoit auſſi gênante pour moi, que l'étoit pour ma mouche celle où je la retenois. Ces réflexions me firent chercher un autre ſtratagême que je trouvai enfin ; ce fut de jetter tout ce qui reſtoit d'eau dans mon vaſe libre, de le renverſer, & de mettre, avec beaucoup de précaution, ma mouche deſſous. Je gardai près de moi ce vaſe renverſé : mais j'avois lieu de craindre que l'on ne m'en donnât pas un troiſieme avec de l'eau pour me laver. J'arrachai celui qui étoit enchaîné ; cela m'avoit déja réuſſi une fois. A mon réveil je trouvai un nouveau vaſe ſur le tour ; je ſentis à cette vue un doux mouvement de reconnoiſſance pour les êtres qui me ſervoient ; je fus auſſi content de moi-même que j'étois content

d'eux, & je continuai de mettre tous les ſoirs deux vaſes ſur le tour, & de garder le troiſieme pour ma mouche.

Nous nous accoutumâmes l'un avec l'autre, elle s'apprivoiſa; nous fimes une eſpece d'amitié plus vraie que n'eſt ſouvent celle des hommes. Je m'apperçus qu'elle mangeoit, & cela me fortifia dans l'idée que j'avois déja, que les alimens rétabliſſent & entretiennent les principes de la vie. Je l'obſervois avec plus d'attention & de plaiſir que n'auroit fait le plus habile Naturaliſte. Lorſque je la voyois s'attacher à un morceau de pain ou de viande, je ne touchois à rien de ce qui l'environnoit; je reſtois immobile, je reſpirois à peine, j'aurois craint de lui faire quitter ſon petit repas.

Il me ſembloit qu'elle devoit boire, puiſqu'elle mangeoit; mais auſſi qu'elle devoit craindre de boire dans mes vaſes, parce qu'ils étoient trop grands pour elle. Je les couvrois de mes mains, & je la chaſſois lorſqu'elle y vouloit aller. Je lui mettois quelques gouttes d'eau ſur le tour, je les lui montrois; & quand, par hazard, elle y alloit, je trépignois d'aiſe, & ſans oſer remuer, je diſois ou je chantois à demi voix, *qu'on l'laiſſe en r'pos.*

XXXXXXXXXXX XXXXXXXXXXX

Je voyage.

IL y avoit quelques jours que j'étois tranquille, au bruit près, à quoi je m'accoutumois.

mois. Je recommençois à jouir de moi-même, & ce plaiſir ſi pur étoit encore augmenté par celui de voir un autre être vivant... Un matin que les premiers rayons de la lumiere venoient à l'ordinaire de m'ouvrir les yeux, que je regardois avec complaiſance mon tour chargé de proviſions, & que j'allois rendre la liberté à ma chere compagne, quelque choſe que je ne pouvois comparer à rien, parut m'entrer dans la tête, & renverſer ma cage. Je tombai évanoui, & ne revins qu'au balancement continuel de ma cage; il me ſembla que je m'éveillois après un profond ſommeil. Je ſçais aujourd'hui que ce qui m'avoit ſi fort effrayé étoit un coup de canon; j'étois embarqué, & je voguois.

Les vacillations de ma cage durèrent longtemps; elles durèrent au moins ſix ſemaines, je m'y accoutumai difficilement; ce qui me chagrinoit le plus, c'eſt que ſouvent le ſoir, je ne pouvois pas prendre ma mouche, parce que je ne pouvois appuyer ma main ſur les parois de ma cage, dont le mouvement étoit continuel, & je paſſois la nuit avec beaucoup d'inquiétude quand je n'avois pas mis ma mouche en ſûreté.

Une de ces nuits-là, j'entendis des ſifflemens, des cris affreux.... affreux du moins pour qui auroit ſçu ce que c'étoit. Je n'en fus que légérement ému; je ne ſentis même rien pour moi, mais ſeulement de la compaſſion pour les êtres que je croyois deſtinés à me ſervir, & dans la voix deſquels je

démêlois en ce moment quelque chose de plaintif. Le vent, la grêle, le tonnerre, le choc des vagues, les rudes secousses de ma cage, tout cela me paroissoit nouveau, mais j'en étois plus surpris qu'alarmé. Je n'y voyois rien à craindre. Ma mouche & moi, & quelques autres animaux, s'il y en avoit dans le vaisseau, fûmes les seuls que la tempête n'effraya point : & cela étoit juste. Ce n'étoit des animaux, ni comme eux, ni comme moi, (g) qui avoient inventé & qui cultivoient l'art de braver les flots. Ce n'étoit par conséquent ni eux ni moi qui devions en être punis, du moins par la peur : car, à l'égard de périr, si cela étoit arrivé, ce n'eût pas été pour nous une punition, mais un mal nécessaire, dont nous n'aurions pas eu plus à nous plaindre que de la rencontre d'un lion affamé, ou de quelqu'autre accident.

L'orage dura jusqu'au jour, & ce ne fut qu'alors que l'on m'apporta mes provisions ; je commençois à me fâcher, & quoique je soupçonnasse bien que tout ce que j'avois entendu avoit fort occupé mon monde, je trouvois mauvais que si peu de chose eût été un obstacle au devoir essentiel de prévenir mes besoins. Ma colère s'éteignit en un instant, dès que je vis le tour reprendre son allure ordinaire, & si j'avois vu la main qui me servoit, je lui aurois fait quelque caresse à

(g) En ce temps-là, je n'appartenois, pour ainsi dire, pas encore à l'espèce humaine.

ma manière ; car nous autres hommes naturels, ne ſommes pas vindicatifs. Notre cœur eſt une tablette où ſont écrits d'un côté les bienfaits que nous recevons, ſur le revers ſont les injures, & nous ne tournons jamais cette tablette. (*b*)

Encore quelques jours de tumulte & de mouvement, & j'arrivai..... Grand Dieu, que j'eus le bonheur de connoître quelque temps après, parce que quelque temps après je connus mon ame & la nature, & que je t'y trouvai ! Quelle époque pour moi, & j'oſe dire pour toi-même, pour ta gloire, que celle d'où je vais reprendre mon récit.

✣✣✣

veil, je crus que ce pouvoit être un ſonge; car j'en faiſois ſouvent, & le peu d'objets qui étoient entrés dans mon imagination, s'y reproduiſoient alors, s'y raſſembloient, s'y combinoient, & quelquefois y prenoient des formes très-biſarres. Cette nuit-là, par exemple, je rêvois que ma mouche étoit devenue tout d'un coup auſſi grande que moi, qu'elle avoit pris un morceau de pain, qu'elle l'avoit mangé, & m'en avoit donné un; qu'enſuite elle étoit montée le long de mon corps juſques ſur mes épaules, que par ce moyen étant grandie du double, elle avoit touché la partie ſupérieure de ma cage, & l'avoit jettée dehors. Je fus ſi vivement frappé de tout cela, que je m'éveillai en ſurſaut. On m'obſervoit, & on attendoit ſans doute mon réveil, pour me cauſer la plus grande ſurpriſe que perſonne ait jamais éprouvée.

Des merveilles s'offrent à ma vue.

J'Apperçus dans le tour quelque choſe de fort différent de ce que j'avois coutume d'y voir. Je crus que c'étoit un nouveau mets, je me propoſois d'en dévorer une partie dès que j'aurois retrouvé ma mouche; car je n'avois pû l'attraper la veille, parce que le mouvement de ma cage n'avoit ceſſé que la nuit. Je la cherchois des yeux, je chantois nonchalamment, *qu'on l'laiſſe en r'*..... Je

n'achevai pas. Je ſentis ma cage ſe renverſer de mon côté, ce qui étoit dans le tour tomba ſur moi, je reculai en rampant, & je gagnai ainſi le haut de ma cage. Je n'y touchois pas encore que le fatal couvercle tomba dehors, je vis le ciel..... Dieu! quel ſpectacle! Il faut, pour le bien ſentir, le voir la première fois, à l'âge que j'avois. Ma mouche s'envola, & je n'eus pas la moindre envie de la retenir, je n'y pris même pas garde; je ne m'inquiétois pas plus ni de ce qui étoit tombé du tour, ni de ce qui pouvoit environner ma cage. Je voyois le ciel! J'étois immobile. Deux torrens de larmes coulèrent de mes yeux. Ah! que ces larmes étoient douces!.... Je voyois le ciel.... Si je ſuis le ſeul homme qui l'ait vû ſi tard, je ſuis le ſeul auſſi à qui il ait paru ſi beau.

Le deſir de voir & de connoître ſuccéda à l'admiration; j'avançai, je ſortis à demi, je reculai d'effroi à l'aſpect des arbres, des rochers, des montagnes que je voyois autour de moi. Ce n'étoit pas que tous ces objets ne me rempliſſent auſſi d'admiration, mais leur proximité me faiſoit peur. J'avançai de nouveau, je tendis mes mains au ciel, & je tâchai de m'y élever: mais je tombai ſur mes genoux. Je cédai à ma peſanteur & à ma foibleſſe. J'avançai triſtement vers l'extrêmité de ma cage, pour voir ſi du moins la terre me recevroit dans ſon ſein. Ma cage n'étoit pas tout-à-fait renverſée; mais elle faiſoit avec le ſol, auquel elle étoit in-

clinée, un angle si aigu, (*i*) que je pouvois sauter de là sur la terre sans un grand danger. Pendant que je délibérois, je m'apperçus que la partie inférieure de ma cage se haussoit, ce qui faisoit baisser la partie supérieure. Je me jettai sur la terre, les mains les premières. La cage remonta à la hauteur qu'elle venoit de quitter. J'entendis derrière moi un léger bruit, à quoi je fis peu d'attention.

Je me relevai en sautant de joie, de me voir transféré d'une cage si petite, si obscure, si désagréable, dans une si spacieuse & si charmante. Elle étoit de toutes parts bordée de la mer, puisque c'étoit une isle : mais la terre s'étendoit à une telle distance du côté que je la voyois en ce moment-là, que la mer ne me paroissoit qu'un petit objet bleuâtre qui terminoit la perspective & l'horison. Je tournai la tête, je ne vis que l'étroite prison d'où je venois de sortir, & derrière cette prison, un bois. Mais je jugeai, à la vaste partie du ciel que je voyois par-delà, que ce bois me cachoit une partie de la terre égale à celle qui s'étendoit sous mes yeux. Je fis quelques pas à main

(*i*) Où ce Sauvage a-t-il appris, diront quelques Lecteurs, ce que c'est qu'un angle, ce que c'est que le sol? — J'ai voyagé, & j'ai trouvé parmi les hommes quatre beaux arts, celui d'écrire, celui de chanter, celui de peindre, celui de calculer & de mesurer. Je ne sçais que ceux-là; mais je les sçais bien.

droite, pour décliner cet obſtacle, j'apperçus la mer. (Elle étoit beaucoup plus près de moi de ce côté-là, que de celui d'où je venois de la voir.) Nouveau prodige ; nouvelle extaſe. Je revenois tour à tour du ciel à la terre, de la terre à la mer, de la mer au ciel ; & ni mon cœur ni mes yeux ne s'en pouvoient raſſaſier. Les petits objets ne faiſoient, en ce moment-là, qu'effleurer mes ſens, je ne m'attachois qu'aux maſſes. Le ciel, la terre, la mer, & tout au plus une chaine de montagnes, une vaſte forêt c'étoit-là tout ce qui pouvoit fixer mes regards.

Cependant, lorſque ma premiere ardeur fut ſatisfaite, ma curioſité commença à ſe détailler & à ſe ſubdiviſer : je voulus voir les choſes les unes après les autres. Je vis trois animaux qui couroient du côté de la mer. Par l'effet de l'éloignement, ils me parurent un peu plus petits que moi ; mais, à cela près, d'autres traits de reſſemblance me portoient à leur faire l'honneur de les croire à peu près de mon eſpèce, & je les aurois véritablement ſoupçonnés d'en être s'ils n'avoient eu des habits. J'eſſayai de les ſuivre, je fis deux ſauts, & au ſecond, je tombai ſur mes mains. Je me trouvai plus ferme ayant ainſi quatre points d'appui ; mais j'eus plus de peine à avancer, parce que, ſoit que l'on m'y eût accoutumé avant de me mettre en cage, ſoit qu'aller à quatre pattes, ne ſoit pas naturel à l'homme, je m'étois toujours tenu ſur mes pieds. Je me

relevai donc, & je réſolus d'aller doucement juſqu'à la mer. C'étoit pour moi un voyage, il y avoit au moins ſix portées de carabine.

On avoit mis près de ma cage pluſieurs petits paniers pleins de proviſions. La prudence & la faim me ſuggérerent d'en aller prendre un. Je trouvai en chemin un bâton qui me parut pouvoir auſſi me ſoulager, je m'en ſervis, & je fus très-content de cette découverte.

Un peu plus loin que les trois hommes que j'avois vu courir ; c'eſt-à-dire, au bord de la mer, étoit le vaiſſeau qui m'avoit amené, & dans lequel ils alloient remonter. Voilà, me dis-je en le voyant de plus près, voilà une cage bien autrement grande que la mienne : à quoi cela peut-il ſervir ? Je fis là-deſſus beaucoup d'autres réflexions très-confuſes, mais qui s'éclaircirent peu à peu dans la ſuite.

Mes trois porteurs avoient joint leurs compagnons, & pendant que je raiſonnois ſur cette cage, je la vis s'éloigner. Je m'arrêtai, avec ſurpriſe, pour m'aſſurer ſi ce n'étoit pas la terre qui reculoit. Je ne tardai pas à voir que c'étoit le vaiſſeau qui s'éloignoit, & je continuai d'avancer. Je touchois preſqu'à la mer en le ſuivant toujours des yeux : il en ſortit un tourbillon de flamme, accompagné d'un bruit épouventable ; je tombai de mon haut ; je me crus mort. Il eſt vrai que j'avois déja bien entendu un coup

coup de canon, au moment de mon départ, mais ce ſont-là de ces choſes auxquelles un homme naturel ne s'accoutume pas en deux fois.

Je revins un peu de ma frayeur, je me levai, je pris mon panier & mon bâton, & je continuai d'aller vers la mer. J'avois le ſoleil en face ; ſa lumière, ſa chaleur pénétroient juſqu'à mon ame, je l'admirois, je me proſternois devant lui, (*k*) je voulois regarder ce bel aſtre, il m'éblouiſſoit ; mais je n'en murmurois pas. Je l'adorois intérieurement ſans m'en plaindre. (*l*)

J'approchois de la mer, lorſque je vis un arbuſte agité par le vent. Cet arbuſte étoit remarquable, il étoit iſolé, & je ne ſçais comment il avoit pris racine dans le ſable. Je ſentois une haleine douce & tiède qui me venoit en face, & me careſſoit tout le corps, (on ne doit pas douter que je n'attribuaſſe au ſoleil ce ſouffle bienfaiſant.) Je voyois l'arbuſte pencher du côté où je

(*k*) L'inſtinct ſeul nous apprend que la proſtration eſt la marque du reſpect. C'eſt reconnoître ſon infériorité, c'eſt s'anéantir devant quelqu'un que de ſe proſterner devant lui.

(*l*) Quelqu'un qui ſeroit ſurpris que, ſuivant les loix de l'inſtinct, je ne me fâchaſſe pas contre le ſoleil, puiſqu'il me gênoit, doit ſe ſouvenir que je n'étois pas accoutumé à le voir, que je le voyois pour la premiere fois dans un âge où, capable de raiſonner & de ſentir, il étoit impoſſible qu'à la vûe du ſoleil je ne conçuſſe pas pour lui une admiration & un reſpect que jamais rien ne pourroit diminuer.

ſentois que j'aurois penché moi-même, ſi j'avois été auſſi foible que lui. Le peu de grandes herbes & de plantes que je voyois à quelque diſtance de moi, s'inclinoient auſſi du même côté : j'en conclus que l'haleine du ſoleil agiſſoit ſur eux comme ſur moi. (*m*) Le mouvement de leurs feuilles étoit exactement répété par celui de leur ombre, cela m'amuſa. Je tournai la tête. Je vis un grand corps étendu ſur la ſurface de la terre, la frayeur me fit faire un ſaut en arrière ; il en fit un en avant... Je me raſſurai, voyant qu'il ne me faiſoit pas de mal. Il avoit comme moi un panier & un bâton. Je mis mon panier par terre, il y mit le ſien. Pour voir s'il avoit toutes les mêmes facultés que moi, je lui dis, *qu'on l' laiſſe en r'pos* ; il reſta muet. C'étoit une preuve de ma ſupériorité. Je me jettai ſur lui pour le ſaiſir, & tirer, en le palpant, quelques notions de ce qu'il étoit. Il ſe baiſſa à meſure que je me baiſſois, & lorſque je me fus jetté par terre, je ne vis plus rien. Je me relevai, il ſe releva avec moi.... Je trouvai ce phénomène très-difficile à concevoir, & je remis à en chercher l'explication lorſque je reviendrois de la mer.

(*m*) Les grands vents que je ſentis dans la ſuite, me firent changer de ſyſtême, je voyois bien que ce n'étoit point l'haleine du ſoleil, puiſque cela arrivoit dans des temps où il étoit caché, & ſouvent la nuit ; mais je ne voyois point du tout ce que ce pouvoit être, & je ne le ſçais que depuis peu,

Je me baigne, & je nage.

DEs trois grands objets qui rempliſſoient alors toute mon ame, la terre étoit celui qui me faiſoit l'impreſſion la plus douce, mais la moins vive. Je l'aimois comme un enfant aime ſa mère. Il en étoit bien autrement des deux autres ; c'eſt-à-dire de la mer & du ciel. Celui-ci ſur-tout me raviſſoit, je n'y portois que des regards tremblans.

Lorſque j'eus atteint le rivage, lorſque j'eus vû de plus près le mouvement régulier, le majeſtueux balancement des ondes, je fus pénétré d'admiration & de reſpect. La mer me ſembla un ciel mobile, je crus même que le riche & ſuperbe azur dont le ciel étoit peint, c'étoit à la mer qu'il le devoit, & qu'il ne faiſoit que le réfléchir. A meſure que j'approchois de l'eau, je ſentois le ſable de plus en plus mouillé ; je m'enfonçois un peu, cela m'étonnoit & m'amuſoit. Pour être plus agile, je laiſſai mon panier, & je continuai d'avancer avec mon bâton. Lorſque je fus près de l'eau, j'obſervai ce nouvel élément ; je le reconnus pour être celui dont je buvois, & où je me mirois : je remarquai en même-temps que le bleu du ciel n'étoit point à lui, comme je l'avois cru. J'approchai avec in-

que quelques grands Phyſiciens m'ont appris les effets de l'air.

quiétude pour m'y voir ; car, depuis ma nouvelle naiſſance, c'eſt-à-dire, depuis une ou deux heures, je doutois preſque que je fuſſe encore *moi*. J'y reconnus mon viſage, je m'y vis même tout entier, & j'en fus très-content. (*n*) Je me couchai enſuite au bord de cette eau pour en boire, mais je la rejettai dès qu'elle eût piqué mon palais.

Si elle n'étoit pas potable, elle étoit au moins bonne pour le bain. Je mis mon bâton dans le ſable, j'avançai, j'entrai dans l'eau juſqu'au col, j'avançai encore, j'en eus par deſſus la tête, & je me mis à nager : car la nature à appris à tous les animaux cet art ſi facile, ſi agréable, & quelquefois ſi néceſſaire. J'aurois été bien loin dans la mer, & j'aurois nagé long-temps, ſi je n'avois vû un gros poiſſon qui ſembloit me pourſuivre. Je regagnai le bord ; je repris mon panier & mon bâton ; & après avoir un peu mangé, en me repoſant, je retournai avec inquiétude vers ma cage, pour voir s'il n'y étoit rien arrivé de nouveau.

Je raiſonne ſur la cauſe de l'ombre.

J'Avois alors le ſoleil au dos, je revis mon ombre en ſortant de la mer, je n'en eus plus

(*n*) L'homme naturel eſt ordinairement content de lui-même, & il a droit de l'être. L'amour propre eſt pour lui un bienfait de la Providence.

peur, je m'accoutumois plus aiſément à cela qu'aux coups de canon. Je voulus tâcher de découvrir ce que c'étoit que l'ombre, & quelle en pouvoit être la cauſe. Je regardai autour de moi; car je ſentois que ce n'étoit que par comparaiſon que je pouvois réuſſir à connoître & à juger. Je vis que chaque arbre avoit comme moi ſon ombre, que le zéphir qui en agitoit doucement les feuilles & les branches, agitoit auſſi, & dans le même ſens, celles des faux arbres qui leur répondoient. Cela commença à m'éclairer; je crus pour un moment que la ſurface de la terre étoit un miroir comme l'eau, que ſeulement par une raiſon que je ſoupçonnois, (ſon opacité) elle peignoit les objets en noir, au lieu de les rendre comme l'eau, avec leurs couleurs naturelles. Je me voyois dans l'eau, de quelque côté que je me tournaſſe; pourquoi n'étoit-ce pas de même ſur la terre? pourquoi ne m'étois-je pas vû en allant du côté de la mer, (o) & qu'en revenant du côté oppoſé, je me voyois? Cela me fit faire de nouvelles obſervations. Je remarquai que les ombres des arbres & la mienne, étoient toutes inclinées à l'oppoſite du ſoleil & de la mer; je conclus que la cauſe de cette projection d'ombre étoit, ou le ſoleil, ou la mer. Je penchois pour le ſoleil que je

(o) Quand je dirai ſeulement la mer, cela doit s'entendre de la partie de la mer qui étoit la plus proche de ma cage, & qui étoit à l'orient de l'iſle.

trouvois encore plus merveilleux que la mer, & la raiſon vint à l'appui de mon préjugé. Le niveau de la mer étoit fort inférieur à celui de la terre. Le ſoleil au contraire faiſoit tomber ſes rayons plus ou moins obliquement ſur elle, & il devoit en arriver que les corps qui arrêtoient ſa lumière, jettaſſent des ombres plus ou moins grandes, ſelon le point d'où le ſoleil les regardoit. Je vis, avec une ſorte de plaiſir, qu'il falloit attribuer ce bel effet au ſoleil; & que ne lui aurois-je pas attribué?.... Il me vint alors une idée qui m'a ſouvent fait rire depuis.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

J'attribue au ſoleil une de mes facultés.

LEs êtres qui m'ont ſervi, me diſois-je, ces êtres ſubalternes que l'eau vient d'emporter avec leur cage, ne forment ſans doute que des ſons inarticulés, puiſque moi, leur maître, je n'en forme point d'autres. D'où venoit donc cette voix qui a dit ce que je répète ſi bien? Ah! ſans doute cette voix étoit celle du ſoleil! Je conçus auſſi-tôt la réſolution de faire amitié avec lui. Il étoit le ſeul objet qui m'en parut digne. (J'étois moins dédaigneux, quand je n'avois encore vû qu'une mouche.) Je me tournai donc vers cet aſtre; & après m'être proſterné, car ma vénération pour lui ne diminuoit pas, je lui dis d'un ton grave & reſpectueux:

Qu'on l' laiſſe en r'pos, qu'on l' laiſſe en r'pos. Je crus, ou qu'il alloit venir à moi, ou qu'il alloit m'attirer à lui, ou qu'il m'alloit répondre. Quand je vis qu'il ne faiſoit rien de tout cela; c'eſt apparemment, me dis-je, qu'il ne m'entend pas, il eſt trop loin. Il étoit, ſans doute, bien plus près de moi lorſqu'il prononça les mots que je viens de répéter. Mais peut-être ſe rapprochera-t-il, & alors je l'irai joindre.

J'apporte de la mer des petits poiſſons & des coquillages.

JE me propoſai de faire, en attendant, quelques autres connoiſſances. Ma mouche m'avoit inſpiré du goût pour la ſociété, ou plutôt ce goût m'étoit naturel; il ne lui avoit manqué que l'occaſion de ſe développer. Je trouvois les arbres & les rochers fort acceſſibles. Je les admirois, ils me plaiſoient beaucoup; mais ce que je trouvois en eux ne me ſuffiſoit pas. J'aurois voulu y trouver encore la faculté de crier, de ſe mouvoir. J'en avois déja agacé quelques-uns en revenant de la mer, je les avois touchés, j'avois eſſayé de les remuer; je leur avois dit amicalement, je leur avois chanté *qu'on l' laiſſe en r'pos*, (*p*) & je n'en avois rien pû tirer.

(*p*) Si les enfans ne font point tout cela, c'eſt que dès l'âge le plus tendre ils ont été accoutu-

J'étois un peu plus content de quelques petits poiſſons & de quelques coquillages que j'avois vûs ſur le bord de la mer, & dont j'avois mis le plus que j'avois pû dans mon panier, parce qu'au moins ils m'amuſoient par leurs mouvemens. Je les avois pris néanmoins avec un peu de méfiance, j'avois à peine oſé les toucher. Sans que je ſçuſſe qu'ils me pouvoient mordre, je les craignois. La crainte eſt la meilleure arme défenſive que nous ait donné la nature.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

Je reviens viſiter ma cage.

AInſi, toujours obſervant, toujours philoſophant, ſans ſçavoir ce que c'étoit que Philoſophie, j'arrive auprès de ma cage, & je commence à en obſerver les dehors, (j'avois eu bien autre choſe à voir quand j'en étois ſorti.) Mon premier ſoin eſt d'examiner le tour, & d'en étudier le jeu. Il étoit bien ſimple. Je le conçus à peu près; c'eſt-à dire, excepté les pivots dont je ne pouvois avoir d'idée juſte. Le reſte des dehors qui conſiſtoit en quatre côtés & quatre angles, ne m'arrêta pas. Je n'avois que trop longtemps vû des angles & des côtés dans l'intérieur.

Je regardai enſuite les proviſions que l'on

---

més à diſtinguer les êtres vivans de ceux qui ne le ſont pas.

avoit miſes près de ma cage. Il n'y en avoit que pour quelques jours, & cela me faiſoit croire que ce temps-là paſſé, je ſerois encore ſervi à l'ordinaire. Mes proviſions étoient, comme j'ai dit, dans des paniers. J'apperçus un peu plus loin, & ſous un arbre, un tas d'herbes, de racines & de fruits. Ces fruits étoient ſemblables à ceux de l'arbre, & les branches de cet arbre pendoient preſque juſqu'à terre. Je mange du fruit cueilli, cela n'étoit pas nouveau pour moi. Je veux en manger auſſi de celui qui eſt encore à l'arbre; & craignant que l'arbre ne me refuſe ſon fruit, ſi je ne lui arrache, je ſaiſis rudement une branche. Il en tombe une grêle, & ſur moi & autour de moi. . . . Tu as bien tort, me dis-je, ayant ſi bonne idée de toi-même, d'en avoir une ſi déſavantageuſe des autres êtres. As-tu à te plaindre d'aucuns, hors de ceux qui voulurent un jour dans la priſon t'ôter les vivres qu'ils venoient de te donner? Pourquoi juger des autres par ceux-là? Et n'ont ils pas d'ailleurs bien réparé depuis le mal qu'ils te firent alors? Cette réflexion me fut agréable, je m'applaudis de l'avoir faite. Plus elle me portoit à former de doux nœuds avec tout ce qui m'environnoit, plus elle étendoit la ſphère de mon bonheur.

Après avoir mangé du fruit, je goûtai quelques unes des plantes & des racines crues que l'on m'avoit auſſi cueillies, & je les trouvai d'un ſuc parfait. Je vis autour de moi de

ſemblables plantes qui étoient encore en terre. Bon, m'écriai-je, (q) ſi mes eſclaves ne reviennent pas me ſervir préciſément le jour que j'aurai épuiſé mes proviſions, voilà de quoi vivre en attendant.

Il me reſtoit une inquiétude. Je n'avois pas eu le temps de voir ces vivres d'une eſpece nouvelle que l'on avoit mis dans le tour, & qui étoient tombés ſur moi lorſque l'on avoit renverſé ma cage. Je vais avec empreſſement pour les goûter ; je jette mes mains ſur le haut de la cage. Je me diſpoſe à me ſoulever & à m'élancer dedans ; mais une réflexion me fait reculer. Si j'y rentre, & que pendant que j'y ſerai, quelqu'un y mette le couvercle, comment en ſortirai-je? C'en étoit trop pour me faire abandonner mon projet ; j'aurois cependant voulu voir au moins ce que je perdois. Je retourne à ma cage, j'y accroche mes mains, & je me hauſſe ſur la pointe des pieds. L'ouverture n'en étoit élevée qu'à environ cinq pieds, & n'étoit à cette hauteur, que parce qu'une poutre qui la traverſoit en deſſous, vers le milieu, tenoit la partie ſupérieure en l'air, tandis qu'un des côtés de la partie inférieure touchoit la terre. Elle

(q) Je dis *m'écriai-je*, parce qu'en effet j'employois ſouvent avec tranſport & comme exclamations, *eu! eu! a! a!* & les trois autres ſons ſimples que l'on nomme voyelles ; & en même temps que ma bouche formoit ces ſons, ou ceux-ci, *qu'on l'laiſſe en r'pos*, mon ame recevoit & combinoit les idées que j'expoſe dans ces Mémoires.

étoit par conſéquent à peu près en équilibre, de ſorte qu'en m'y appuyant, je la fis tomber de mon côté, & preſque ſur moi : je crus qu'elle étoit devenue tout d'un coup un être vivant qui vouloit m'engloutir, & je m'enfuis aſſez loin. Cela m'étonnoit d'autant plus qu'elle ne m'avoit jamais donné aucun ſigne de vie. Je me raſſure enfin, & j'approche, curieux ſur-tout de voir ce qui en étoit ſorti. Tout ce qu'elle contenoit étoit tombé pêle mêle. Je trouvai avec ma paille & mes vaſes, les choſes que je croyois être des vivres. Je pris ce qui ſe rencontra ſous ma main ; je voulus mordre, & je ſentis que ce n'étoit rien que l'on pût manger, (c'étoit une chemiſe. Il me paroiſſoit fort étrange que l'on eût mis là, pour mon uſage, quelque choſe qui ne ſe mangeoit pas. A quoi d'ailleurs cela pouvoit-il ſervir, puiſqu'on ne le mangeoit pas? Je m'y perdois.

Je me ſouvins fort à propos que les trois êtres que j'avois vûs s'avancer vers la mer, étoient couverts de choſes aſſez ſemblables à celles que je voyois ; car il y avoit avec quelques chemiſes, une veſte, une redingote, &c.... Ah! ah! me dis-je, parce que mes eſclaves ſont, ſans doute, mal faits, & qu'ils ſe ſervent de ces draperies pour cacher leurs défauts, ils voudroient que je m'en couvriſſe auſſi! Non, je n'en ferai rien.

Je m'habille.

CEpendant, pour m'amuſer, j'eſſayai quelques-uns de ces habillemens. Ils m'auroient paru fort ridicules, quand même je les aurois mis comme ils devoient l'être, à plus forte raiſon en les mettant à contre-ſens, comme je fis. Je paſſai mes cuiſſes dans deux chemiſes que je retrouſſai, & autour deſquelles, après bien des tentatives, je parvins à nouer des jarretieres, pour empêcher qu'elles ne tombaſſent. Je ne pouvois concevoir quel devoit être l'uſage de toutes ces choſes. Je n'y vis plus rien qui me convint, hors des bas & des ſouliers. Quoique je n'euſſe marché ce jour-là que ſur le ſable, & très-peu, j'avois mal aux pieds, parce que je n'avois jamais marché de ma vie. Après avoir examiné long-temps les ſouliers, je reconnus leur deſtination, j'en fis l'épreuve. Je les trouvai trop rudes, trop durs, trop étroits. Je ne vis dans les bas que des morceaux d'étoffes d'une forme ſinguliere, & néanmoins élégante. Si je les avois ouverts, j'aurois vû auſſi à quoi ils pouvoient ſervir; mais ſans me donner le temps de les mieux examiner, j'en prends deux paires, chacune deſquelles je plie en trois, je paſſe des cordons deſſous, je les lie à mes pieds, j'en fais des ſandales. Je prends d'une main mon bâton, & de l'autre mes ſouliers, dont la vûe me

réjouiſſoit, & en cet équipage je cherche de l'eau pour me mirer.

Je n'allai pas juſqu'à la mer. Je ſoupçonnai que j'en trouverois dans un fond, dont je voyois la pente à cinquante ou ſoixante toiſes d'où j'étois. La nature a fait tous les animaux un peu Géometres, elle leur a appris par inſtinct le niveau. Avec la nature, ce guide ſage & infaillible, j'en avois un autre encore. On avoit mis un vaſe plein d'eau à quelques pas de ma cage, & je l'avois vuidé en revenant de la mer; un autre vaſe auſſi plein d'eau étoit un peu plus loin, & un troiſieme ſur le ſommet de la colline d'où naiſſoit ce fond que je regardois, avec raiſon, comme un réſervoir. J'y allai, je ne trouvai rien dans mon vaſe; mais je découvris au bas de la colline une belle nappe d'eau. Peut-être, me dis-je, celle-ci qui eſt bien moins grande que celle où je viens de me baigner, eſt-elle auſſi d'une meilleure eau. Ce n'étoit cependant point parce qu'elle étoit plus petite, que l'eau me paroiſſoit devoir être meilleure: car depuis deux ou trois heures que j'avois vû plus de choſes, & que j'avois par conſéquent acquis plus d'idées, au moins phyſiques, je raiſonnois mieux que lorſque j'avois dit pendant la tempête, *il ne m'eſt jamais arrivé de mal, il ne peut donc jamais m'en arriver.* Ce raiſonnement-là n'étoit digne, ou que d'un homme naturel qui n'a rien vû, ou que d'un homme civiliſé, que l'éducation & le préjugé ont accoutumé à voir faux.

Je voulus deſcendre la colline, je marchai ſur une des chemiſes qui me ſervoient de caleçons, je fis le reſte de ce petit voyage en roulant. Mes ſouliers & mon bâton m'échapperent, & furent plutôt arrivés que moi. Si l'eau n'avoit été un peu éloignée du pied de la colline, ils y ſeroient tombés; je les y aurois ſuivis; & c'eſt alors ſur-tout que, ne pouvant nager à mon aiſe, jaurois éprouvé combien les habits ſont quelquefois incommodes. Je me relevai, j'approchai de l'eau, je m'y regardai, & mon accoutrement me réjouit beaucoup.

XXXXXXXXXXXX XXXXXXXXXXXX

La différence d'odeur d'un ſoulier à un vaſe de bois, me fait faire une découverte.

COmme j'étois accoutumé de boire dans un vaſe, & que je n'avois pas apporté celui que je venois de trouver vuide ſur le haut de la colline, je n'avois à choiſir qu'entre ces trois expédiens, ou me coucher ſur le ventre & laper, ou puiſer de l'eau dans le creux de ma main, ou dans mon ſoulier. Je me ſervis du dernier. L'eau me parut mauvaiſe, mais beaucoup moins que celle de la mer. J'en bus deux gorgées, & je me baignai enſuite après m'être débarraſſé de mon caleçon.

Je ne ſortis pas du bain, ſans avoir goûté de l'eau, qui me parut auſſi bonne qu'elle m'avoit paru mauvaiſe dans mon ſoulier.

Pourquoi la même eau avoit-elle tour à tour des goûts ſi différens ? Quelques réflexions m'amenerent à la ſolution de ce problême. Je crus que cette différence pouvoit venir du milieu par lequel l'eau paſſoit. J'allai ſentir mon ſoulier, & j'y reconnus l'odeur déſagréable qui m'avoit rebuté. Un premier rayon de lumiere eſt bientôt ſuivi d'un autre: je tirai de l'expérience que je venois de faire une induction ultérieure ; je jugeai que l'amertume & la ſalure de la mer venoient du fond du baſſin dans lequel elle eſt contenue. Ce raiſonnement étoit tout ſenſible. L'eau ne ſent rien dans un vaſe de bois, comme dans ceux de ma cage, ou dans un vaſe de terre glaiſe, comme celui où je viens de me baigner, parce que ni le bois ni la terre glaiſe ne ſentent rien. Mais, par la raiſon contraire, dans mon ſoulier, qui eſt un vaſe de cuir, l'eau doit ſentir la bête morte, & ſi l'eau de l'Océan eſt amere & ſalée, c'eſt, ſans doute, que l'Océan eſt un vaſe de matieres ſalées & âcres.

Je mene en leſſe un paquet.

JE me diſpoſois à retourner vers ma cage. J'avois tant de nouveaux objets à parcourir, que je ne pouvois que les effleurer ; je ne m'arrêtois nulle part. Enchanté de mon adreſſe à nouer des jarretieres, j'en mets deux l'une au bout de l'autre, je les paſſe autour

des deux chemiſes dont j'avois fait un paquet; au milieu duquel étoient mes bas ; (r) je mene ce paquet, pour ainſi dire, en leſſe, & je m'amuſe beaucoup à voir qu'il me ſuit. J'abandonne mes ſouliers ſur le rivage, & je crois les punir par-là de ce qu'ils ont gâté l'eau que j'ai bue. Je laiſſe auſſi le vaſe ſur la colline où je l'ai trouvé, me propoſant de le venir prendre une autre fois, quand je voudrois m'en ſervir.

En allant toujours vers ma cage, je continue de trainer mes chemiſes. Le lien qui les embraſſoit, s'uſe & ſe caſſe en chemin. Je me fâche contre lui, je jette ce qui m'en reſte. Je regarde quelle peut être la cauſe de ce qui vient d'arriver ; je vois la chemiſe qui ſervoit d'envelope, pleine de pouſſiere, & déja un peu déchirée. D'abord j'en ris ; c'étoit volontiers toujours par-là que je commençois. Je fais enſuite un peu de réflexion, & je tire de ce phénomene une idée confuſe de l'effet du frottement. Enfin, j'arrive près de ma cage, & fatigué d'avoir tant marché & tant raiſonné depuis le matin, je me jette ſur l'herbe, je m'endors.

Songes.

MOn ſommeil dura au moins deux heures : mais il ne fut ni profond, ni même tran-

(r) J'étois fâché d'avoir inventé les ſandales, je les trouvois incommodes, & je venois d'y renoncer.

quille

quille : non que je ne me cruſſe très en sûreté ; j'étois trop ignorant pour être capable de rien craindre, hors à la vue du danger, & je n'en voyois point dans ce moment-là : mais ce qui troubloit mon ſommeil, c'étoit des rêves tumultueux, cauſés par le grand nombre & la variété des objets que j'avois vûs. Il me ſembla que le ſoleil s'étoit détaché du ciel pour me venir joindre, & qu'il voltigeoit autour de moi comme ma mouche. Il me ſembla que le vaſe que j'avois laiſſé ſur la colline, revenoit menant en leſſe mes ſouliers : il me ſembla que ma cage, après avoir été en roulant juſqu'à la mer, s'y étoit jettée, (j'avois beaucoup ri de ſon allure, & je n'avois pas cherché à l'arrêter.) Il me ſembla qu'un arbre que je preſſois & à qui je parlois, baiſſoit vers moi ſes branches, en me diſant, *qu'on l' laiſſe en r'pos*, & qu'encouragé par ces douces paroles, je lui continuois mes careſſes.

On me demandera peut-être comment je puis me ſouvenir de toutes ces bagatelles. La raiſon eſt bien aiſée à trouver. Si l'époque de vos premieres penſées & de vos premieres actions étoit l'âge de quinze ans, elles auroient fait dans votre ame des impreſſions ſi profondes, que vous n'en auriez pas oublié la moindre.

Mon être s'accroît d'un dégré.

A Mon réveil je revis le ciel, & je crus le voir pour la premiere fois. Il me parut même encore plus beau ; il étoit plus ſerein ; il étoit d'un azur plus foncé. Des larmes de tendreſſe & de joie coulerent encore de mes yeux. Je cherchois le ſoleil dans les eſpaces céleſtes, & meſurant ſa marche ſur la mienne, je le cherchois à peu de diſtance de l'endroit où je l'avois laiſſé avant que de m'endormir. Je ne le voyois pas, j'en étois très-inquiet, j'allois courir après lui du côté de la mer ; lorſque des ſons raviſſans vinrent frapper mon oreille, & faire éclore en moi une nouvelle ame, dont je n'avois ſenti que le germe dans ma priſon .... Quelle mélodie ! quelle douceur ! Je levai au ciel mes mains pures & innocentes. Je le remerciai de ce qu'il paroiſſoit n'être occupé que de mon bonheur ; car je ne pouvois me perſuader que ces ſons vinſſent d'ailleurs que du ciel. Je reſtai pluſieurs minutes en extaſe, ſans penſer ſeulement à regarder autour de moi. Ce ne fut que dans un intervalle de ſilence que je levai la tête, & que je la tournai du côté d'où étoient venus ces tendres accens ; je vis ſur une branche deux petits oiſeaux qui paroiſſoient ſe battre, & à quelques branches plus loin un troiſieme qui les regardoit. A peine leur jettois je un coup d'œil. Je cherchois d'où avoient

pû venir les voix que je n'entendois plus. Elles recommencerent, je les cherchai avec encore plus d'empreſſement, & ce ne fut qu'après bien des détours inutiles que je revins aux oiſeaux. Je les regardai attentivement, & je reconnus que c'étoient eux qui chantoient. Je voyois leur bec, ſes mouvemens auſſi rapides qu'admirables, modifier les ſons qui ſortoient de leur goſier; je voyois leur goſier marquer au dehors, par ſes oſcillations, les cadences qu'il formoit. Ah! ſi j'avois pû, ou m'élever juſqu'à ces oiſeaux, ou les faire deſcendre vers moi, de combien de careſſes je les aurois accablés! Ils ne me voyoient pas, je me mis devant eux, je leur fis des ſignes d'amitié qu'ils me parurent ne pas voir, je leur chantai, *qu'on l'laiſſe en r'pos*, & ils s'envolerent. J'en fus ſi étonné, ſi affligé, qu'il ne me reſta pas aſſez de préſence d'eſprit pour réfléchir ſur les merveilles de leurs ailes.... Je m'occupai de quelque choſe de plus preſſant, & je conclus avec moi-même, que ſi j'avois le bonheur de les joindre ſur un arbre un peu éloigné, où je les voyois ſe remettre, il falloit que je leur chantaſſe à demi-voix quelque choſe de plus doux que ce que je venois de leur chanter, & ce quelque choſe ne pouvoit être que mes ſons ſimples.

Soleil couchant.

JE parcours pour les ſuivre la liſiere d'un petit bois, à l'extrémité duquel s'offre à ma vûe une pleine aſſez vaſte, remplie ſeulement d'herbes, de bruyere, de ſable blanc, & terminée en ce moment là par la plus belle perſpective du monde, par le ſoleil couchant. Je le reconnois, quoiqu'il eût déja perdu une partie de ſon éclat. Je m'élance vers lui, & le croyant peu éloigné, parce qu'il ſembloit toucher à la circonférence de l'horiſon ſenſible; j'y cours, & j'aurois, je penſe, laiſſé pour lui mes oiſeaux, ſi, par un bonheur que je regardois comme le bonheur ſuprême, je ne les avois vûs voler du même côté .... Voler! & non-ſeulement voler, mais chanter: que cela me paroiſſoit beau! Je commençois à croire que je n'étois pas un être auſſi parfait que je me l'étois imaginé. Je commençai à croire qu'il y en avoit d'autres entre le ſoleil & moi. (*s*)

Après avoir marché quelque temps, & m'être beaucoup fatigué, je joignis les oiſeaux, mais point le ſoleil. Apparemment, me dis-je, qu'il me fuit, ou plutôt qu'il ne me voit pas, nous ſommes trop loin l'un de l'autre: je vais me repoſer ici, peut-être chan-

(*s*) J'ai reconnu dans la ſuite que la raiſon me mettoit au deſſus, & des oiſeaux, & du ſoleil même.

gera-t-il de route, & je le croiserai... Ah! s'il passoit du côté où sont mes provisions!... J'avois faim, & je ne voyois-là rien à manger que de la bruyere, j'en goûtai; mais je trouvai ce mets trop dur.

Cependant je me repose au pied de l'arbre où les oiseaux s'étoient remis, & je me tournai du côté du soleil pour voir ce qu'il deviendroit. Il baissoit presque sensiblement; cela m'inquiétoit. Que sçavois-je si je ne l'allois pas perdre pour toujours? En faisant cette triste réflexion, je m'apperçois que les objets deviennent moins distincts. Je tourne la tête. Une vapeur épaisse, un voile noir s'élevoit de la mer, cachoit déja une partie du ciel, & s'étendoit vers le couchant. Quoi, m'écriai-je, encore des nuits! Il y en a donc pour cette cage immense, comme il y en avoit pour cette cage étroite où j'étois enfermé!

Les deux accens de mes petits oiseaux qui me rendoient supportable le lugubre appareil de la nuit; ces accens s'affoiblissoient peu à peu, & finirent bientôt après. Je m'abandonnai alors à la douleur. Plus le spectacle du jour avoit eu de charmes pour moi, plus celui de la nuit me parut affreux. Pour voir si je ne me trompois pas, si le soleil étoit véritablement descendu dans l'eau, je montai sur un arbre. (La nature apprend ce stratagême.) Je me froissai un peu la peau, parce que, comme tous les enfans de ville, j'avois passé mes premieres années dans une boëte; c'eût été bien pis encore, si, comme eux, j'avois

été enveloppé, dès ma naissance, dans des langes & des habits. A mesure que je montois à cet arbre, la lumiere qui réfléchissoit le soleil couchant, me paroissoit moins pâle. Je crus que si je pouvois gagner la cime d'un rocher voisin qui étoit plus haut que cet arbre, je verrois encore mieux ce que deviendroit le soleil. J'y allai; & déja je montois sur ce rocher, lorsque des hiboux & d'autres oiseaux ténébreux s'envolerent autour de moi, en poussant des cris épouvantables. Je comparai ces cris au doux ramage que je venois d'entendre, & ma douleur augmenta. Elle fut bientôt au comble. J'arrivai à la pointe du rocher, & je vis que le soleil étoit tout-à-fait disparu, & que la nuit commençoit à s'étendre même sur la seule partie du ciel qui restoit encore un peu éclairée.

Le ciel étoit sombre, quoiqu'il fût sans nuages, & je ne vis pas d'étoiles ou du moins je n'y fis pas d'attention. Je revins au pied de mon arbre, je pleurai beaucoup, & je me jettai sur la terre, le visage tourné du côté de l'occident. Le sommeil appésantissoit mes yeux, la douleur les tenoit ouverts. Je m'endormis enfin; mais mon sommeil ne fut ni long, ni tranquille. Cette nuit eut pour moi presque tous les symptômes de la mort; que n'en eût-elle aussi les derniers, l'inertie & le silence!.... Hélas! je fus au contraire agité de rêves sombres & tumultueux, qui ne finirent qu'avec les premiers traits de la lumiere.... Quels traits que ceux

de la lumiere ! Mon ame s'y ouvrit avant mes yeux.

Figurez-vous un eſclave dont on briſe les chaines, un criminel qui obtient ſa grace en montant ſur l'échafaut, un honnête homme guéri tout d'un coup du fol amour qu'il avoit pour une coquette, un bon Roi qui trouve un ami, qui apprend une vérité, QUI DONNE LA PAIX A SON PEUPLE : voilà quel fut mon bonheur en m'éveillant. J'y ſuffiſois à peine ; mais la réflexion vint m'en enlever une partie, (on peut compter ſur ſon ſecours quand on eſt trop heureux. Je remarquai qu'il n'y avoit aucune apparence de ſoleil à l'endroit où il étoit, lorſque je m'étois endormi. Cela m'inquieta. Je le cherchai ailleurs, je me tournai vers la mer orientiale, après avoir cependant un peu héſité, je craignois que mes yeux n'y fuſſent encore bleſſés de quelque ſpectacle ſemblable à celui du voile noir. Je regardai, & je vis combien ma crainte étoit mal fondée.

XXXXXXXXXXX XXXXXXXXXXX

Soleil levant.

LA plume d'*Homere* & le pinceau d'*Apelles* n'exprimeroient que foiblement la perſpective que m'offrirent en ce moment le ciel & la terre. Je dis *que m'offrirent* ; car cela n'étoit que pour moi ; tout autre, en ma place, auroit vû les mêmes objets ſans y appercevoir la millieme partie de ce que j'y apperçus. Noubliez pas que j'avois une ame deja forte, & encore toute neuve.

D'un nuage violet, auſſi vaſte que la moitié de l'horiſon, ſortoit une traînée de feu de la même longueur, mêlée de pourpre & d'azur. Ce ſpectacle ſi magnifique, la mer l'embelliſſoit encore, & le doubloit en le réfléchiſſant. Mon iſle, dans les endroits mêmes où elle eſt âpre & ſablonneuſe, devenoit riante ſous un ſi beau ciel.... Que j'ai plaint les hommes qui ne voyent pas tous les jours l'aurore, depuis que je ſçais qu'il y a des hommes, & que la plûpart d'entr'eux ont le malheur de ne la pas voir tous les jours!

Je contemplois quelque temps ces merveilles, tantôt par grouppes, tantôt ſéparément: mais mon eſtomach, qui étoit vuide, m'obligeant à chercher la nourriture, j'allai vers ma cage; & j'eus d'autant moins de peine à m'y déterminer, que pendant le chemin, je devois toujours avoir l'aurore en face. Elle s'élevoit, elle coloroit le ciel. Des rayons de lumiere, ſortant du milieu de ce cercle de pourpre & de feu, s'étendoient, ſe courboient d'une extrémité à l'autre de la voute céleſte. Je vis s'élever du fond des ondes, avec une majeſtueuſe lenteur, le foyer d'où partoient ces rayons; c'étoit un globe d'or, c'étoit le ſoleil.... Je crus me tromper. Je tournai la tête du côté où je l'avois laiſſé la veille. On juge bien que je ne l'y vis pas. Il me fallut beaucoup raiſonner pour expliquer ce phénomene.

Je ne ſoupçonnois pas que le ſoleil eût paſſé

paſſé ſous moi. Que pouvoit-il lui reſter à faire, quand il nous avoit éclairé moi & mes oiſeaux? Mais voici ce qui me parut le plus probable. Ce grand crêpe qui s'étendit hier au ſoir ſur tout le ciel, c'étoit ſans doute la mer qui l'envoyoit au ſoleil pour qu'il s'en couvrit, & qu'en paſſant au deſſus de moi, pour aller recommencer ſa courſe, (1) l'éclat trop vif de ſa lumiere ne m'éveillât pas. L'amour propre me dictoit ce ſyſtême; mais il ne m'aveugloit pas au point que je ne ſentiſſe combien d'hommages, combien de reconnoiſſance je devois à ce bel aſtre, ou plutôt à ſon Auteur, vers lequel il commençoit à me conduire: je m'étois déja dit en voyant le ſoleil; qui eſt-ce qui a fait tout cela?

J'imagine un ſyſtême ſur l'accroiſſement des corps.

TAndis que je marchois vers le ſoleil, cette grande idée & beaucoup d'autres, rouloient confuſément dans mon eſprit. Qui ſuis-je? D'où viens-je? Qu'eſt-ce que ce ſoleil, ce ciel, cette terre, ces oiſeaux, ces plantes, ces arbres? Comment tout cela a-t-il été fait?

(1) Pourquoi le ſoleil ne reſtoit-il pas juſqu'au lendemain où il s'étoit couché, ſans faire encore pendant la nuit le chemin du ciel? Je ne ſçavois comment juſtifier ce voyage inutile; à force de raiſonner, il me parut que ce pouvoit être une eſpieglerie qu'il m'avoit faite.

Comment l'ai-je été moi-même ? Car j'ai sans doute été fait. Je me suis vu si petit que tout ce que je pouvois, étoit d'atteindre au tour où l'on mettoit mes provisions, & à présent ma tête touche au haut de ce tour. Je deviendrai peut-être aussi grand que ces arbres & ces rochers, qui peut être ne sont plus grands que moi, que parce qu'ils sont plus vieux. Mais n'ai-je pas été aussi petit que ces herbes, qui peut-être croîtront jusqu'à atteindre la hauteur de ces arbres. Qu'ai-je été avant cela ? Que deviendrons-nous, ces herbes, ces rochers, ces arbres & moi, lorsque nous serons aussi hauts que le ciel, lorsque le soleil passera entre mes doigts, entre les branches de l'herbe & des arbres, & que tout mince qu'il est, il sera obligé de se détourner des rochers, parce qu'il ne pourra plus passer entr'eux & le ciel auquel ils toucheront ? Le soleil croîtra peut-être aussi, & ce sera un embarras de plus ; car le ciel qui est l'enveloppe de tout cela, pourra-t-il croître ?... Je vis combien ces sublimes recherches étoient au dessus de moi, & j'eus la rare prudence de les abandonner.

Ni la mer ni le fossé où j'avois bû n'étoient entrés dans les difficultés que je venois de me faire. Je voyois que l'eau, par l'incohérence de ses parties, par sa fluidité, tendoit toujours vers le bas, & conséquemment ne pouvoit croître qu'en profondeur : or je croyois la profondeur infinie, parce que je ne lui voyois point de limites, (j'en voyois

à la hauteur, c'étoit le ciel,) ainſi je n'étois pas embarraſſé de la maniere dont l'eau pouvoit croître. (a)

Toutes ces recherches, comme je viens de l'avouer, étoient trop élevées pour moi; elles le ſont pour bien d'autres : mais je prenois plaiſir à les ſonder, autant que ma raiſon ſans expérience en étoit capable..... Il me parut que je penſois, que je raiſonnois plus aiſément & mieux qu'à l'ordinaire. Cela venoit-il du plaiſir que me cauſoit le ſpectacle de l'aurore & d'un beau jour naiſſant, ou bien de ce que j'étois à jeun ? Je trouvai cette derniere idée ridicule. Quel rapport pouvoit-il y avoir entre l'eſprit & l'eſtomac ? Je n'ai que trop éprouvé depuis combien il y en a, malgré la prodigieuſe différence de l'être matériel à l'être penſant : & j'ai appris à m'humilier.

J'arrive près de ma cage, j'y arrive ayant

(a) Que l'on ne s'étonne pas de me voir ſi jeune faire de grands raiſonnemens, des conjectures hardies. Mes ſens, qui, depuis que j'avois la connoiſſance de mon être, cherchoient continuellement à s'étendre ſur l'univers, pour en rapporter à mon ame des idées, n'avoient eu juſques-là, au lieu de ce vaſte champ, que l'eſpace compris entre les quatre angles de ma cage. Ma raiſon contrainte & repliée, pour ainſi dire, ſur elle-même dès mon enfance, venant à s'échapper tout d'un coup avec toute l'activité de ſon reſſort, dut ſe porter loin : mais auſſi, n'étant point dirigée, elle dut, dans cette premiere détente, ſe porter vers bien des erreurs. Et pourquoi non ? Cela arrive bien à la raiſon la mieux dirigée.

très-faim, je mange copieusement. Lorsque je fus bien repu, je me trouve aussi heureux que je me croyois grand, & c'est beaucoup dire ; car si je n'étois plus à mes yeux le premier être après le soleil, j'étois au moins le second. Je commençois même à douter que je dusse le céder aux oiseaux, & bien tôt après je fus persuadé que je ne le devois pas.

J'éprouve une sensation délicieuse.

DEux portes de mon ame étoient encore fermées ; l'odorat & le toucher. La premiere alloit s'ouvrir, & augmenter la juste admiration que j'avois pour moi-même.

Étant entré dans un petit bois voisin de ma cabane, j'y respirai ce que l'on peut appeller les parfums du matin, l'odeur suave du réveil de la nature, cette odeur qui ne se répand que dans les bois, cette odeur si opposée à celle qu'exhalent les villes & leurs environs. A cette odeur s'unissoit une verdure riante sur laquelle l'aurore venoit de répandre des trésors aussi réels que les perles & les diamans en sont de chimériques.

Les heureux habitans de ces retraites, les oiseaux chantoient leur bonheur, leurs plaisirs, & célébroient le retour du soleil. Je me livrois à tous ces charmes à la fois ; j'étois comblé d'une volupté pure, de cette douce volupté qui n'a rien de fougueux ni de fade, de cette volupté qui est la récompense de la

vertu & la vie de l'ame. Je ne croyois pas qu'il y eût rien au deſſus de ce que j'éprouvois ; cependant mes plaiſirs alloient augmenter encore. Une odeur plus agréable vint fraper mon odorat ; ce ne fut pas aſſez pour moi de la ſentir, je l'aſpirai, je volai vers l'endroit d'où elle venoit.

J'avance, & derriere quelques buiſſons qui me l'avoient cachée juſqu'à ce moment, j'apperçois un tapis de verdure émaillé de fleurs, & couvert d'une brillante roſée. On entrevoyoit ſous l'herbe un autre gazon d'un bleu foncé, & néanmoins tendre ; & parmi tout cela s'élevoient ſur de grandes feuilles, d'une forme noble & gracieuſe, des tiges déliées, où étoient ſuſpendus de petits grains ſemblables au plus bel albâtre. Je me proſterne pour dévorer tous ces parfums. Je me baigne dans la roſée, ſur le muguet, ſur la violette : c'étoit avec des tranſports que la langue Françoiſe exprime difficilement, & qu'en Latin on nommeroit *laſcivia* ; mot qui dans cette langue, ne préſente pas l'idée obſcène de celui par lequel nous le rendons. Mon cœur étoit enivré des délices qu'il recevoit par mes ſens. Je me roulois, je m'étendois ſur l'herbe ; je jouiſſois de mon cinquieme ſens.... Ah ! *Julie*, ah ! je t'outrage ! Non, je ne commençai à jouir du toucher qu'au moment où je reçus le premier baiſer de tes levres !

✣

Je ſens le malheur d'être ſeul.

J'Apperçus, à quelque diſtance de moi, deux tourterelles qui folâtroient enſemble, dans la roſée, dans les fleurs; qui ſe careſſoient, qui ſe béquetoient, qui battoient des ailes. J'en fus troublé; je ſentis que je n'avois pas encore vû tout ce qui étoit fait pour moi, cela me conduiſit à une réflexion pleine d'amertume.... Ces oiſeaux ſont deux. La mouche qui a été quelque temps avec moi en priſon, avoit ſans doute vécu avec d'autres mouches; car j'en vois beaucoup ici. Mes eſclaves que j'ai vûs courir vers la mer, étoient pluſieurs; les oiſeaux que j'ai entendus chanter, étoient pluſieurs; les petits poiſſons, les coquillages que j'ai rapportés de la mer, ſont auſſi pluſieurs: ces plantes, ces fleurs, ces arbres, s'ils ne ſe diſent rien, s'ils ne ſe font point de careſſes, parce que cela n'eſt pas néceſſaire à leur bonheur, ont au moins le plaiſir de ſe voir, d'être enſemble; & moi je ſuis ſeul! Eſt-il poſſible d'être heureux, quand on eſt ſeul? Ah! ſi une autre créature ſemblable à moi, partageoit mon bonheur, je ſens que mon bonheur doubleroit. Je ne ſuis donc heureux qu'à demi? Où le trouverai-je cet être qui me ſeroit ſi cher? Je n'en demande qu'un, ce ſeroit aſſez.... Qui que tu ſois qui m'a mis ſeul ici, pourquoi m'y as-tu mis ſeul? Auras-tu la cruau-

té de m'y laiſſer toujours ? Je pourrois être ſi heureux..... Faudra-t-il donc que je méne une vie languiſſante !... Encore ſi elle devoit finir !... Là mes idées ſe brouillérent ; il me parut que je ſentois un nuage épais s'élever ſur mon ame. Je rêvai quelque temps d'un air diſtrait & accablé, & enfin je m'endormis. Un ſonge charmant me conſola de la peine que m'avoit cauſée mes réflexions. Le voici.

J'étois ſur ce même tapis de verdure, où je dormois, j'entends du bruit dans un buiſſon, j'y cours, je vois les feuilles & les branches s'agiter ; je recule de frayeur : j'avance enſuite.... Quel ſpectacle ! (Il y a près de trente ans que je l'ai vû, & il me fait encore autant d'impreſſion que ſi je ne l'avois vû qu'aujourd'hui.) J'apperçois un être..... une divinité.... Elle étoit ſemblable à moi, à quelques différences près ; elle étoit un peu plus grande & beaucoup plus belle que moi. Les contours de ſes membres étoient bien plus gracieux, plus arrondis ; ſes muſcles étoient bien moins forts que les miens : ſa peau étoit bien plus blanche. Je m'approche, elle me fait un ſourire dont les charmes ſont inexprimables. Elle fait parler en même-temps ſa bouche & ſes yeux. Que ſes lévres étoient vermeilles, qu'elles étoient fraîches ! Que ſes dents étoient brillantes & bien rangées ! Que ſes yeux étoient majeſtueux, qu'ils étoient tendres, qu'ils étoient ardens ! Je portai ſur ſes lévres un baiſer plein du feu divin que ſes yeux ont allumé dans mon cœur. Je l'em-

braſſe, je lui prends les mains : j'avois tant de peur qu'elle ne m'échappât ! Elle me raſſure par l'air ſatisfaiſant dont elle me ſuit. Je la mene ſur le même gazon, & à la même place d'où j'avois eu le bonheur d'entendre le mouvement du buiſſon qui la cachoit. Mes regards, mes carreſſes, lui diſent mille choſes auxquelles elle répond ſi bien ! . . . Je ſens des deſirs vifs, dont je crois voir l'objet ; mais mon cœur qui n'eſt encore qu'à demi développé, ne ſent pas encore d'où partent ces deſirs. Il s'en croit frappé comme mon corps l'eſt de l'ardeur du ſoleil, il ſe croit auſſi à leur égard un être purement paſſif ; mais il n'en eſt pas moins enflammé. Je ſerre les mains de ma charmante compagne, je m'éveille en ſurſaut, j'ouvre les yeux, & je vois que je ſuis ſeul.

Ce réveil malheureux m'accabla de triſteſſe. Je pleurai beaucoup, & je ſoupirai. Juſqu'alors je n'avois jamais, en pleurant, pouſſé que des ſanglots ; je ſoupirai ce jour-là ; & combien de fois n'ai-je pas ſoupiré depuis pour le même objet ! Mes ſoupirs étoient de douleur avant que je l'euſſe trouvé ; ils ſont de tendreſſe & de joie depuis que je le poſſéde.

Un événement & quelques réflexions me consolent.

MEs larmes d'abord détrempées d'amertume & même de déſeſpoir, s'adoucirent peu à peu. Des oiſeaux, comme pour me conſoler, vinrent chanter auprès de moi. Je levai languiſſamment les yeux vers l'endroit où ils étoient ; je leur montrai de la tête & de la main la place que m'avoit paru occuper ce qui cauſoit ma douleur. Elle étoit ſi vive, ſi profonde, cette douleur, que tout me ſembloit la devoir partager. Je crus entendre les accens des oiſeaux devenir plaintifs, je leur dis du même ton, mais à demi-voix, *qu'on l'laiſſe en r'pos.* Ils ne s'envolerent pas comme avoient fait ceux à qui j'avois dit ce mot le jour précédent. Je fus ſi aiſe de les voir reſter, que cela répandit dans mon ame une premiere lueur de conſolation ; elle fut bientôt augmentée par la réflexion ſuivante.

Tous les ſonges que j'ai eus juſqu'à préſent, ou me rappelloient ce qui m'étoit arrivé, ou m'annonçoient ce qui me devoit arriver. Celui-ci n'eſt, hélas! rien moins que le tableau d'un événement paſſé ; il eſt donc celui d'un événement futur. Puiſſe l'effet en être auſſi prompt, auſſi reſſemblant que celui de mes autres ſonges ! Ah ! combien il ſeroit délicieux ! L'Etre plus puiſſant que moi, qui m'a fait, & qui a mis dans mon ame ce déſir ſi

vif, si ardent, m'en amenera sans doute ici l'objet qu'il m'y a montré. Il seroit injuste, il seroit cruel s'il y manquoit..... Non, non, il n'y manquera pas; il ne peut, après m'avoir fait tant de bien, il ne peut être ni cruel ni injuste.... Quel est cet Etre? Où est-il?..... J'en restai-là; je n'osois encore aller plus loin; je craignois de me perdre.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

J'érige un monument, & je fais deux nouvelles découvertes.

POur éterniser, si je l'ose dire, à mes propres yeux le beau songe que je venois d'avoir; j'imaginois de mettre à l'endroit où j'avois été, en moins d'une heure, si heureux & si malheureux, une pierre de grosseur moyenne, que je voyois à quelque distance de là. En l'allant prendre, j'y vis une fontaine, j'y bus, & je me félicitai de cette découverte. J'allai de là à ma pierre, je l'enlevai, je la vins mettre à la place que m'avoit paru occuper l'autre moi-même. Je résolus de venir tous les matins visiter cette pierre, de la rendre sensible en l'arrosant de mes larmes, en l'embrassant de mes soupirs; & je n'y manquai pas.

En roulant ma pierre à sa destination, j'apperçus au dessus des branches vertes & immobiles de quelques arbustes, deux branches assez rameuses, mais dépourvues de feuilles; & ces branches remuoient. Cela ne m'arrêta

pas, je continuai de rouler ma pierre ; j'étois tout occupé du monument que je voulois élever. Cependant, lorſque j'eus fini, & que pour mettre le ſceau à ce grand ouvrage, j'y eus appliqué un baiſer plein de tendreſſe, & que je l'eus couronné de fleurs, j'allai du côté où j'avois vu les branches merveilleuſes. Je les vis venir vers moi. Je m'arrêtai. Quelle fut ma ſurpriſe en voyant la ſouche d'où elles ſortoient ; c'étoit la tête d'un cerf. Il venoit brouter dans cette enceinte de verdure, où je venois de rendre un triſte hommage à l'amour. Il me vit, & n'eut pas peur. (*x*) Il s'avança juſqu'auprès de la pierre du ſonge, (c'eſt ainſi que je la nommai dans la ſuite.) J'étois à une portée de piſtolet de lui. Nous nous regardions avec une égale curioſité ; nous nous meſurions des yeux : chacun de nous cherchoit à s'aſſurer s'il devoit regarder l'autre comme ami ou comme ennemi ; nous tâchions de prendre nos sûretés. Il eût été plus ſimple que nous nous en fuſſions allés chacun d'où nous étions venus ; mais la nature nous apprenoit que, quand le péril eſt douteux, il faut le conſtater pour ſçavoir ſi déſormais on doit, à ſon approche, fuir ou non.

J'avois ſenti d'abord un peu de crainte en voyant ce cerf venir à moi ; mais ſon air no-

(*x*) J'ai remarqué par moi-même qu'un homme nu fait moins de peur aux animaux, qu'un homme habillé.

ble & franc me rassura. J'avois un plaisir infini à observer ce bel animal, à en admirer les proportions, à les comparer aux miennes, & à trouver quelque chose encore de plus parfait dans celles-ci. Sa façon de manger m'amusa. Je résolus d'en faire l'épreuve. Je me laissai tomber sur mes mains, & je me mis à brouter : mais l'herbe m'ayant paru dure & âcre, je voulus goûter les fleurs. Comme je n'avois alors que très-peu de connoissances & aucun usage du monde, je fus fort surpris de voir qu'avec une odeur si douce, elles eussent une saveur forte & amere. Je commençai à voir qu'il ne falloit pas toujours juger par analogie, même dans les productions de la nature, & cela m'affligea. Je me levai brusquement, le cerf s'enfuit ; en vain tâchai je de le joindre, je le perdis de vue.

La faim me pressoit, j'allai manger, & je remis à l'après dîner, non la chasse du cerf, mais la visite d'amitié que je me proposois de lui faire.

Je joue avec mon ombre.

PEndant que je marchois vers ma cage, je regardois le soleil, & toujours avec une nouvelle admiration. Je le voyois suivre la même marche que le jour précédent, & je me fortifiai dans l'opinion que sa destinée, que son unique soin étoit de parcourir mon isle. Cela augmenta ma reconnoissance & mon amour

pour lui. Ces ſentimens étoient profondément gravés dans mon cœur, ils étoient accompagnés d'un reſpect ſincere ; mais je ne crus pas devoir étendre ce reſpect juſqu'à l'ombre que faiſoient au ſoleil mon opacité & celle des autres corps. Je me familiariſois avec mon ombre, je jouois avec elle ; & lorſque j'avois le ſoleil au dos ou de côté, je la pourſuivois, je la menaçois de mon bâton, je lui faiſois des *niches*. Quand elle étoit derriere moi, je l'encourageois à me ſuivre, & je lui marquois par ſignes que j'étois content de ſon exactitude.

Je l'avois de côté en allant de la pierre du ſonge à ma cage ; mais je ne lui dis rien dans tout ce petit trajet : j'étois occupé du ſoleil, du cerf, de mon rêve, & du beſoin que j'avois de manger. Il étoit alors plus de midi ; car mon ombre, qui le matin étoit jettée à à ma droite, c'eſt-à-dire, vers la mer occidentale, l'étoit encore à droite à mon retour, & par conſéquent vers la mer orientale.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Mes proviſions de viande commencent à ſe corrompre.

ARrivé près de ma cage, je trouve les proviſions des paniers dans l'état où je les avois laiſſées, mais celles qui étoient ſous l'arbre, me paroiſſent un peu dérangées &

diminuées. (y) Cependant quel être auroit osé toucher à ce qui étoit destiné à mon usage ; je ne croi, cela ni vraisemblable, ni même possible, & sans m'en inquiéter, je prends ou plutôt je happe un morceau de viande.

Quoique l'on eût mis les paniers à l'ombre de quelques arbres, le soleil qui y passoit pour la seconde fois depuis mon arrivée, commençoit à endommager quelques morceaux de viande fraiche que l'on y avoit mis. Je fus frappé de la mauvaise odeur de celui que je venois de prendre ; je le jettai sans en oser manger, & je pleurai. Mon pain devenoit aussi fort sec, & cela me fâchoit beaucoup. J'avois remarqué le matin qu'à mesure que le soleil devenoit plus chaud, la rosée disparoissoit de dessus les fleurs, & j'avois commencé à soupçonner que c'étoit lui qui la buvoit. Je le soupçonnai aussi de dessécher mon pain que, dès ce moment, je cherchai à mettre à l'abri de son ardeur.

Une petite caverne creusée dans la colline, au bas de laquelle j'avois été boire & me baigner, me parut propre à recevoir le dépôt précieux de mes vivres. Je résolus de les y porter après avoir renversé les paniers, & avoir vu si toute la viande n'étoit pas gâtée, & si tout le pain n'étoit pas desséché. Mais j'avois un autre examen à faire non moins pres-

(y) Je me suis apperçu quelque-temps après que ce dérangement & cette diminution étoient l'ouvrage des lapins.

sant que celui-là ; c'étoit de voir si mes plantes & mes racines n'étoient pas aussi endommagées que mes autres provisions. J'y cours en tremblant, & je ne les trouve qu'un peu fanées, sans aucune mauvaise odeur. J'en mange, & elles me paroissent aussi bonnes que la veille, excepté seulement qu'elles sont un peu coriaces. Pour avoir de quoi comparer, (car c'est la premiere méthode que la nature nous donne) je vais cueillir d'autres racines semblables, que j'arrache sans peine, parce qu'elles croissent dans une terre sablonneuse & légere. Je les trouve plus fraiches, plus tendres, & plus délicates. J'avois déja entrevu que le soleil, par sa chaleur, répandoit la fécondité & la vie dans le sein de la terre. Je jugeai alors que s'il emportoit les sucs nourriciers & les élaboroit dans les plantes, tant qu'elles restoient dans le sein de la terre, il les dessêchoit en les pompant, dès qu'elles en étoient arrachées. Satisfait de ces observations, que l'on se doute bien que j'avois faites beaucoup plus confusément que je les viens de rendre, je voulus aussi comparer les fruits cueillis à ceux qui ne l'étoient pas ; & j'y trouvai à peu près la même différence qu'entre les plantes. Comment cela se pouvoit-il ? Les fruits qui tenoient encore à l'arbre étoient plus exposés à l'ardeur du soleil que ceux qui étoient cueillis, & cependant les premiers n'avoient ni rides, ni flétrissures, & les autres en avoient : cela passoit mon sçavoir, quelque profond qu'il fût,

J'aurois bien conjecturé que l'arbre tenant à la terre, en tiroit des sucs qu'il portoit aux branches, & de là aux fruits ; mais avec quels instrumens & par quels conduits les voituroit-il ? Tout cela n'étoit pas clair, & en qualité d'homme naturel, je préférois ordinairement l'ignorance à des conjectures, à des hypotheses. Quelquefois aussi je faisois des conjectures & des hypotheses, comme on l'a déja vu, parce que tout homme, même l'homme naturel, est quelquefois inconséquent.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

En quel état je trouve mes coquillages & mes poissons.

LA veille de ce jour-là, c'est-à-dire, le jour de mon arrivée, j'avois regardé & admiré long-temps mes petits poissons & mes coquillages. Je voyois ceux-ci marcher ou ramper les uns en avant, les autres en arriere ou de côté ; & sans pouvoir rien comprendre de tout cela, je ne laissois pas de m'en amuser beaucoup. Les poissons ne faisoient que frétiller ; c'étoit pour moi un nouveau jeu fort agréable : leur forme, leur habit brillant, leur air vif, leurs yeux, dont la mobilité, &, si je l'ose dire, la pétulance, ont quelque chose de prodigieux, tout cela me ravissoit. Mais je les trouvois à plaindre de ne pouvoir marcher comme les coquillages. Il me paroissoit que l'Etre inconnu pour moi,

moi, le grand Etre des mains duquel ils étoient sortis, n'avoit pas fait entre ces deux sortes d'animaux un partage équitable de ses dons. J'ignorois qu'il a destiné les poissons à vivre dans l'eau, & que quand ils sont dans cet élément, ils y jouissent de toute la liberté & de tout le bonheur dont ils sont susceptibles.

Occupé des grands objets, des masses de l'univers : occupé du spectacle de la terre, de la mer, & du ciel, je n'avois pas eu la présence d'esprit & le sang-froid nécessaires pour réfléchir sur des poissons & des coquillages. Je revins à eux le second jour après avoir mis mes provisions dans la petite caverne. Je trouvai les coquillages dispersés hors du panier ; mais tous suivant plus ou moins vite le même chemin, tous regagnant la mer la plus prochaine, c'est-à-dire, la mer orientale, d'où je les avois apportés. Les poissons seuls étoient sans action, sans mouvement au fond du panier où je les avois mis. Leur air triste & morne me fit peine. Je voulus les regarder de plus près ; l'odeur fétide qu'ils exhaloient, me rebuta. Leurs yeux étoient ouverts ; sans cela je les aurois crus endormis. Mes yeux s'ouvroient quand je m'éveillois ; ils étoient donc fermés pendant mon sommeil, & je jugeois de tout par moi-même : mais leurs yeux ouverts étoient immobiles & éteints ; ces petits animaux n'étoient donc ni endormis, ni éveillés. Sans que je susse quel étoit cet état, il me parut affreux. Je pris un poisson dans ma main, je le remuai,

je le tournai en tout ſens, je n'oubliai rien, je lui dis même *qu'on l'laiſſe en r'pos*.... Hélas! il y devoit reſter juſqu'à ce que les parties de ſon corps venant à s'unir les unes à la maſſe de matiere vivante, & les autres à celle de matiere morte, fuſſent rendues au tourbillon perpétuel des êtres; & ce moment n'étoit pas éloigné. Je remis doucement le petit poiſſon dans le panier, de peur de le bleſſer, & j'allai voir ſi je retrouverois mon cerf.

Je vais chercher un cerf, & joindre le ſoleil couchant.

PLus rien ne s'oppoſoit à ce petit voyage, j'avois bien diné; mais pour en pouvoir faire un plus long, & aller juſqu'à l'extrémité de mon iſle, où je comptois joindre le ſoleil à ſon coucher, s'il y revenoit comme je l'y avois vu le jour précédent, je fis une botte de pluſieurs racines que je liai avec une des jarretieres qui m'avoient ſervi à trainer mes chemiſes.

Je marchois ainſi nud, portant quelques racines ſous mon bras, & j'étois l'homme le plus riche & le plus heureux du monde; car je n'avois ni beſoins, ni devoirs, ni affaires.

Après avoir traverſé la prairie du ſonge, après avoir été porter un baiſer tendre, & quelques ſoupirs & quelques fleurs ſur ma

pierre, j'étois passé près du ruisseau que cette pierre m'avoit fait trouver, j'y avois bu, & j'y avois laissé un de mes vases pour m'en servir quand je voudrois. Enfin, j'étois à l'endroit où j'avois cessé de voir le cerf. Je le cherchai long-temps, je ne le vis point; & de peur que le soleil n'arrivât avant moi à l'extrêmité occidentale de l'isle, je m'y rendis le plus promptement que je pus, car je voyois qu'il commençoit à y descendre. J'allai très-loin, j'allai jusqu'à la mer.

Je la trouvai aussi vaste, aussi infinie au couchant qu'elle l'étoit à l'orient. Le soleil terminoit ce nouvel horison, & je perdois tout espoir d'arriver jusqu'à lui. Ce chagrin étoit augmenté par un autre encore plus vif. La vérité étoit plus chere à mon ame que le soleil ne l'étoit à mes yeux; & je me surprenois à tout moment dans quelque nouvelle erreur. Ma cage, vue de loin, me paroissoit aussi petite que mes paniers vus de près, & mes paniers me paroissoient aussi petits que les plus petits oiseaux. Il en étoit de même des arbres, des rochers, des montagnes. La mer occidentale de l'endroit d'où je l'avois d'abord vue, ne m'avoit paru qu'une piece d'eau assez étroite qui terminoit mon isle, & qui étoit elle-même terminée par le ciel; je vis en approchant de cette prétendue petite piece d'eau, combien je m'étois trompé sur sa largeur.

Lorsque ma cage & les autres objets m'avoient paru plus petits de loin que de près,

j'avois attribué ce phénomene d'abord à quelque chose qui pouvoit être entré dans mes yeux, & je les avois frottés avec le dos de ma main, croyant mieux voir ensuite ; mais ce remede n'ayant pas opéré, je n'avois pas tenté de sonder le mystere, je le trouvois impénétrable. Il me le parut plus que jamais à la vue de la mer, que j'avois prise pour un étang d'une largeur médiocre. Je murmurai : c'est toujours le parti que prend l'ignorance. Pourquoi avoir des yeux pour ne rien découvrir de certain ; pour voir une même chose de deux acons opposées, dont par conséquent l'une est nécessairement fausse, & peut-être toutes deux?... Quelques réflexions me firent encore ici trouver la vérité.

Je suis un être parfait. Le jeu de tous mes organes est admirable ; il regne & entr'eux & dans les fonctions de chacun d'eux, un accord, une harmonie qui fait mon bonheur. Seroit-il possible que le plus beau d'entr'eux, que mon œil fût vicié! Non ; il faut sans doute que, pour mon propre avantage, plus les objets sont éloignés, plus ils me paroissent petits, & je crois qu'en voici la raison. Si, à la plus grande distance, je les voyois tels qu'ils sont, je n'en pourrois voir que cinq ou six à la fois, ils rempliroient toute ma vue ; encore ne les verrois-je que confusément : (z)

(z) La nature a eu encore une autre raison de diminuer les objets à nos yeux, à proportion de l'éloignement, c'est de nous fournir par-là le moyen

Il vaut bien mieux que ma vue s'étende librement, & puiſſe parcourir en détail tout ce bel & grand cercle que le ciel couvre. L'expérience m'apprend que plus un objet eſt vu de loin, plus il me paroit petit ; eh bien, je multiplierai la grandeur apparente des corps par la diſtance d'où je les verrai, & j'aurai leur grandeur réelle, & je ne me tromperai plus.

Je fus ſi ravi d'avoir fait ce raiſonnement, quoique d'une maniére encore plus foible que je ne viens de le rendre, que dans un tranſport d'admiration pour moi-même, je m'écriai, *qu'on l' laiſſe en r'pos*..... Je commençois à ne plus répéter ſi ſouvent ni ſi volontiers ce mot qui m'avoit d'abord paru ſi agréable : tant il eſt vrai que les plaiſirs, même les plus vifs, s'émouſſent par l'habitude, & que la modération dans leur uſage, eſt le ſeul moyen d'en prévenir la ſatiété.

Le ſoleil baiſſoit, je le voyois s'enfoncer dans l'eau. Je fis pour l'arrêter des vœux ſuperflus, il s'y précipita. Le voile noir qui s'élevoit de la mer orientale, couvroit déja une grande partie du ciel, & la terre n'étoit plus éclairée que de la pâle lueur du crépuſcule. Je cherchai quelqu'abri où je puſſe paſ-

---

de juger des diſtances. Car ſuppoſons, par exemple, qu'une tour placée à cent pas de nous, nous paroiſſe auſſi grande qu'une autre tour ſemblable, placée à dix pas de nous ; la premiere ne nous paroîtroit pas plus éloignée de nous que la ſeconde.

ser une nuit plus tranquille que la précédente; car j'avois eu froid, & cela m'avoit fait naître une sorte d'envie de me couvrir au moins de deux ou trois chemises; mais je n'en avois rien fait, parce que, toujours calculant, toujours comparant, selon ma louable méthode, j'avois trouvé les inconvéniens des habits un peu supérieurs à leurs avantages, (*a*) ce qui m'avoit fait prendre la résolution de passer plutôt les nuits dans quelques grottes. J'en rencontrai une, je m'y jettai, & j'y dormis très bien, ou du moins mon sommeil ne fut traversé que par quelques rêves inévitables dans ces premiers jours de surprise & d'admiration.

Je pleure, croyant voir la nature affligée.

MOn premier regard, dès que je m'éveillai, se porta vers le ciel.... Il étoit couvert de nuages. Ni aurore, ni soleil, rien ne paroissoit sur l'horison. J'allai jusqu'à la mer orientale, dont j'étois éloigné de près d'une lieue: je ne vis rien. Je tournai plusieurs fois la tête vers l'occident. Peut-être le soleil y étoit-il resté. Je ne vis rien encore; je m'abandonnai à la douleur; je pleurai amerement.

(*a*) J'ai été forcé de reconnoître depuis, que rien n'est, non-seulement si modeste & si honnête, mais même si commode & si sain, qu'un habit sans façon, sans embarras.

J'avois remarqué que l'ombre étoit l'effet de la préſence du ſoleil ; mais comme je ne raiſonnois pas toujours juſte, ni conſéquemment, j'aurois voulu que ſi le ſoleil trop fatigué, reſtoit où je l'avois laiſſé le ſoir, il me conſolât un peu de ſon abſence, du moins en m'envoyant mon ombre, ce petit être calqué ſur moi, dont les ſingeries m'amuſoient.... J'eus beau lui demander ce foible ſoulagement, s'il ne vouloit pas revenir lui-même par ſa préſence me rendre la vie, j'eus beau me proſterner vers le couchant, vers l'orient, y diriger mes triſtes regards, y tendre des mains ſuppliantes, tout cela fut inutile. Je paſſai deux jours entiers dans la plus affreuſe viduité. Je les paſſai ſans manger, ſans dormir. Ces jours-là furent vraiment pour moi des jours de deuil. Je ſoupirois pour le ſoleil que je ne voyois plus, comme j'avois coutume de ſoupirer pour *Fatime* que j'avois eu la douleur de ne voir qu'en ſonge. La privation du ſoleil me rappelloit celle de *Fatime* : ma peine étoit inexprimable. La premiere reſſource des malheureux, l'eſpérance, me ſoutenoit ; je trouvai la ſeconde, le ſommeil, dans l'épuiſement où je m'étois réduit par des courſes auſſi longues qu'inutiles, pour trouver au moins celui des deux objets de mes vœux, dont j'avois commencé à jouir.

Il y avoit trois nuits que je veillois, errant ſans ceſſe avec agitation, mais à peu de diſtance de ma caverne, (car l'obſcurité m'effrayoit :) enfin je me laiſſai tomber, accablé

de laſſitude, de douleur & de ſommeil.....
Je dormis quelques heures, il étoit jour lorſque je m'éveillai. Ce nouveau jour paroiſſoit devoir être encore plus triſte que les précédens. Le ciel étoit plus couvert : mes larmes recommencerent, j'allai vers l'occident. C'étoit-là le terme que depuis deux jours je donnois le plus volontiers à mes promenades ; c'étoit le tombeau de mon pere.

Abymé dans de profondes rêveries, je marchois triſtement les yeux baiſſés, la tête penchée.... Je ſentis tomber ſur moi quelques gouttes d'eau.... Ah! m'écriai-je, ah! le ciel pleure auſſi ! Le ſoleil eſt ſans doute perdu pour toujours! Que deviendrai-je ? Que deviendront tous les êtres ?

La pluie augmenta ; elle étoit tiéde ; ce fut pour moi un bain très-agréable. Les larmes du ciel me parurent bien douces. La terre ouvroit ſon ſein pour les recevoir. Je reſpirois autour des bois une odeur délicieuſe, une odeur de fécondité. Je voyois quelques fleurs, encore fermées, ſe hâter de s'épanouir, prendre des couleurs plus vives & plus fraiches. Un nouveau ſpectacle acheva de calmer ma douleur, & de répandre dans mon ame cette ſérénité dont un ſeul inſtant nous rend plus heureux que ne feroit un ſiecle de plaiſirs bruyans. Deux tourterelles que je pris pour celles que j'avois déja vûes, vinrent recommencer le charmant badinage dont j'avois été témoin. Tout cela enſemble me combloit de plaiſir, & je m'y

m'y livrois avec d'autant moins de contrainte, que je commençai à eſpérer de revoir le ſoleil. Les nuages ſe déchiroient du côté du couchant, & la pluie ceſſoit. Je continuois de regarder le jeu de mes tourterelles. J'en ſentis confuſément le motif, & j'en fus jaloux. Hélas, me diſois-je, ils ſe baiſent, ils ſe careſſent, ils ſont le bonheur l'un de l'autre, ils ſont deux, & moi je ſuis ſeul !

Cette réflexion m'alloit rejetter dans mon accablement, lorſque le ſoleil ſortant tout d'un coup de la nue, vint frapper mes yeux, & paſſa juſqu'à mon cœur. Je jettai un cri d'étonnement & de joie, je me mis à ſauter, danſer, je chantai de toute ma force, *qu'on l' laiſſe r'pos, qu'on l' laiſſe en r'pos*, & ce fut avec autant de plaiſir que la premiere fois. Mes tourterelles s'envolerent, je les pourſuivis comme ſi j'avois pû eſperer de les prendre au vol. Je fis cinquante autres folies, & toutes étoient bien dans la nature. J'en juge par un jeune chien que j'ai eu depuis. Quand il m'avoit perdu, & qu'il me retrouvoit, il faiſoit pour moi tout ce que je fis alors pour le ſoleil.

Revenu de cette agréable ſurpriſe, je recommençai mes raiſonnemens philoſophiques. J'obſervai que le ſoleil étoit au même point du ciel, que s'il s'étoit levé de la mer orientale, comme les deux premiers jours. Je ne doutai pas qu'il ne s'y fût levé, & qu'il n'eût toujours marché derriere le voile, juſqu'à ce qu'il eût rencontré un endroit foible qu'il

pût déchirer, pour y passer & éclairer mon isle sans obstacle.

Je revois le cerf, & avec lui sa biche.

J'Etois peu éloigné de la pierre du songe, j'allai lui payer le triste & doux tribut que je m'étois imposé; je rencontrai mon cerf, j'en fus ravi. Nous commençions à nous connoitre & à ne nous plus craindre. Il rentra sans précipitation dans le bois. Il prit une route qui n'alloit point à ma cage, mais qui s'en éloignoit peu, & conduisoit à la petite caverne où étoient mes provisions. Je m'en apperçus, & je le suivis. Il suivoit lui-même un autre animal qui ne différoit de lui qu'en ce qu'il n'avoit pas de bois, mais le ventre plus gros. Je crus voir, à l'air satisfait du cerf, que c'étoit-là sa compagne. Soleil, m'écriai-je, ils sont deux, serai-je encore long-temps seul!

Je n'avois pas fait un quart de lieue, en marchant comme eux sur une ligne parallele à celle qui conduisoit de ma cage à la colline, que je les vis monter cette colline, & descendre ensuite au ruisseau où j'avois bû le premier jour.

En entrant dans ma salle à manger, dans ma petite caverne, (a) qui étoit creusée,

(a) Je la nomme ainsi par opposition à une caverne plus grande, où l'on me verra bientôt passer les nuits.

comme j'ai dit, ſous la colline, je fus frappé de la mauvaiſe odeur de quelques morceaux de viande non-ſalée, que j'avois cru, la veille, pouvoir encore ſe garder quelques jours. Je jettai indiſtinctement tout ce qui m'en reſtoit, de même que le pain ; parce qu'il y en avoit une partie qui étoit trop ſeche, & que l'autre étoit moiſie. Je ne laiſſai, dans mes paniers, que la viande ſalée, & quelques biſcuits. On m'avoit accoutumé, dans le vaiſſeau, à ces deux nourritures déſagréables & mal-ſaines.

Pendant que je réformois ma cuiſine, & que je faiſois un grand repas de biſcuit, de viande ſalée, & de racines, je vis le cerf & la biche paſſer fort près de moi, & s'en retourner par le même chemin par où ils étoient venus ; ce qui me fit croire qu'ils habitoient les environs de la prairie du ſonge.

J'obſerve les effets de la putréfaction.

MOn dîner fini, je voulus voir ſi mes poiſſons étoient encore dans l'état d'inertie & d'anéantiſſement où je les avois laiſſés. Je les allai voir à quelques pas de ma petite caverne, où je les avois mis. La mauvaiſe odeur qui s'exhaloit du panier m'annonça que le mal étoit augmenté. Je vis les poiſſons qui étoient livides, qui ſe déformoient, qui ſe ſéparoient en lambeaux. La putréfaction me parut quelque choſe d'affreux. J'y regardai

de plus près ; j'apperçus dans ces petits corps déja presque dissous, un million de vermisseaux. Ah ! m'écriai-je, que ce qui m'a d'abord paru si effroyable, est digne de mon admiration ! Rien donc ne périt, rien ne cesse d'exister : ou ces petits points mobiles organisés redeviendront poissons, ou du moins ces poissons revivront dans ces petits êtres. Tout ce qui a été imprégné de l'esprit de vie, le conserve donc ? Tout ce qui a été, subsiste donc, & ne fait que changer de forme ? J'en ai déja vû aujourd'hui une autre preuve : les larmes de fertilité que le ciel a répandues ce matin sur toute la terre, sur mon isle ; à mesure qu'il les répandoit, elles entroient dans la terre, elles pénétroient même les feuilles, les fruits & les fleurs sur lesquelles elles ne faisoient que passer ; car je vois tout cela croitre, se développer, s'embellir, depuis que ces larmes précieuses sont tombées ; elles ont donc changé de forme, elles sont donc devenues des feuilles, des fruits, des fleurs .... Ce raisonnement me fit faire quelques autres réflexions sur des herbes, sur des racines que j'arrachai de terre ; je cherchai qu'elle pouvoit être la destination de ces petits chevelus divisés, ramifiés à l'infini ..... Toutes ces observations commencerent à me faire entrevoir que la chaleur du soleil & l'humidité, que, l'on peut appeller la chaleur & l'humidité paisibles de la nature, étoient les principes de la végétation, & que ces mêmes principes, joints à la cha-

leur & à l'humidité violente de la nature, c'eſt-à-dire, à la fermentation, (c) étoient les principes de la génération des corps animés.

Voilà, (me diront quelques Lecteurs qui veulent qu'on leur rende raiſon de tout, & qui ſont très-bien de le vouloir,) voilà des connoiſſances un peu trop vaſtes dans un homme qui n'a jamais rien apris. La nature lui révele tout d'un coup des myſteres qu'elle cacheroit au plus grand Phyſicien de l'Europe, ſi, joignant à des obſervations également ſages & profondes, l'avantage de profiter des erreurs de tous les hommes célebres qui ont vécu avant lui, il n'arrachoit à la nature le voile épais dans lequel elle voudroit encore s'envelopper. Ce ſont les hommes qui ont affublé la Nature d'une draperie épaiſſe & biſarre. Elle découvre ſon ſein à un homme ſimple & uni comme elle, qui ne veut voir que ſon ſein, qui n'a ni la folie ni la cruauté de vouloir fouiller dans ſes entrailles; en un mot, & pour parler ſans figure, j'ai trouvé facilement les premieres vérités de la Phyſique, (d) parce que je n'avois ni l'imagination ni l'eſprit gâtés ni partagés;

(c) La fermentation eſt néceſſaire auſſi juſqu'à un certain point pour produire les végétaux, & il y a toujours fermentation où la chaleur & l'humidité ſe trouvent enſemble; mais il faut une bien plus douce & moins ſenſible pour reproduire les végétaux que les animaux.

(d) On entend bien que je ne parle ici que de la Phyſique ſublunaire. Un homme naturel ne voit

parce que je n'avois jamais entendu parler, ni de formes ſubſtantielles, ni de qualités occultes, ni d'abſtraites, ni de concret, ni de ſyſtême.

Je raiſonne ſur la cauſe de la roſée.

IL n'eſt pas beſoin de ſçavoir ce que c'eſt que ſyſtême pour en faire ; l'imagination s'y porte naturellement. J'en fis un vers ce temps-là, que je n'oublierai jamais. Je m'endormis un ſoir la tête penchée ſur mon eſtomac ; à mon reveil je le vis tout couvert de la vapeur qui s'étoit exhalée de ma bouche. La reſſemblance entre cette vapeur & la roſée me frappa. Je regardai toute mon iſle comme un grand corps, dont l'ame étoit ce que j'ai appris depuis s'appeller la nature : je me perſuadai que ce corps avoit une tête & une bouche : je pris pour ſa tête un grand rocher qui s'élevoit du milieu de la mer occidentale, & il me parut très-probable que des autres de ce rocher, la nature endormie répandoit ſur la terre la roſée que je voyois, & que le ſoleil, après avoir enlevé cette roſée, la reportoit la nuit ſuivante à la nature qui la répandoit encore. Il me reſtoit à concevoir comment ſe repro-

qu'à ſes pieds, ou du moins ne raiſonne que ſur ce qui eſt autour de lui. On entend bien auſſi que je n'ai découvert ces vérités que ſucceſſivement, & à meſure que j'ai connu les choſes qu'il falloit connoître pour cela.

daiſoit, comment revenoit l'autre roſée, celle qui ſortoit de ma bouche : cela m'embarraſſoit ; j'aimai mieux croire que le ſoleil me la rapportoit auſſi, que d'abandonner mon ſyſtême.

Je trouve un écureuil mourant.

MA mémoire ne me rappelle diſtinctement que les premieres jours de mon arrivée dans l'iſle. Les objets, à meſure qu'ils ſe ſont multipliés à mes yeux, ſe ſont confondus dans mon imagination : il ſeroit d'ailleurs aſſez inutile que je ſuiviſſe l'ordre chronologique de mes découvertes & de mes idées. Il importe peu de ſçavoir, par exemple, le quantieme jour depuis ma nouvelle exiſtence, depuis mon arrivée dans l'iſle, j'entendis pour la premiere fois le tonnerre ; mais il eſt à propos qu'on ſache ſi c'eſt avant ou après avoir entendu le tonnerre, que j'ai entendu pour la premiere fois tirer du canon : ſi c'eſt avant ou après avoir vû une biche pleine, que j'ai vû cette biche, ou une autre, allaiter ſon faon : ſi c'eſt avant ou après avoir vû des cadavres corrompus, que j'ai vû mourir des animaux ; & j'aurai ſoin de ne rien intervertir dans l'ordre de ces faits, parce que cet ordre ayant ſervi au progrès & à la filiation de mes idées, ce n'eſt qu'en le ſuivant dans mon récit, que je peux montrer comment les idées qu'ont fait naître en moi ces objets, ſe ſont produites, & pour ainſi dire, engendrées les unes les autres.

Ma mémoire me rapelle sans peine cette succession d'idées ; mais il est inutile, autant qu'impossible, qu'en disant j'ai vû telle chose d'abord, & ensuite telle autre, je dise encore, j'ai vû celle-là tel jour, & celle-ci tant de jours après. Ce n'est pas une gazette que j'écris.

J'avois déja passé quelque tems dans ma nouvelle demeure que je trouvois si agréable, si charmante, & qui l'étoit en effet, sans même que, pour la trouver plus belle, je la comparasse à ma cage ; j'avois déja acquis, à mesure que les objets s'étoient présentés, toutes les connoissances naturelles que l'on peut acquérir par la réflexion seule, & ces connoissances-là suffisent pour le bonheur ; plus même on en acquiert d'autres, plus on s'éloigne de l'instinct à qui la nature a remis le soin de nous conduire au bonheur. J'avois déja trouvé à quelque distance de la *pierre du songe* une grande caverne qui m'avoit d'abord fait peur, mais où je m'étois enfin accoutumé à me retirer la nuit : je dis la nuit ; car, pendant le jour que je pouvois jouir de mon existence, l'idée sublime que j'avois de moi-même, me faisoit dédaigner toutes autres limites que celles de la terre & du ciel.

J'avois déjà fait quelques remarques sur les causes de la végétation. J'avois observé, j'avois suivi les insectes qui étoient nés des débris de mes petits poissons. La mauvaise odeur que j'avois à supporter en venant visiter cet attelier de la nature où se faisoient

d'elles-mêmes toutes ces merveilleuſes tranſformations, étoit bien compenſée par le plaiſir que j'avois de les voir ſe faire ſous mes yeux. Si j'étois le *Platon*, l'*Ariſtote*, le *Monteſquieu* de mon iſle, j'en étois auſſi le *Pline*, le *Swammerdam*, le *Réaumur*. Ces vermiſſeaux que j'avois vû ſortir de mes poiſſons diſſous, ſe faiſoient de petites cages ; quelque temps après ils ſortirent pourvus d'ailes, & prenoient leur eſſor dans les airs. Ainſi, me diſois-je, les poiſſons deviennent oiſeaux, & ſans doute les oiſeaux à leur tour redeviennent poiſſons, ou quelqu'autre choſe.

Un jour que je réfléchiſſois, en me promenant, ſur les prodiges qui m'environnent de toutes parts, je vis un écureuil étendu près d'un arbre. J'en avois déja vû quelques-uns courir, folâtrer enſemble ; je les avois pris pour de petits cerfs qui, au lieu d'avoir des bois & point de queues, avoient de groſſes queues & point de bois ; de même que je regardois les inſectes volans comme de petits oiſeaux ſans plumes. Je m'approchai doucement de l'écureuil que je crus endormi, (je trouvois l'heure de dormir un peu indue, il étoit neuf ou dix heures du matin,) je vis qu'il avoit les yeux ouverts. Ah! m'écriai je, c'eſt encore comme mes poiſſons, il ne dort ni ne veille. Va-t-il ſe corrompre & ſe défaire comme eux ? En diſant cela, je le pris dans mes mains ; il fit un mouvement, j'eus peur, je le laiſſai tomber. Il s'agita encore un peu, il roula les yeux d'une maniere qui

m'inſpira de la pitié & de l'horreur. Je me mis à genoux pour l'obſerver ; il s'alongea avec effort, il me lança un regard ſi expreſſif, ſi tendre, qu'il m'arracha des larmes ! Il ferma les yeux, & je vis diminuer ſenſiblement & enfin ceſſer les pulſations de ſon cœur, qui, dans ces derniers momens, avoient été très-vives & intermittentes. Ce ſpectacle de langueur & d'inaction m'accabloit de triſteſſe. Je regardois l'écureuil, & je pleurois. Je diſois en mon langage intérieur : Hélas ! il ne me regarde plus, il n'a plus de mouvement. Va-t-il ou s'anéantir ou ſe pétrifier ? Mon cœur continue de battre ſi régulierement, & le ſien eſt arrêté ! (c)

Je repris dans mes mains ce petit animal, je le baiſai ; car je vis bien qu'il ne pouvoit plus me nuire : je le careſſai, je tâchai de le rappeller à la vie ; mais c'en étoit fait, le feu de ſon cœur étoit éteint

* *

Je commence à me faire une idée de la mort & de ſes ſuites phyſiques.

LA nuit commençoit à tomber, je portai triſtement dans ma caverne ce corps inanimé : le lendemain, au lever de l'aurore, je lui

(c) Dés mon enfance j'avois toujours pris plaiſir à voir palpiter mon cœur : je paroiſſois ſentir que non-ſeulement c'étoit-là le ſigne de la vie, mais que c'en étoit même la cauſe.

trouvai les yeux ternes, tous les membres froids & immobiles; je tâchai vainement de le réchauffer dans mon sein, je vis bien qu'il alloit subir la même métamorphose que mes poissons, & par une réflexion que cette idée devoit nécessairement produire, je commençai à soupçonner que, malgré l'élévation de mon origine que je croyois d'autant plus grande qu'elle m'étoit inconnue, tel seroit aussi mon sort; mais je m'en consolai assez facilement..... Eh bien, me dis-je, au lieu d'être comme je suis un seul animal, j'en serai un million: ma vie, au lieu de se perdre, se multipliera. D'ailleurs, quand la mort seroit un mal, si ce mal est nécessaire & inévitable, il faut se préparer à le recevoir. Le meilleur moyen sans doute de quitter la vie sans regret, c'est d'avoir amplement joui de la nature & de soi-même.... Je me proposai de me livrer avec une nouvelle ardeur à ces deux plaisirs si purs & si parfaits. De tels palliatifs me suffisoient contre l'affreuse idée de la mort. Avec combien plus de fermeté ne l'attends-je pas depuis que j'ai le bonheur de te connoître, ô mon Dieu! Depuis que j'ai le bonheur d'espérer que, tandis que les élémens de mon corps se décomposeront pour organiser de vils insectes & d'autres êtres matériels, la plus belle partie de moi-même, mon ame, dont tu es le centre, ira s'unir à toi pour jamais.

Je reconnois que l'étude de l'Aſtronomie a des dangers.

IL m'arriva un ſoir de ne pas m'endormir auſſi promptement qu'à l'ordinaire, (& cela venoit de ce que ce jour-là je m'étois moins promené, j'avois fait moins d'exercices.)

Je ſortis de ma caverne pour reſpirer le frais, en attendant que le ſommeil m'y rappellât. Je regardai le ciel : j'apperçus l'étoile de Vénus ; mais ce qu'elle étoit & ce qu'elle pouvoit devenir m'inquiétoit. Le temps étoit calme & doux, (l'été approchoit) je m'amuſai à obſerver cette étoile ; j'en vis bientôt paroître une ſeconde, puis une troiſieme, puis pluſieurs, & inſenſiblement le ciel en fut tout parſemé. Ce ſpectacle étoit trop admirable pour ne pas enchanter tous mes ſens, pour ne pas ſuſpendre mon ſommeil. Mais ſon premier effet n'avoit pas été de me charmer ; il m'avoit au contraire effrayé. Dès que je voyois une nouvelle étoile percer le ciel, je frémiſſois, (jugez combien de fois je dûs frémir!) Quand elles furent toutes raſſemblées, je crus qu'un nouvel ordre de choſes alloit naître, que je ne ſerois plus éclairé que de cette foible lumiere, que le ſoleil, diviſé en une infinité de petites parties, occupoit en même temps tous les points du ciel, dont juſques-là il n'avoit occupé qu'un ſeul point à la fois. L'apparition de la lune vint heureu-

ſement porter dans mon cœur un rayon d'eſpérance ; cette planete commençoit alors ſon période : je me flattai qu'elle alloit croître de moment en moment juſqu'au lendemain, qu'elle alloit ſucceſſivement raſſembler dans ſa circonférence toutes les étoiles, & qu'ainſi elle deviendroit un nouveau ſoleil.

Je me promenois depuis quelques minutes, j'avois abandonné le croiſſant ; je me tournai vers lui, je ne le vis plus, je le ſoupçonnai deſcendu derriere un grand rocher peu éloigné de moi : je fus avec empreſſement voir s'il n'y étoit pas ; un arbre ſe trouva ſur mon paſſage, & comme j'étois occupé de bien plus grands objets que ceux de la terre, je ne le vis point, & j'allai étourdiment m'y donner un coup à la tête. Je n'étois pas encore revenu de la douleur & de l'étonnement, que cela m'avoit cauſé, lorſque je me laiſſai tomber dans une foſſe aſſez profonde, où il y avoit peu d'eau, mais beaucoup de boue. Je jettai un cri en me ſentant rouler dans ce précipice, & je me ſerois cru mort, ſi pareil accident ne m'étoit déja arrivé en plein jour, comme je l'ai dit (page 38). Tout ce qui réſulta de cette nouvelle chûte fut que je me froiſſai la main. Je compte pour rien la boue dont j'étois couvert. Ce ſeroit un malheur pour de certains hommes qui tiennent à tant de petites choſes, que le malheur eſt ſans ceſſe ſous leurs pas ; mais un homme nud qui ſe baigne comme un autre laveroit ſes mains, qu'a-t-il à craindre de la boue ?

J'approche d'un rocher qui me fait peur.

EN continuant de marcher, mais avec un peu plus de circonſpection, vers le rocher derriere lequel j'eſpérois trouver le croiſſant, je portai la main à mon front, j'y ſentis une boſſe ; je crus qu'un morceau de l'arbre y étoit entré, & que ma peau qui s'étoit ſans doute ouverte pour le recevoir, s'étoit refermée ſur le champ. Cette inquiétude ne pouvoit être diſſipée que par la lumiere du jour réfléchie dans le cryſtal d'une fontaine ; je remis cet éclairciſſement au lendemain, puiſqu'il le falloit, & je me hâtai d'arriver au rocher : c'étoit un des plus grands que j'aye jamais vus depuis ; il m'effraya. Les ténebres augmentérent encore ma crainte : j'eus cependant le courage de faire le tour de cette maſſe énorme, & n'ayant vû nulle part le croiſſant, je crus qu'il s'étoit de nouveau diviſé en étoiles. Plein de cette affligeante idée, j'allois regagner ma grotte. A quelques pas de moi, j'en vois une creuſée dans ce rocher ; j'y entre, réſolu d'y paſſer la nuit : je n'étois pas accoutumé à ce voile épais qui couvroit alors toute la nature ; je frémiſſois ſur-tout depuis un quart-d'heure ; mon frémiſſement augmente dès que je mets le pied ſur le bord de la grotte, je dis d'une voix ſourde & entrecoupée, *qu'on l' laiſſe en r'pos.* Pluſieurs voix, beaucoup plus lugubres que

la mienne, mugiſſent preſque toutes enſemble, *qu'on l' laiſſe en r'pos, qu'on l' laiſſe en r'pos.* Si j'avois eu de l'éducation, ſi j'avois ſçu ce que c'étoit que revenants, ſorciers, ou ſeulement que voleurs, je ſerois tombé en défaillance; mais ſans doute j'aurois ſçu auſſi ce que c'étoit que l'écho, & peut-être cela m'auroit raſſuré.

Je regagne mon logis avec beaucoup de frayeur ſans chercher la cauſe de ce nouveau phénoméne, ſans vouloir de long-temps retourner au rocher. Je me jette ſur la terre, & je dors comme je peux, c'eſt-à-dire, fort tumultueuſement.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

Je cicatriſe une plante, je fais du feu.

A Mon réveil j'avois la tête ſi embarraſſée, mes idées étoient ſi confuſes, que je ne diſtinguois pas mes rêves des événemens qui y avoient donné lieu. Je portai la main à mon front, je ſentis que le coup que j'avois reçu n'étoit que trop réel. Je regardai ma main, je la vis toute meurtrie, & même écorchée. Je ne doutai pas non plus que je n'euſſe été à la grotte; ſeulement la réponſe des voix mugiſſantes me parut ne pouvoir être qu'un ſonge, mais je n'eus point du tout d'envie d'aller vérifier ſi c'étoit un ſonge ou non.

Je fus bien plus curieux de voir ce que c'étoit que la tumeur de mon front. Je dirigeai mes premiers pas vers le ruiſſeau qui

étoit entre ma caverne & la *prairie du ſonge*. En y arrivant, je me regardai dans l'eau, (avant même que de rincer ma bouche (*f*) & de boire.) Je vis à mon front une élévation ronde & bleue : il me parut que cela me défiguroit, j'en fus offenſé. Je me retirai avec colere ſans vouloir boire. Le mal-aiſe, la douleur que je reſſentois, me font concevoir un nouveau projet de vengeance que j'exécute auſſi-tôt. Je prends une groſſe pierre, je vais droit à mon ennemi, c'eſt-à-dire, à mon arbre. (Je l'avois remarqué entre trois autres qui étoient autour de lui.) Je me perſuade que la pierre le ſurpaſſant en dureté, à peu près autant qu'il me ſurpaſſoit moi-même, (*g*) elle devoit lui faire à peu près autant de mal qu'il m'en avoit fait. Je lui en donne deux ou trois grands coups, dont je ne tire d'autre avantage que de m'être engourdi la main. Quelques-uns de ſes fruits étoient tombés, j'en prends un que je meurtris, (*h*) & que j'emporte pour voir s'il en arrivera là-deſſus de même qu'à mon front. Je vis quelques jours après que c'étoit tout

(*f*) Je rinçois tous les jours ma bouche, je m'en étois fait un amuſement.

(*g*) Il m'étoit facile de voir que le bois étoit poreux & la pierre compacte ; j'avois appris dès mes premieres obſervations à faire toutes ces petites différences.

(*h*) Dans aucun pays je n'ai vu d'arbre de l'eſpece de celui-là ; il fleurit à la fin de l'hiver, & produit vers le milieu du printemps de gros fruits rouges, aſſez durs, ſemblables à des pommes,

le

le contraire, mon front redevint ce qu'il étoit, & le fruit se gâta. Je compris alors que ma vengeance étoit plus grande que le mal que j'avois reçu, & que par conséquent elle étoit injuste, & j'eus la délicatesse de m'en repentir. La même pierre dont j'avois battu l'arbre & son fruit, je l'avois employée en moins d'une heure à deux autres usages. Elle étoit fort tranchante, je m'en étois servi pour faire quelques cicatrices à un gros fruit semblable à un melon ; mais sans intention de lui causer de la douleur, & seulement pour voir quelle seroit la différence entre la blessure de ma main & la section des fibres de cette plante. Ma main se guérit, la place même de la blessure s'y effaça ; au contraire, les cicatrices du melon s'approfondirent, je les vis croître à mesure qu'il croissoit. Mon front & ma main s'étoient guéris en peu de jours : il en avoit fallu bien davantage pour suivre le progrès des cicatrices que j'avois faites dans le melon ; & en attendant l'événement de cette expérience, j'en avois fait un grand nombre d'autres, dont je ne rapporterai plus que quelques-unes.

Si j'écrivois pour des hommes naturels, je ne craindrois pas de les ennuyer par ma prolixité sur tous ces petits objets, parce que je serois sûr qu'ils leur sont chers ; mais la plupart de ceux pour qui j'écris ont le malheur de nommer bagatelles les beautés de la nature, & de ne pas s'en amuser long-temps, parce que d'autres bagatelles qu'ils nom-

ment des affaires, les occupent ailleurs.

Immédiatement après avoir cicatrisé mon melon, j'allai visiter mon écureuil que j'évitois depuis plusieurs jours, craignant de le voir dans le même état où j'avois vu mes poissons. J'approche avec effroi, il étoit encore entier ; mon cœur s'ouvrit à l'espérance : je prends l'écureuil entre mes mains, je veux m'assurer si, au lieu de se corrompre & de se dissoudre comme mes poissons, il n'est peut-être pas abymé dans un profond sommeil. Je l'excite, je le remue, mes doigts s'enfoncent dans sa chair déja livide ; il s'exhale de toutes les parties de son corps une odeur de mort qui passe jusqu'à mon ame, & la flétrit. Cette odeur peut plaire, répandue sur la table d'un grand ; (*i*) mais elle afflige un homme comme moi.

(*i*) Ce n'est point par misanthropie, ni dans le dessein d'inspirer aux hommes le dégoût de la société, que je mets ici la réflexion suivante ; car je suis persuadé que la société éteinte, l'empire des bêtes féroces devient universel ; que les hommes devenus la proie des animaux plus forts qu'eux, dévorent, en attendant qu'ils soient devorés eux-mêmes, les animaux qui ne sont paisibles que parce qu'ils sont foibles ; qu'ainsi les hommes n'ont plus rien d'humain, & que toute la terre n'est plus qu'une vaste & horrible boucherie. Si l'on me repond que les hommes sont déja tout ce que je viens de dire, & quelque chose encore de bien plus affreux, j'en conviendrai, parce que cela est vrai ; mais je peux repliquer que nos maux actuels ne sont pas sans remedes, & qu'il n'y auroit pas de remedes à ceux que l'on y substitueroit en éteignant la société.

J'étois venu du melon à l'écureuil, en penſant à ce qui pourroit arriver de la bleſſure du melon, de la meurtriſſure de l'arbre & du fruit, des plaies de ma main & de mon front, & du ſommeil de l'écureuil. On conçoit ſans peine que, rempli d'objets ſi importans, je pouvois oublier que je tenois une pierre : auſſi l'oubliai-je ; & cette diſtraction (*k*) duroit encore, lorſque, rebuté de l'odeur de l'écureuil, je le laiſſai tomber. Sa peau s'ouvrit, ſes entrailles ſortirent de ſon corps. Le deſir de voir & de connoître s'anéantit à la vue d'un tel ſpectacle. Mon premier mouvement fut de me détourner & de fuir, mais ſans murmurer contre la nature : (car j'apprenois tous les jours, par de nouvelles découvertes, que, quand je l'avois accuſée d'erreur ou d'injuſtice, mon ignorance m'avoit rendu blaſphémateur.) Le cri de mon ame ne fut donc point en ce moment

---

De quelque maniere que l'on explique l'origine de la ſociété & des fortunes, il n'y a point de maiſon ſomptueuſe qui ne ſoit cimentée des larmes & du ſang de l'indigence ; & ce ſang, ces larmes, ſont un taliſman qui fait que dans ces maiſons on s'accoutume à voir le ſpectacle des malheureux, ſans être ſenſible à leur état, & à ne trouver dans la puanteur des cadavres, que ce qu'on appelle odeur de vénaiſon, fumet agréable.

(*k*) J'avois quelquefois des diſtractions dans ma cage, parce que je n'avois pas un aſſez grand nombre d'idées pour m'occuper continuellement ; j'ai eu depuis ce temps-là ſouvent des diſtractions, parce que j'ai eu trop d'idées.

un cri de révolte & de colere, mais de douleur & d'amertume. Je levai mes mains vers le ciel, pour lui demander si c'étoit-là aussi le sort qui m'attendoit, & pourquoi cela étoit ainsi. Le ciel fut sourd à ma voix, je répandis un torrent de larmes.

Je tenois toujours ma pierre, je m'en apperçus enfin, & je la jettai, sans emportement néanmoins, avec force contre une autre pierre. Ce choc produisit quelques étincelles. Il n'en falloit pas davantage pour faire diversion à mes tristes idées. Je voulus répéter une si jolie expérience ; ce fut encore avec le même succès, & j'y pris tant de plaisir, que je la réitérai plus de cent fois coup sur coup. Enfin quelques étincelles s'attacherent à des feuilles seches. Je vis ces feuilles fumer, brûler, je fus saisi de crainte, de respect, d'admiration : je les regardai long-temps avec des yeux immobiles : je conçus bien que ce prodige venoit des étincelles que j'avois tirées des pierres : mais comment tout cela s'étoit-il pu faire ? Qu'en alloit-il arriver ? Devois-je regarder cette découverte comme un bonheur, ou comme un malheur ? Que d'incertitudes ?

Cependant les feuilles s'allumoient ; je les amoncelai, parce que je vis que celles qui étoient plusieurs ensemble brûloient mieux. Je m'apperçus aussi qu'elles s'allumoient mieux du côté d'où venoit le vent. Je conclus de là que le souffle rendoit le feu plus ardent. Je m'approche pour souffler : je sens une douce

chaleur qui m'étonne, & qui m'invite à achever mon ouvrage. Je ſouffle : une petite flamme bleue pétille ſous mes levres. Au même inſtant tout s'embraſe. Jugez, s'il eſt poſſible, quelle eſt ma frayeur... Mais elle ne dura qu'un moment : la vue d'un feu ſans impétuoſité eſt plus belle que terrible. Je revins à celui que je venois d'allumer, & j'y revins d'autant plus vite, que la flamme ayant dévoré en un inſtant le peu de feuilles que j'avois amaſſées, elle alloit s'éteindre, ce que je regardois comme un très-grand malheur. Je me hâtai de lui donner de nouveaux alimens, c'eſt-à-dire, de nouvelles feuilles, parmi leſquelles il ſe trouva de petites branches : je vis qu'elles brûloient auſſi bien que les feuilles, & qu'elles tenoient plus long-temps le feu : j'eſſayai d'y mettre de plus groſſes branches, & j'eus de la flamme, du braſier, de la chaleur.

L'ignorance rend hardi : je voulus jouer avec des tiſons, je me brûlai à la main. En même-temps que j'apprenois ſi chérement l'un des effets du feu, j'apprenois auſſi que quand on s'eſt bleſſé, il faut couvrir & mettre à l'abri des accidens la partie malade. Une réflexion très-aiſée, très-ſimple, & par conſéquent très-bonne, me fit trouver un remede bien préférable aux plus ſçavantes compoſitions des empyriques, & de ceux qui ne le ſont pas. Je crus que le froid étoit un remede contre le chaud. J'allai tremper ma main dans la fontaine voiſine, où je la laiſſai long-temps. Je l'enveloppai enſuite d'une

grande feuille lisse & fraiche, (1) à peu près semblable à celle de la potée. J'en mis une pareille sur mon front, & cela me soulagea beaucoup.

Il n'y avoit pas deux heures que j'avois vu pour la premiere fois de la flamme ; il n'y avoit pas une heure que j'avois senti un de ses effets en me brûlant, & déja je m'accoutumois à tant de merveilles réunies, tant il est vrai que l'on s'accoutume à tout !

Je raisonne sur la nature & les effets du feu.

MOn admiration un peu ralentie, ma ma douleur un peu appaisée, le delir, & je pense le besoin de raisonner, vint reprendre dans mon ame la place qu'elles y avoient occupée.

Qu'est ce que ce feu ? D'où vient-il ? Pourquoi consume-t-il les corps sur lesquels il s'attache ? Un Philosophe auroit été embarrassé à résoudre ces questions. Moi je ne le fus pas. J'aurois pu m'en faire encore un au-

(1) Avec des pierres tranchantes, je m'etois amusé à lever des écorces d'arbres, sous lesquelles j'avois trouvé des fibres tres-souples, & cependant assez fortes pour me servir au même usage que mes jarretieres & mes autres cordons, c'est-à dire, à ficeler, à envelopper tout ce que je voudrois : ce fut avec ces rubans naturels que je fis tenir les feuilles autour de mon front & de ma main.

tre qu'un Philoſophe croit de ſon domaine, & qui n'eſt peut-être de celui de perſonne. Comment le feu agit-il ſur les corps ? Mais tous ces *comment*-là m'ont toujours paru auſſi inexplicables qu'inutiles ; je ne les ai pas cherchés. Qu'eſt-ce que le feu ? ..... Le feu ? c'eſt un être quelconque, fort vorace, qui conſume d'autres êtres, ſe nourrit de leur deſtruction, & meurt même en les détruiſant. D'où vient-il ? Oh ! pour cela rien n'eſt ſi ſimple. Il vient du ſoleil. Il ne peut venir d'ailleurs. Le ſoleil qui paſſe tous les jours dans mon iſle, & qui ne paſſe la moitié de chaque nuit dans cette mer, & l'autre moitié dans celle-ci, que pour recommencer ſa courſe au deſſus de mon iſle ; le ſoleil qui, en un mot n'exiſte que pour mon iſle, met de ſon feu dans ces cailloux, &, ſans doute, dans tous les autres corps, (*m*) & entretient apparemment dans le mien la chaleur qui me fait vivre.

Quoi qu'il en ſoit, il y en a dans les pierres, & il y eſt à peu près comme le fruit ſur les arbres ; il faut ſecouer les branches pour faire tomber le fruit, il faut heurter les pierres pour en exprimer le feu.

(*m*) Je ne dirai point que je jettai des pierres dans l'eau, que j'en jettai ſur des feuilles mortes, ſur des branches, que je jettai des branches les unes contre les autres, &c. pour voir s'il en viendroit du feu. Il faudroit bien peu connoître le caractere vif & curieux d'un homme naturel pour ne pas ſuppoſer tout cela.

Pourquoi le feu conſume-t-il les corps ſur leſquels il s'attache ?

Parce qu'il vient du ſoleil, parce qu'il en eſt une émanation. Le ſoleil eſt un petit globe de feu très-ardent, qui nous regarde de très-loin, moi & tout ce qui m'environne, & qui, par cette raiſon, nous échauffe ſans nous brûler. (*n*)

Le feu, au contraire, eſt un ſoleil plus ou moins grand, ſelon qu'il eſt plus ou moins nourri, lequel ſoleil étant en bas au lieu d'être en haut, ne porte au loin ni ſa lumiére, ni ſon feu, mais éclaire, échauffe vivement tout ce qui l'approche.

Sans interrompre mes ſçavantes recherches ſur l'origine du feu, j'allois chercher du bois pour l'entretenir. Il ſeroit à ſouhaiter que les profonds ſpeculatifs me priſſent en cela pour modèle : j'obſervai, lorſque je n'eus plus rien de ſublime à penſer, qu'heureuſement je n'avois pas jetté mes pierres au bord d'un bois dont j'étois peu éloigné ; car le premier feu que j'aurois vu auroit été un incendie ; & quel incendie ! Je frémis de crainte & d'horreur quand j'y penſe. . . . Ce bois s'étendoit d'une extrémité à l'autre de mon iſle ; mais quelque grande que ſoit la perte d'une forêt pour un homme qui connoit les charmes de la ſolitude & de l'ombre,

(*n*) De quoi s'entretient le feu du ſoleil ? Je n'en ſçavois rien pour lors, & je n'en ſçais pas plus aujourd'hui.

ce n'étoit rien qu'une telle perte comparée au malheur que j'avois à craindre. Au fond de ce bois étoit cachée l'humble retraite, ou plutôt le temple auguſte.... Je voudrois rapporter ici le plus beau trait de mon hiſtoire, l'ordre des événemens s'y oppoſe, je vais me hâter de parcourir ceux qui l'ont précédé; il en reſte peu.

Je découvre une nouvelle propriété du feu.

CE fut un jour bien délicieux pour moi que celui où j'avois trouvé, ſans y penſer, l'art de faire du feu, cet art dont on ne ſent bien les merveilles & l'utilité, que quand on ne commence à en jouir qu'à quinze ans, après l'avoir trouvé ſoi-même.

J'étois inventif, induſtrieux; la nature eſt la mere de l'induſtrie, le beſoin en eſt le pere. Outre l'expérience de la chaleur du feu que j'avois faite de maniere à ne pouvoir l'oublier, j'en fis quelques autres, dont la plus agréable, & par conſéquent la plus belle, fut de l'employer à cuire des racines. Il s'en étoit entrelacé une dans les branches que je faiſois brûler; j'en vis ſortir de l'eau & des jets de fumée: je vis ſa pelure noircir & ſe rider, ſans qu'elle s'enflammât comme les branches. Je la tirai avec un petit bâton à crochet. Je me gardai bien d'y toucher auſſi-tôt qu'elle fût hors du feu. Tout ce qui venoit de-là m'étoit ſuſpect; mais je raiſon-

nois assez pour concevoir que l'effet cessant la cause cessoit aussi, & que cette racine tenue loin du feu, se refroidiroit peu à peu.

J'attendis environ un quart d'heure, & lorsque je vis qu'elle ne fumoit presque plus, je la touchai doucement : il n'y restoit qu'une chaleur modérée qui me faisoit plaisir. Les meilleures choses ne sont pas bonnes sans réserve, ou du moins ne le sont qu'avec un peu de secours de l'art. Beaucoup d'autres expériences m'avoient appris cette vérité, la racine me la confirma. Comme je l'avois reconnue être de celles que je mangeois, je la porte à ma bouche, elle étoit plus chaude en dedans qu'en dehors, elle me brûle le palais ; je la laisse tomber, surpris & de l'espèce de trahison qu'elle me vient de faire, & de la faculté malheureuse, pour ce moment là, qui étoit donnée à mon palais, comme à ma main. Je rumine la saveur qui me restoit dans la bouche ; son amertume & la cendre qui s'écrase sous mes dents, me font préférer sans comparaison les racines crues à celles qui sont cuites. Je m'apperçois que mes mains sont toutes noircies & poissées de jus ; nouveau motif de préférence pour les racines crues. Cependant je fais un moment d'attention, & j'observe que les racines cuites sont plus tendres. Je crois démêler sous la saveur amere un suc délicat que je n'ai encore trouvé nulle part : je reviens sur le jugement que j'ai porté avec trop de précipitation ; je consulte mon palais & ma langue, ils semblent

délibérer en se rapprochant, en se palpant ; leur décision est pour la racine cuite : je la ramasse, je la romps, je sens qu'elle n'est plus chaude ; je la goûte une seconde fois, & je reconnois clairement qu'il n'y a que la pelure qui soit amere & cendreuse. Je l'enléve, & je trouve dans le reste de la racine un mets admirable.

Lorsque j'avois vu le feu s'allumer, je m'étois écrié avec un transport que je n'éprouvois plus qu'à la vue des grands événemens, *qu'on l' laisse en r'pos*. Je répétai le même cri lorsque j'eus goûté le mets dont le feu seul avoit été tout l'assaisonnement. Je cours chercher des racines pour les cuire, & des branches pour entretenir le feu. Je reviens, je le trouve languissant, presqu'éteint, je rapproche les tisons, je les rallume, & comblé de joie de voir mon domaine augmenté d'un élément, je trépigne, je saute, je chante, je fais ce que l'on appelle dans le monde des folies, mais qui sont aux yeux de la nature la sagesse suprême.

Après avoir un peu rêvé sur les moyens d'empêcher que mes racines ne brûlent, j'en trouve un fort ingénieux, c'est de les enfoncer sous la cendre. J'admire mes œuvres, je me prodigue les louanges, je commence presque à oublier que je dois au hazard l'invention du feu.

La nuit tomboit ; il y avoit au moins sept ou huit heures que je me chauffois, & que, pour m'amuser, je raisonnois par intervalles.

Les jours passent bien vite dans une isle déserte, quand on n'a pas l'esprit assez cultivé pour s'y ennuyer.

Je regardois ma fumée, ma flamme, mes tisons, (car je pouvois dire que tout cela étoit à moi.) Je regardois aussi les monticules de cendres dont j'avois couvert mes racines : j'en voyois sortir de petits volcans qui m'amusoient beaucoup ; j'apprenois ainsi les effets de l'air, mais il s'en falloit bien que j'en devinasse la cause. En regardant tout cela, je m'endormis, & si profondément, que je ne m'éveillai qu'au retour de l'aurore. Mon réveil fut triste ; je ne vis plus la moindre apparence de feu dans l'endroit où j'en avois allumé un si beau, avant que de m'endormir. Je fouillai dans les cendres (on juge bien que ce fût avec un bâton, je n'avois pas appris comme *Horace* que les cendres sont infidieuses, (o) mais je le soupçonnois,) je trouvai du feu.... Représentez-vous un petit Poëte, adorateur de ses productions, qui, depuis une heure cherche dans son porte-feuille un de ses plus élégans madrigaux, & l'apperçoit à ses pieds.

Dans l'excès de ma joie, il m'échappa deux ou trois *qu'on l' laisse en r'pos.* J'avois encore du bois que j'avois apporté le soir pour entretenir mon feu pendant la nuit : je le casse, je l'arrange, je l'allume. Jusques-là je n'avois pas eu le temps de penser à mes racines,

(o) *Ignes suppositos cineri doloso.*

j'y penſai alors. Je les tire de deſſous la cendre, j'en enléve la peau qui obéit à mes doigts. Je les trouve plus tendres, mieux cuites, & d'un goût plus fin que la veille. Voilà donc pour moi une nouvelle ſource de plaiſirs purs. . . .

Malheureux *Colomb !* triſte victime de la fortune & des flots, tu fais, au péril de ta vie, une découverte, dont l'effet ſera d'inonder le quart de la terre du ſang de ſes habitans, & de faire circuler dans les trois autres parties le luxe & les crimes pires que la mort. (*p*) Puiſſes-tu n'avoir jamais vécu que dans mon iſle, n'avoir jamais fait d'autres découvertes que les miennes !

Je ne dirai pas avec quel ſoin je continuai d'entretenir mon feu, d'en ôter les cendres lorſqu'elles l'embarraſſoient, de le charger avec profuſion tous les ſoirs, pour qu'il y en eût encore à mon réveil. J'aimois les racines cuites ; j'aimois à ſentir une chaleur ſemblable à celle du ſoleil, avant qu'il fut levé, & après qu'il étoit couché. (*q*) Le feu, d'ailleurs, ne paroiſſoit, comme il l'eſt, un très-grand prodige. Faut-il des motifs plus puiſſans que ceux-là, à un homme qui n'a à faire que ce qui lui plait, & qui n'a jamais ni vû ni pû deviner rien de frivole ?

(*p*) *Pejus letho flagitium.*

(*q*) Je remarquai les premiers jours, que plus je m'étois chauffé de près & long-temps, plus j'étois ſenſible au froid. J'eus ſoin dans la ſuite d'éviter ces deux fautes. Je me chauffois peu, mais je couvrois beaucoup.

En me rappellant ce ſoin que je prenois de la conſervation de mon feu comme de la mienne propre, je me rappelle une idée qui m'eſt venue depuis que je ſuis rendu à la ſociété. Un vieillard, dont je parlerai bientôt, m'inſtruiſoit, me citoit les traits les plus utiles & les plus curieux de l'hiſtoire. Il me parloit un jour des prêtreſſes de *Veſta*. Il me diſoit quel étoit leur emploi, & que *Veſta* n'avoit que des prêtreſſes. « Bon, m'écriai-je, » ne vous ſouvenez-vous donc pas de ce que » je vous ai raconté, de la maniere dont j'ai » vécu ſeul dans cette île, & du feu éternel » que j'y entretenois ? Oh ! oui, aſſurément, » j'ai été prêtre de *Veſta* plus long-temps, & » plus encore par la vigilance que par le ſoin » du feu éternel. »

Je retrouve la biche que j'avois déjà vue, mais je la trouve dans un autre état.

Depuis trois ou quatre jours, je reſtois près de mon feu, ou du moins je ne m'en éloignois ni volontiers ni pour long temps. Mais aſſuré qu'il pouvoit durer plus de huit heures ſans que j'y touchaſſe, comme je l'avois éprouvé dès la premiere nuit, je le quittois de temps en temps une partie du jour, & quelquefois même depuis le matin juſqu au ſoir.

J'allois ſouvent dans un taillis (1) où je

(1) Mes Lecteurs ſe ſouviendront dans le cours de

rencontrois preſque toujours un cerf & une biche, que je tâchai vainement de ſuivre; ils m'échappoient toujours. La biche étoit beaucoup groſſie depuis quelques ſemaines que je l'obſervois. A force de la ſuivre, je la joins enfin dans le moment le plus heureux que je puſſe trouver. Elle ſe couche & s'étend au pied d'un arbre, elle brame triſtement; on voit qu'elle ſouffre: il ſort avec peine de ſon corps, & la tete la premiere, un animal tout ſemblable à elle, hors qu'il eſt beaucoup plus petit.

Je n'oſois ni remuer, ni même reſpirer: je répandois quelques larmes délicieuſes, dont je ſentois la cauſe ſans la démêler: mais le ſentiment que j'éprouvois n'en étoit que plus vif & plus pur; le raiſonnement & la mémoire n'auroient pû qu'y faire diverſion. Oh! que les connoiſſances de l'eſprit nuiſent ſouvent à la félicité du cœur.

Je regardois avec un plaiſir inexprimable le petit faon. Je voyois ſon ame naiſſante s'ouvrir au bonheur d'être: il eſſaie tour à tour chacun de ſes membres, & ſon cœur palpite de joie en en apprenant l'uſage. Il étend ſes nerfs, & du premier mouvement ſe poſe

---

cet Ouvrage le commencement de mon hiſtoire. La petite iſle déſerte où l'on ne m'avoit envoyé qu'à quinze ans, on me l'avoit préparée des mon enfance; on y avoit fait chaque année des chaſſes par leſquelles on avoit détruit tous les animaux carnaſſiers: on y avoit auſſi abattu, brûlé les vieux arbres, & on y avoit rebâti des nouveaux.

sur ses genoux. Il en fait un autre qui en ouvre les articulations, & le voila sur ses pieds. Il frappe l'air d'une ruade encore timide & mal assurée, il secoue légérement la tête, il semble vouloir sonder le nouvel élément qu'il habite, & ravi du succès de ses tentatives, il trace un cercle en courant autour de sa mere; il la regarde, il la console des douleurs qu'il lui a coûté, il la remercie du présent inestimable qu'elle lui a fait. Il vient ensuite se coucher près d'elle, il vient puiser dans ses mammelles le suc de la vie: elle incline doucement sa tête vers lui, elle lui jette des regards pleins de tendresse & de complaisance; il est le fruit de ses amours, c'est une autre elle-même.

J'avois passé deux ou trois heures à regarder, à admirer le faon & la biche. Deux ou trois heures sont bientôt passées quand on raisonne peu, & qu'on sent beaucoup. (1) Je fis alors quelques réflexions sur ce que je venois de voir. Un animal en produit un autre. peut-être y a-t-il bien long-temps que tout ce qui m'environne existe en m'attendant; si cela est, & que chaque animal naisse ainsi son

(1) Je pourrois ajouter, & quand on n'a rien à faire; mais il me faudroit ajouter encore, & quand on ne sçait pas même ce que c'est que faire quelque chose: car, si on le sçait, il faut nécessairement faire quelque chose ou être malheureux, ne fût-ce que par la privation du plaisir d'avoir travaillé, d'avoir créé quelque chose, ou du moins d'avoir modifié ce qui étoit créé.

ſemblable, mon iſle doit en être pleine, ou du moins elle s'en emplira tellement qu'ils n'y trouveront plus de quoi vivre, & que moi-même je ſerai réduit à mourir de faim, quand ils auront tout dévoré. Mais peut-être, quand un animal a fait ſon ſemblable, il ceſſe de vivre, & ſe diſſout comme mon écureuil, comme mes petits poiſſons. Cette derniere conjecture, quoiqu'elle me raſſurât, me faiſoit peine. L'idée de la deſtruction eſt toujours triſte. (1) à moins qu'elle ne ſoit adoucie par l'eſpoir d'y ſurvivre, & même éternellement, (car nous ne voulons point de demi bonheur.) Or je voyois de près, je voyois fort clairement la deſtruction, & je n'avois d'autre preuve de mon immortalité que le deſir vif que je ſentois d'être immortel. Il eſt vrai que je n'étois pas plus ſûr que je duſſe être, comme les animaux, la proie de la def-

(1) Il me paroît que de tous les animaux l'homme eſt le ſeul qui conçoive ce que c'eſt que la mort & la deſtruction, & qui ſe les repréſente vivement: on peut tirer de là une induction en faveur de l'immortalité de l'ame. Dieu ſeroit injuſte, ſi, en nous donnant cette funeſte prévoyance, il n'avoit mis dans notre cœur, pour nous conſoler, l'eſpoir, la certitude même de l'immortalité: toutes les parties de matiere organiſée qui entrent dans la compoſition d'un animal, ſe diſtribuent, ſe partagent à d'autres animaux; quand celui-là vient à ſe diſſoudre, il vit en eux comme d'autres ont vécu en lui. Que ſeroit-ce de l'homme qui a des deſirs ſi vaſtes, qui a une ſi grande ame, s'il n'avoit que la perſpective de cette foible reſſource pour ſe conſoler d'avance du malheur de n'être plus!

truction ; ce qui auroit dû, ce semble, me la faire regarder d'un œil plus tranquille ; mais la même conscience qui me promettoit l'immortalité m'annonçoit aussi que je ne devois pas espérer pour la partie sensible de mon être, une fin plus belle que celle des animaux. Ces réflexions, ces raisonnemens, furent suivis de beaucoup d'autres, que quelques-uns de mes Lecteurs suppléeront aisément, & qui ennuieroient ceux qui ne les suppléeront pas. Je me proposai d'observer si c'étoit après avoir donné la vie à son semblable qu'un animal, mouroit : pour m'en assurer, j'allois chaque jour visiter la biche, & c'étoit chaque jour avec la plus agréable surprise que je la voyois occupée du tendre soin d'allaiter son faon : car je n'arrivois jamais près de sa retraite que je ne craignisse de la trouver morte. L'expérience que je réitérois tous les jours, depuis plusieurs semaines, auroit dû enfin me guérir de cette crainte ; mais je commençois à raisonner trop pour ne pas abuser quelquefois de ma raison. (*u*)

(*u*) Les hommes, selon leur tempérament, leur caractère, & sur tout, selon l'éducation qu'ils ont reçue, ou se peignent l'avenir si heureux, qu'il ne peut jamais l'être autant qu'ils s'en flattent, ou en se procurant un bonheur imaginaire, souvent fort traverse, se tourmentent des malheurs réels ; ou ne voient dans l'avenir que des malheurs, qu'ils réussissent quelquefois à détourner, mais dont la cruelle expectative est pour eux un supplice ; ou enfin, ne cherchent pas à lever de dessus l'avenir

Peut-être, me disois je, cette pauvre biche ne mourra-t-elle que quand sa vie ne sera plus nécessaire à celle de son faon? Elle mourra sans doute alors, & moi qui peut-être bientôt verrai aussi un autre de mes entrailles, ce *moi* que je desire avec tant d'ardeur, & que j'aimerois si tendrement, peut être commencerai-je à peine à jouir du bonheur de le voir, que je fermerai les yeux pour jamais.

En faisant avec des gestes & des exclamations de douleur ce monologue inarticulé, (*x*) je la fais tomber un regard inquiet sur toutes les parties de mon corps. Il me parut que mon ventre étoit plus gros qu'à l'ordinaire, & il l'étoit en effet, parce que je venois de manger beaucoup de racines cuites, cela me fit peur. Je me crus dans l'état où j'avois vû la biche avant la naissance de son faon. Je regardai battre mon cœur, nouvelle inquiétude; ses pulsations me parurent plus élevées & plus fréquentes qu'à l'ordinaire: c'étoit sans doute un autre cœur qui se for-

---

ce voile redoutable & sacré dont Dieu l'a caché. Ceux qui tiennent cette conduite sont les plus sages & les plus heureux. Ces derniers, que l'on y fasse bien attention, ce sont ceux qui ont la prudence de ne vouloir pas, ou le bonheur de ne pouvoir pas trop raisonner, ce sont ce qu'on appelle les bonnes gens.

(*x*) Il faut se souvenir que j'étois encore seul, que je ne parlois encore que le langage des esprits, qu'un langage purement intellectuel, qui ne peut être entendu que de celui qui se parle à lui-même.

moit dans le mien ... Je me livrai pendant plus d'une heure a ces noires illuſions ; mais je commençai alors à chercher dans de ſolides réflexions les moyens de calmer ma douleur. Je n'étois rien moins que certain que la biche dût mourir peu après la naiſſance de ſon faon. J'avois encore moins de preuve de ma prétendue groſſeſſe, & une voix intérieure me diſoit aſſez diſtinctement que l'être ſemblable à moi, dont la ſociété me paroiſſoit ſi néceſſaire à mon bonheur, ne devoit pas ſortir de moi, mais qu'il falloit que je le trouvaſſe tout formé, comme le cerf ſa biche.

J'apprivoiſe la biche & ſon faon.

ENnuyé de ces conjectures qui ne pouvoient que me rendre malheureux d'avance, puiſqu'il falloit attendre l'événement pour les voir ou ſe réaliſer ou ſe d'étruire, j'y renonçai ; & pour me diſtraire, en m'occupant de ce qu'il y a peut-être de plus agréable dans les plaiſirs des ſens, je réſolus d'apprivoiſer, s'il étoit poſſible, le faon & la biche, & de vivre en ſociété avec eux.

J'étois sûr au moins de pouvoir en approcher. Le faon n'étoit pas encore farouche, & la mere d'un animal eſt trop tendre pour l'abandonner, ſi elle n'y eſt forcée. Ainſi la ſécurité de l'un & l'amour de l'autre me les aſſuroient tous deux. Je cueillois de l'herbe, je la leur portois. Ce fut d'abord avec beau-

coup de précaution pour ne les pas faire fuir. Pendant quelques jours je n'osai porter l'herbe qu'à une certaine distance de la biche, mais chaque jour j'avançois de quelques pas; enfin elle s'accoutuma à me voir, elle commença à me laisser venir presque jusqu'à elle, sans en paroître effrayée. Bientôt j'eus le bonheur de caresser son faon, tandis qu'il la tettoit; je dis le bonheur, & je plains ceux qui ne sentent pas que c'en fut un. Que l'on se rapelle d'ailleurs que j'avois quinze ans, & que je n'avois jamais pû toucher de corps animé que le mien. (*y*) Quelque temps après le faon, sa mere souffrit aussi mes caresses, & vint même jusqu'à y prendre plaisir. Elle étoit jeune: & n'avoit jamais été intimidée ni poursuivie; de sorte qu'elle avoit encore cette candeur, cette confiance native que les animaux frugivores ne perdent qu'à mesure qu'ils se voient exposés à des dangers. Si elle m'avoit évité quelque temps auparavant, c'est qu'elle étoit, pour ainsi dire, entraînée par son cerf qui étoit vieux, & que peut-être l'expérience rendoit timide: c'est sur-tout qu'elle vouloit sauver de l'ombre même du péril le fruit de leurs amours: par la même raison qu'elle fuyoit auparavant, elle devoit alors partager avec son petit les risques de mon approche. Elle

(*y*) Il ne faut pas compter l'ecureuil mourant: celui-ci m'avoit fait beaucoup plus de peine que de plaisir

m'invitoit par ſes regards à ne pas abuſer de ſa foibleſſe & de ma force, à ne pas violer les droits de la nature & de l'humanité. Elle ſembloit me dire : « Tu n'es pas une bête féroce, tu peux vivre comme moi de végétaux ; ſerois-tu aſſez cruel pour préférer à cette nourriture ſi agréable & ſi innocente, un feſtin barbare où tu déchireras les membres ſanglans d'une créature paiſible livrée à ta merci, qui ne t'a jamais fait de mal, & qui te demande grace ! » Mes regards répondoient aux liens, & la raſſuroient. Bientôt notre ſociété fut intime & délicieuſe : on ne doit pas s'en étonner ; nous la formâmes, nous l'entretinmes dans le ſilence & aucun intérêt ne la diviſa : nous n'étions liés que par le plaiſir pur que nos cœurs éprouvoient à ſe répandre, à ſe communiquer. Le faon croiſſoit, nous folâtrions enſemble.

J'avois obſervé, dès les premiers jours, qu'il ne mangeoit point d'herbes ; mais il me paroiſſoit ſe nourrir de la chair de ſa mere, & cela me cauſoit bien de la peine. J'y regardai de plus près, je vis qu'il ne faiſoit que ſucer ſes mamelles ; je ne doutois pas que ce que la biche mangeoit, après s'être modifié dans ſon corps, ne devint une nourriture propre au faon. Ce qui me parut inexplicable, c'eſt que quelques gouttes de lait s'étant répandues ſur ſes levres, je vis qu'il ſuçoit une belle liqueur blanche, au lieu d'une eſpece de hachis d'herbes, groſſiérement triturées ; que j'avois cru être tout ce qu'il

pouvoit extraire des mammelles de la biche.

Tant de merveilles me raviſſoient & me faiſoient chercher au deſſus de moi, au deſſus du ciel, le grand Etre dont je croyois la préſence, que je croyois voir par-tout, ſans qu'il fût diſtinctement en aucun endroit.

Mon exiſtence ſembloit ſe multiplier : la plus haute partie de mon ame étoit remplie de ces ſublimes idées ; & l'autre partie, celle qui touche de plus près aux ſens, jouiſſoit des beautés de la nature & des plaiſirs de l'innocente ſociété que je venois de former. Le feu que je ne ceſſois pas d'entretenir, contribuoit auſſi à mon bonheur.

Je ne connoiſſois de feu que celui du ſoleil, & celui qui, depuis qu'il étoit né entre mes mains du choc de quelques pierres, avoit dévoré tant de bois. J'en allois connoître un troiſieme bien terrible. Depuis plus d'une heure, de gros nuages noirs s'aſſembloient de toutes les parties du ciel. L'air s'appéſantiſſoit, j'en étois fatigué : j'entendis de loin un bruit ſourd, ſemblable à celui des ondes agitées. Ce bruit augmenta peu à peu, & dans la même proportion que le ciel ſe couvroit. Enfin, je vis flamboyer dans l'air un grand trait de feu qui fut ſuivi d'une exploſion épouvantable.

Je crus d'abord que le canon du vaiſſeau que j'avois vu partir de mon iſle étoit dans le ciel : je crus même que le vaiſſeau, arrêté par les limites de la mer que je ne portois pas plus loin que l'horiſon ſenſible, étoit

monté au ciel à l'endroit où le ciel paroiſſoit s'unir à la mer, & qu'il voguoit alors au deſſus de ma tête. Je levai les yeux, & il me ſembla le voir : j'entrai dans ma caverne, de peur qu'il ne m'écraſât s'il tomboit. Les coups de tonnerre redoublerent, & ma frayeur augmenta. Heureuſement une groſſe pluie termina l'orage, le ſoleil reparut, & la nature reprit toute ſa beauté, toute ſa fraîcheur.

Quelques jours après j'eus d'autres alarmes, mais qui durerent moins. Le ſoleil s'obſcurcit en plein jour, & preſque tout d'un coup ; je le regardai en pleurant & en lui tendant les mains : je vis ſon diſque ſe couvrir peu à peu ; mais à peine étoit-il couvert qu'il en reparut une portion du côté oppoſé, & que cette portion s'aggrandiſſant peu à peu, me rendit ſon orbite tout entier. Je conclus de là, fort judicieuſement, qu'il étoit paſſé un autre corps entre lui & moi. J'avois même un peu vu & cru voir ce corps.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Je fais une action cruelle.

JE voyois quelquefois des lapins : ces animaux, parce qu'ils ſont fort ſauvages, me parurent ſuſpects : je les ſoupçonnai d'être malfaiſans, & je commençai à craindre qu'ils ne s'attroupaſſent la nuit, & ne me vinſſent dévorer

dévorer dans ma caverne ; (z) j'en défendois l'ouverture par une espece de claie de branches entrelacées, & je dormois assez tranquillement à l'abri de cette palissade.

Un matin que je venois de cueillir des racines, & de les mettre sous quelques arbres, en attendant que je les fisse cuire, je vis un lapin en prendre sa part : j'entrai en fureur. » Ce monstre-là, me dis-je, voudroit-il manger mes racines pour se consoler de ce » qu'il ne peut pas me manger moi-même ? »

J'étois peu éloigné de lui : il ne me voyoit pas ; j'avois un gros bâton court, je le lui jette avec tant de roideur & de justesse, qu'il tombe plus d'à-demi mort. Je courus à lui, & je fus d'abord assez insensible pour le voir tranquillement se débattre & lutter contre la mort. La colere éteint l'humanité : celle-ci reprit bientôt le dessus. Je fus touché de voir ce pauvre animal souffrir, hanser, me reprocher par ses mouvemens, par ses regards, que je détruisois, avant le temps & sans l'aveu de la nature, un être sur lequel je n'avois que le droit que s'arrogent la force & l'adresse. (a) Je me reprochai ma

(z) J'avois vu des légions de fourmis sucer le cadavre d'un scarabée, & quelques oiseaux de proie se disputer une perdrix.

(a) Il faut sans doute faire la guerre aux animaux qui se multiplient trop, ou qui peuvent nous nuire ; suivant ce principe, je pouvois tuer le lapin que je regardois comme mon ennemi : mais ce principe, qui rendoit de ma part l'attaque légitime, ne pouvoit pas être connu du lapin : il igno-

dureté de cœur, mais vainement aurois-je voulu la réparer : tout ce que je pus faire pour le malheureux lapin qui expiroit, fut de terminer ſes douleurs & ſa vie, & de lui donner par pitié un dernier coup : je le fis; il mourut ſur le champ.

Je réſolus de ne plus tuer aucun animal ; mais ſi j'en trouvois de morts qui ne fuſſent pas corrompus, ne pouvois je pas m'en nourrir, & y trouver un ſuc préférable à celui des racines ? N'eſt-ce pas de cette chair que l'on m'a fait manger dans ma priſon ? Mon lapin pouvoit m'éclaircir ces doutes ; je voulus en faire l'eſſai : j'eus d'abord à combattre une certaine horreur que ma curioſité vainquit bientôt. Je mordis ma proie à belles dents. J'emportai un morceau de la peau qui me parut fort dure & d'un goût déſagréable. Ma bouche étoit pleine de poils, dont j'eus beaucoup de peine à me débarraſſer. Je ne renonçai cependant pas à mon projet féroce ; je pris une pierre tranchante, je dépouillai le lapin de ſa peau, je mordis dans ſa chair qui palpitoit encore. Le ſang ruiſſela ſur mes mains, je reculai avec effroi : je laiſſai tomber le cadavre, je le ramaſſai enſuite pour l'aller jetter dans des brouſſailles où je ne le viſſe plus. J'avois jetté auſſi dès le premier

---

roit mes motifs, & ne pouvoit que me trouver très-injuſte & très-cruel de tuer en traîtron un animal beaucoup plus foible que moi, & qui ne m'avoit ni mordu, ni fait aucun mal.

moment le lambeau qui n'avoit été reçu qu'au bord de ma bouche. J'allai laver mes mains à la fontaine voiſine : je me mirai dans ſon cryſtal (je n'y penſe jamais ſans frémir.) Mes levres, juſques-là ſi fraiches, ſi vermeilles, étoient couvertes d'un ſang noirâtre d'où s'exhaloient en fumée les reſtes d'une vie qui n'étoit pas encore éteinte. Ce ſang innocent s'étoit tourné avec fureur contre moi, il s'étoit répandu ſur ma poitrine, il avoit j'ailli juſques dans mes yeux : je reſſemblois à un loup qui vient de dévorer un agneau. Je m'abandonnai à la douleur, mes larmes effacerent une partie des marques de ma cruauté. Je me regardai de nouveau dans la fontaine, je fus content de moi ; je me promis bien de n'être plus un tygre, & quand je verrois un lapin ou un autre animal, de lui dire tendrement : Va, mon ami, je ne te mangerai pas, je ne ſouillerai pas mes levres de ton ſang, le cri de ton ame ne s'élevera pas du fond de mes entrailles.

Pour me fortifier dans cette réſolution que la nature & l'humanité me dictoient, je crus devoir augmenter l'horreur que je venois de me faire à moi même. Je retourne au buiſſon où j'avois jetté le lapin, je le dégage doucement d'entre les branches, ſans néanmoins pouvoir empêcher que quelques-unes ne le déchirent. Je fais l'effort de le regarder avec attention, j'apperçois qu'il a le ventre très-gros ; cela me rappelle l'état où j'ai vu ma biche quelque-temps avant qu'elle accouchât.

(*b*) Ah ! m'écriai-je intérieurement, c'eſt ici une biche de lapin, elle étoit pleine, j'ai ſans doute tué ſon faon ; j'ai commis deux meurtres d'un ſeul coup ! Que je ſuis malheureux ! que je ſuis injuſte ! Plus je ſuis ſenſible au plaiſir de vivre, plus mon crime eſt grand d'avoir ôté la vie à qui n'a pas attenté à la mienne..... Vois, monſtre, vois ce que tu as détruit. A ces mots, je pris une pierre tranchante, & d'une main mal aſſurée, j'ouvris le cadavre. C'étoit le premier que je voyois, il palpitoit preſque encore ; je vis un cœur, un eſtomac, des inteſtins ; je vis un édifice admirable ſoutenu par des os mobiles, artiſtement emboîtés, & revêtus d'une chair qui, en même-temps qu'elle eſt aſſez compacte pour former par elle-même un tiſſu ſolide, eſt aſſez molle, aſſez ſouple pour ſe prêter à tous les mouvemens que font les os qu'elle couvre & qu'elle ſépare..... Un voile que je tremblois de déchirer, me cachoit quelque choſe qui me paroiſſoit être une maſſe de chair informe, inégale. J'y regarde de plus près, & à travers de ce voile qui étoit d'une texture délicate & claire, &

(*b*) Je ſçais depuis peu de jours ſeulement que l'on dit d'une biche qu'elle *acouche*. Et pourquoi ne le diroit-on pas ? La ſeule différence entre les couches d'une biche & celles d'une femme, eſt que celles de la biche ſont moins douloureuſes, parce qu'elle n'a ſuivi que les loix de la nature dans l'uſage des plaiſirs amoureux, & dans la maniere dont elle a vécu pendant ſa groſſeſſe.

fort tendu, je crois appercevoir des têtes, des yeux. Ma pierre me tombe des mains, je la reprends, & pour avoir moins de peine à vaincre ma répugnance, j'ouvre vite.... Quel ſpectacle! Six petits lapins prêts à naître, & déja vivans, trépignent, ouvrent hideuſement la bouche, & me reproche avec horreur d'avoir oſé pénétrer dans l'aſyle ſacré où la nature les avoit mis en les tirant du néant. Je rejette la malheureuſe haſe & ſes petits dans le buiſſon d'où je les venois de tirer. Je fuis vers ma grotte en pleurant, en criant, en faiſant des imprécations contre moi-même.

Revenu de mon premier effroi, je me rappellai que j'avois vu dans la haſe des parties qui me ſembloient pouvoir ſervir à la génération; je rapprochai de cette idée ce que j'avois vu depuis peu de l'accouplement d'un cerf & d'une biche. Tout cela produiſoit dans mon cœur des deſirs confus, & dans mon eſprit des demi-vérités, & par conſéquent des ténebres.

J'étois fâché auſſi, (mais je ne me ſentois pas capable d'une ſeconde tentative,) j'étois fâché de n'avoir pas cherché dans le cadavre que je venois d'ouvrir, qu'elle étoit la cauſe de la fumée tiéde & humide qui en étoit ſortie, je ſoupçonnois du feu dans ſon eſtomac ou dans ſon cœur, & je ne me trompois pas; mais je croyois ce feu ſemblable à celui dont je me chauffois, en quoi je me trompois fort.

Quelque-temps après cette ſcene tragique, j'en vis une autre qui l'étoit moins ; mais qui, par cela même, augmentoit à mes yeux l'atrocité de la premiere. Un corbeau, épuiſé de vieilleſſe, & laſſé de vivre, étoit couché ſur l'herbe à l'ombre de quelques arbres. Un oiſeau couché, cela me paroit ſurprenant, j'approche, croyant le trouver mort ; il ne l'étoit pas ; mais il s'en falloit bien peu. Il me jette un regard fixe, & ſemble me dire : « Je ne te crains plus ; je ne fuirois » pas quand même je le pourrois ; ſi tu abre» ges mes jours, ce ne ſera que de quelques » inſtans ; je vais mourir, & mourir ſans re» gret, car j'ai aſſez vécu. » Je l'obſerve ; je vois ſes yeux ſiller & ſe ternir ; il entr'ouvre le bec ; il étend ſes pattes & ſes ailes, il meurt..... Ah ! m'écriai-je, ſi je dois un jour ceſſer de vivre, puiſſe ma mort être auſſi douce que celle de ce corbeau ; mais que jamais un monſtre ſemblable à moi, ne porte ſur moi une main violente, que je ne meure point comme le malheureux animal que j'ai immolé à ma fureur !

La faim me preſſoit, j'allai manger quelques racines, & je revins portant une pierre aigue pour diſſéquer le corbeau, pour voir ſi l'intérieur des volatiles reſſembloit à celui des quadrupedes, & ſi je n'y trouverois pas le feu que j'avois ſoupçonné être dans le corps du lapin. Mais j'arrivai trop tard ; je ne vis plus à la place où je l'avois laiſſé, que des os & des plumes.

Les ſymptômes de la mort s'étoient offerts à mes yeux ſous quatre aſpects différens ; dans mes petis poiſſons, dans l'écureuil, dans le lapin, & dans le corbeau : je la vis encore pluſieurs autres fois ſous d'autres formes ; j'en épargnerai à mes Lecteurs la triſte deſcription, je leur épargnerois volontiers auſſi celle qui va ſuivre, car elle eſt affligeante ; mais j'eſpere que, pour l'air de vérité qui y régnera, ils me ſçauront gré de ne l'avoir point omiſe.

Un nouveau ſpectacle me plonge dans la douleur.

C'Etoit alors environ la fin de Septembre. Le printemps & l'été m'avoient offert une ſuite continuelle de plaiſir : je trouvois la vie délicieuſe : mais la diminution ſenſible des jours, l'arrivée des premiers frimats, la chûte des premieres feuilles, tout cela m'inquiétoit, me rendoit la vie déſagréable. Heureuſement le hazard m'avoit appris à faire du feu, & le beſoin m'avoit fait ſouvenir que parmi les habits que j'avois tirés de ma cage, il y avoit une grande peau d'ours qui ne me feroit plus peur : j'étois aguerri. Je l'allai prendre, je m'en enveloppai en mettant les poils en dedans, parce que c'étoit pour moi que je m'habillois. Ce ſecours & celui du feu me garantiſſoient des attaques du froid, mais ne me conſoloient pas du triſte ſpectacle de la terre languiſſante

& dépouillée. Tous les jours elle perdoit quelque nouvel ornement ; tous les jours je craignois de sortir de ma caverne : je ne voyois & je n'attendois que malheurs.

Un matin que, du fond de ma caverne, j'apperçus la bruyere toute couverte de gêlée blanche, je renversai brusquemment la porte à claires voies, dont je me servois tous les soirs pour en défendre l'entrée aux lapins, & je me précipitai dehors pour vaincre la répugnance que j'avois à en sortir. Deux torrens de larmes coulerent de mes yeux, je poussai des cris, des soupirs, des sanglots. Presque toutes les feuilles étoient tombées pendant la nuit ; le peu qu'il en restoit, on les voyoit se détacher tristement de leurs branches ; elles sembloient vouloir s'arrêter aux autres branches qu'elles touchoient en passant, & ne descendre qu'à regret jusqu'à terre. J'aurois voulu les en empêcher ! Je leur tendois les mains, je tâchois de les retenir : mais, hélas ! soins superflus ! Je détournai la tête pour m'épargner au moins la vue d'un mal sans remede, & je continuai de pleurer très-amerement.

Si vous êtes surpris de me voir répandre tant de larmes pour des feuilles qui tombent, souvenez-vous que la nature ne vous a que commencés, que malheureusement l'art vous a finis ; que par conséquent il est possible que vous regardiez, sans en être touchés, ce qui afflige la nature ; moi, qu'elle seule avoit formé, moi qui étois tout-à-fait son ouvrage,

pouvoit

pouvois-je ne pas gémir voyant ma mere expirante, & ne ſçachant pas qu'elle dût renaître au printemps?

Je ſaiſis avec un peu de dépit un arbriſſeau qui ſe trouva ſous ma main, je l'examinai avec attention, & je vis que de deſſous ces feuilles qui venoient de tomber, ſortoient de petits boutons où étoient enveloppées des feuilles ſemblables à celles que j'avois vû éclore les premiers jours de mon arrivée dans l'iſle.

Ce ſpectacle me fit concevoir les plus grandes eſpérances: j'allai plein de joie faire mille tendres careſſes à ma biche & à ſon faon. Je leur racontai par mes geſtes, par mes ſons inarticulés, quelle peine je venois d'éprouver, & ce qui l'avoit adoucie. Je caſſai une petite branche, je fendis quelques boutons avec mes ongles, je fis voir à mes deux amis que de nouvelles feuilles alloient bientôt remplacer celles dont la chûte me cauſoit un chagrin que je ne doutois pas qu'elle ne leur causât auſſi; & en partageant avec eux ma conſolation, je la ſentois augmenter.

Quelque temps après, le froid devint beaucoup moins vif, le ciel ſe couvrit de nuages, & il tomba une pluie longue & abondante, (ce pouvoit être alors la fin de Décembre.) Je voyois groſſir chaque jour les boutons des arbres, j'étois au comble de mes vœux. Mon bonheur fut traverſé preſqu'auſſitôt par une gelée aſſez rude, qui ferma tous les tréſors de la nature. J'eus beaucoup de

peine le premier jour à arracher mes racines. Je jugeai que si je ne faisois une ample provision, la terre pourroit se resserrer davantage, & que je mourrois de faim. Un homme à qui rien ne rend la vie incommode, ni odieuse, ne néglige pas les moyens de la conserver. Je passai tout le jour à cueillir des racines que je portois dans ma grotte, où j'étois sûr qu'elles seroient à l'abri du froid. J'en avois amassé pour plus de six semaines. J'en faisois cuire à mesure que j'en avois besoin. La gelée dura près d'un mois; je m'apperçus que la biche & le faon, que j'allois voir tous les jours, commençoient à languir, (car ils n'avoient pas comme moi des provisions. Je leur offris des racines cuites; dont ils ne voulurent pas; je leur en offris ensuite de crues sur lesquelles ils se jetterent avec avidité: en mangeant, ils me lançoient des regards qui exprimoient si bien leur reconnoissance, que cela me toucha, que je les aimai davantage.

Suite du spectacle affligeant.

UN des derniers jours de cette gelée, j'étois encore couché au fond de ma caverne, que le soleil étoit déja levé. Je m'éveille en sursaut, j'entrevois par les intervalles des branches, dont ma porte étoit tissue, une grande surface blanche; je cours à ma porte, je la renverse, comme je faisois ordinairement,

& je vois tout l'univers réduit à quatre grands objets, le ciel, le ſoleil, la mer & la neige.

Il ne reſtoit plus rien ſur la terre de cette douce & piquante variété qui la rend plus belle que le ciel même: mais la blancheur étincellante qui la couvroit tout entiere, en faiſoit un ſpectacle bien ſimple, bien noble, bien grand. Je l'admirois ſans y rien comprendre. Je porte en tremblant un de mes pieds ſur la neige, il enfonce, ma frayeur redouble, je me laiſſe tomber ſur le viſage. Je crois ſentir en tombant qu'une abyme s'ouvre ſous moi. Auſſitôt & plus prompts que l'éclair, mes muſcles ſe tendent ſi violemment, que je me trouve debout ſans avoir preſque touché la terre. Je recule avec effroi; je reconnois ſur la neige l'empreinte de mon corps, j'obſerve que mon pied la comprime, je vois la terre au fond du trou que je viens de creuſer par ma chûte, & je vois par conſéquent la hauteur de la neige, (elle étoit d'environ un pied.) Je fais trois pas dans le foſſé que je viens d'ouvrir, j'en hazarde un quatrieme au delà, j'en fais avec beaucoup de précaution & avec un peu de frayeur cinq ou ſix autres. Je me raſſure enfin, & même je prends plaiſir à preſſer la neige, à y graver mes pas. Je cours vers mon feu que je ſuis ſurpris de trouver découvert. Heureuſement j'y avois mis pluſieurs groſſes branches la veille avant que de me coucher, car je l'aurois trouvé éteint. Pluſieurs tiſons ſe conſervoient ſous une croute de cendres qui s'étoit liée & dur-

cle avec la neige fondue ; cela me fit croire que le feu brûloit la neige, j'en jettai une poignée dans le feu, elle étignit ce qu'elle en toucha ; alors je me mis à secouer violemment celle qui restoit sur les branches que je devois brûler ; je les arrangeai sur les tisons, & bientôt j'eus le plaisir de les voir enflammées. J'en allai couper d'autres avec une grande serpe que, depuis quatre ou cinq mois, j'avois trouvée entre des pierres au bord de la mer occidentale ; c'est-à-dire, à un des endroits de mon isle les plus éloignés de ma cage. On l'y avoit sans doute mise le jour de mon débarquement, & l'on avoit eu l'attention de la mettre ainsi un peu loin du lieu où l'on devoit me descendre, afin que je ne la trouvasse qu'après quelque temps, & lorsque j'aurois acquis par l'expérience assez de lumieres pour deviner l'usage de cet instrument, & ne m'en pas blesser.

J'avois passé la matinée à faire des expériences sur la neige, allumer du feu, à couper du bois. C'étoit une matinée bien employée : j'avois fait tout cela avec tant d'ardeur que je n'avois pas même pensé à manger.

Pendant que je dinois, c'est-à dire, qu'assis par terre je dévorois des racines, je vis de gros nuages s'assembler dans le ciel : ils crevèrent bientôt après, & l'air fut rempli de flocons de neige. Ce spectable m'étonna & m'affligea. Qu'est-ce que ceci, me dis-je en fuyant & en pleurant ? La neige va-t-elle s'élever jusqu'au faite des arbres ? Va-t-elle

boucher l'entrée de ma caverne, éteindre mon feu, & devenir mon tombeau ? En me livrant à ces affreuſes réflexions, je ſentis mes jambes fléchir ſous moi, je tombai : j'aurois voulu ceſſer d'être : ou plutôt n'avoir jamais été. Combien de fois depuis j'ai maudit ceux qui ne m'avoient pas accoutumé dès l'enfance à voir le ciel, la terre, les ſaiſons, & les météores. Dans cet âge heureux où je ne raiſonnois pas, j'aurois vu toutes ces choſes ſans rien craindre, & d'année en année j'aurois continué de les voir & d'apprendre, par expérience, qu'il étoit très-rare qu'elles euſſent des ſuites funeſtes.

Je raiſonne ſur ce que je viens de voir.

DEs que la neige avoit commencé à tomber, je m'étois ſauvé près de mon feu. Là, aſſis ſur mes talons, les bras croiſés, la tête enfoncée dans ma poitrine, il ne reſtoit plus d'action ni de mouvement qu'à mes yeux. Ils ſe portoient triſtement de côté & d'autre pour voir ſi la couche de neige augmentoit beaucoup ; je les ramenois de là ſur-moi-même, je la voyois fondre ſur mes cuiſſes, qui dans ce moment là, n'étoient pas couvertes de la peau d'ours. Elle fondoit beaucoup plus lentement ſur cette peau. Je craignois qu'en tombant ſur mon feu, elle ne l'éteignit ; mais il me parut au contraire qu'elle ne faiſoit

qu'en irriter l'ardeur, & cela me consola un peu.

L'espérance & la joie me furent bientôt tout-à-fait rendues. Je n'avois passé qu'environ une heure dans la tristesse, lorsque le ciel commença à se découvrir, & que le soleil reparut : mes idées & mes raisonnemens changerent avec la nouvelle disposition de mon cœur. (On attribue à l'esprit bien des systêmes qui ne lui appartiennent pas.) Je cherchai à m'expliquer à moi même ce que c'étoit que cette neige ; il me parut d'abord que ce pouvoit être une espce de pluie qui se congeloit ainsi en tombant : mais, comme je raisonnois beaucoup depuis plusieurs mois, & que je commençois à aimer le merveilleux, je trouvai cette explication trop simple pour pouvoir être vraie. Je préférai celle-ci : « Les innombrables flocons qui descendent du ciel sur la terre sont sans doute la matiere premiere des fleurs dont, à » mon arrivée dans l'isle, tous les arbres fruitiers étoient couverts : sans doute la belle » saison qui produit ces fleurs va renaître ; » je verrai comment cette grande merveille » arrive, & j'oublierai la peine que viennent » de me causer les préparatifs d'une si heureuse révolution. »

Cependant la gelée dura encore quelques jours, & fut terminée par une pluie douce qui fondit toute la neige, & pensa mettre en défaut ma physique rationnelle : mais les préjugés ne manquent pas de moyens de se sou-

tenir. Je supposai que la neige que je voyois fondre & se résoudre en eau, alloit reprendre dans la terre qui l'imbiboit, la forme qu'elle venoit de perdre, & que bientôt je la verrois, revêtue de cette forme, sortir de dessous les boutons des arbres.

Quelques semaines après, l'événement parut confirmer mon opinion, & me fortifia dans mon erreur; ou plutôt dès que je vis fleurir les arbres, je ne pensai plus à raisonner sur la cause de ce prodige. L'homme naturel aime à jouir, il ne raisonne que quand il n'a rien de mieux à faire. La moindre fleur lui paroît préférable aux plus belles, aux plus sublimes spéculations..... Je vis poindre les premieres fleurs: je les vis éclorre: quel spectacle pour des yeux & une ame pure que rien ne distrait! Après la gelée dont je viens de parler, qui fut la plus forte de cet hiver, je m'apperçus que les jours allongeoient, & cela me guérit de la crainte d'une nuit éternelle, dont je m'étois cru menacé, en les voyant diminuer de près de moitié depuis le mois d'Août jusqu'au mois de Janvier. (c) Le soleil devenoit plus chaud, l'herbe s'égayoit d'un verd plus clair & plus vif; les boutons grossissoient & sembloient impatiens de s'ouvrir. Les oiseaux, par un ramage plus fort que mélodieux, plus bruyant

(c) Il pouvoit être alors la mi-Février, & je commençois seulement à oser m'assurer que les jours étoient plus longs qu'en Décembre.

que tendre, paroiſſoient s'appeller les uns les autres au combat, ou ſe demander par leurs cris aigus quelque choſe dont ils avoient un beſoin preſſant. Je l'ignorois alors ce qu'ils ſe demandoient, ou du moins je ne le ſentois que confuſément; il étoit réſervé au premier regard de *Julie* de me dévoiler ce myſtere.

Pendant près d'un mois, le printemps s'annonça à mes yeux, à toutes mes facultés; il s'y annonçoit chaque jour par quelque nouvelle nuance, par quelque nouveaux charmes: eh! quel cœur ſeroit aſſez vaſte pour ſuffire aux charmes d'un printemps qui naitroit tout d'un coup!

Je découvre une grande vérité.

LA chaleur douce & vivifiante qui deſcendoit du ciel, les parfums que la terre lui envoyoit comme un tribut de reconnoiſſance, les accens des oiſeaux plus ſoutenus, plus mélodieux, plus tendres qu'ils n'étoient quelque temps auparavant, les jeux de mon faon & de ma biche, les careſſes plus vives qu'à l'ordinaire qu'ils me faiſoient, l'émail des fleurs, la belle verdure qui commençoit à couronner les arbres, en un mot, le rajeuniſſement de la nature, pénétroient mon cœur d'une joie douce & inexprimable.

Quoique je n'aimaſſe pas à raiſonner quand j'avois de quoi jouir, je raiſonnois alors, mais ce fut ſans effort, ſans peine; ce fut plutôt

par le cœur que par l'eſprit ; c'étoit moins des idées que des ſentimens que je raſſemblois.

» J'ai paſſé ici, me diſois-je, une ſaiſon » tempérée, une très-chaude, une autre » tempérée, & une très-froide : je n'ai ja» mais remarqué, au moins d'une maniere » ſenſible, ces différences dans ma cage, » mais j'étois enfermé, & peut-être l'action » de l'air n'y pouvoit-elle pas pénétrer ? Je » dois d'ailleurs, à tous égards, conſidérer » ce temps-là comme nul. Je ne vis que de» puis que je ſuis ici : je vois aujourd'hui » la premiere ſaiſon tempérée revenir avec » les mêmes ſymptômes, avec les mêmes ſi» gnes que j'y ai remarqués en arrivant dans » cette iſle : c'eſt donc la même, elle ſera » donc ſuivie encore de trois autres ; & ſans » doute ce période fini recommencera auſſi» tôt. Cet ordre ne pourroit-il être chan» gé ? ne pourroit-il être plus régulier, plus » utile, plus ſage ? Comment & pourquoi » eſt-il ainſi ? Comment & pourquoi regne » cette ſucceſſion continuelle de nuit, de » jour, de froid, de chaud ? Comment & » pourquoi des grains que j'ai vu tomber » d'une plante à la fin de l'été, ſont-ils, » pendant l'hyver, reſtés morts comme des » grains de ſable, & qu'aujourd'hui il leur » vient de petits bras, avec leſquels ils s'en» foncent dans la terre, en même temps que » par d'autres bras plus forts, garnis de feuil» les, ils s'élevent vers le ciel ? Comment &

» pourquoi le cours du ſoleil & de la lune
» eſt-il ſi précis, ſi juſte, &c..... Ma
» volonté dirige à ſon gré les mouvemens
» de mon corps & de tous mes membres.
» Cette iſle (d) que j'habite, ce ciel, ces
» aſtres qui roulent ſur ma tête, & dont les
» mouvemens ſont ſi réguliers, tout cela n'eſt
» ſans doute qu'un grand corps dirigé auſſi
» par une volonté ſupérieure & à moi & au
» ſoleil. D'où viennent tous ces êtres, d'où
» viens-je moi-même ? C'eſt un myſtère im-
» pénétrable ; mais d'où que nous venions,
» mais quelles que ſoient notre eſſence & la
» matiere dont nous ſommes formés, nous
» avons ſans doute reçu cette forme de la
» même volonté qui nous meut. La forme de
» chaque être eſt parfaitement belle, elle eſt
» conſtante, invariable dans ſes changemens
» mêmes ; car ils ſont tous marqués, gra-
» dués, & aucun n'anticipe ni ne retarde
» d'un dégré. Il faut donc que cette volon-
» té ſuprême, ſoit celle d'un Être infiniment
» puiſſant & infiniment ſage..... O grand
» Être, ce que nous ſommes, le ſoleil, moi,
» tout ce qui exiſte, c'eſt donc par toi ſeul
» que nous le ſommes : je reconnois ton
» pouvoir, ta ſageſſe, ta bonté : je te re-
» mercie, je t'adore. »

(d) On doit obſerver ici, & dans les autres endroits où je parle de mon iſle, que je ne peux me ſervir d'aucun autre terme connu pour exprimer l'idée que j'en avois : j'ignorois ce que c'étoit qu'une iſle, & que la mienne ne fût pas toute la terre.

En prononçant ces mots, j'avois les yeux baignés de larmes, je levois mes mains au ciel : un ſaint frémiſſement me ſaiſit, je me proſterne le viſage contre terre : je reſte quelque temps dans cette humble attitude ; mon cœur ſe livre aux ſentimens les plus vifs de la vénération & du reſpect.

Qu'on ne me demande pas comment, à peine âgé de ſeize ans, j'étois capable de réflexions ſi profondes. J'ai déja répondu à cette objection. Mon ame conſervoit encore ſa pureté native ; elle n'étoit diſtraite, ni par la frivolité, ni par le crime ; ainſi, quoique jeune & foible, elle pouvoit ſe porter loin.

Ce jour, où la lumiere éternelle, dont je n'avois vu juſques-là que des rayons briſés & réfléchis, vint s'offrir à mes yeux dans toute ſa ſplendeur, fut pour moi un bienheureux jour. Je termine à cette belle époque l'hiſtoire de ma vie naturelle & iſolée : je paſſai encore quelques années dans mon iſle : chacune de ces années ne fût guères que la répétition de la premiere, & pourquoi ne l'auroit-elle pas été? J'avois paſſé ſi agréablement celle-là ! Je l'avois paſſée ſans m'ennuyer, & parce que l'on ne m'avoit pas appris ce que c'étoit que l'ennui, & parce que je vivois ſeul, & parce que je ſçavois puiſer mon bonheur en moi-même, & tirer de tout ce qui m'environnoit un bonheur acceſſoire.

Je fais une nouvelle découverte.

AU retour de chaque printemps j'allois voir ma cage, & je ne concevois pas pourquoi, étant de bois comme les arbres, elle étoit quarrée & qu'ils étoient ronds, elle étoit évuidée & qu'ils étoient pleins, elle ne produiſoit ni feuilles ni fleurs & qu'ils en produiſoient. Ennuyé de la trouver toujours ſtérile, je m'impatientai, je la mis en pieces à coups de coignée : elle réſiſta peu, elle étoit à demi-pourrie : en la décompoſant ainſi, j'apperçus les cloux qui tenoient les planches aſſemblées, j'apperçus les deux pivôts de fer ſur leſquels rouloit le tour. Cette cage, ma coignée, & mes habits que j'y avois dédaigneuſement laiſſé périr, me parurent être d'une autre main que celle qui avoit formé la nature, & d'une main bien inférieure à celle-là. Le deſir me vint de chercher la cauſe de cette différence ; (*e*) mais où & comment la trouver?

Agité de cette inquiétude, j'allai me promener du côté du grand rocher qui m'avoit fait tant de peur la premiere année de mon ſéjour dans l'iſle, lorſque pluſieurs voix, ſorties du fond d'une grotte, m'avoient répondu, *qu'on l'laiſſe en r'pos*. Depuis ce temps-là j'avois ſoigneuſement évité ce rocher & tout ce qui

(*e*) Ce n'étoit pas la premiere fois que ce deſir m'étoit venu, mais il n'avoit jamais été ſi ardent.

l'environnoit. Je n'avois pas été plus curieux de voir une longue chaine de montagnes arides qui étoit derriere ce rocher. Je m'étois accoutumé à des promenades plus agréables dans les autres parties de mon iſle, & j'avois pris celle-là en averſion. Je fuyois mon bonheur : mais pouvois-je le prévoir ? (*f*) Enfin l'inquiétude & la curioſité me menerent de ce côté-là.

Après que j'eus briſé ma cage, après que j'eus mis du bois ſur mon feu, & que j'eus fait un grand dîner de racines, j'allai aſſez loin dans les montagnes, je tournai autour des plus eſcarpées : en ayant trouvé une acceſſible, j'y monte, & du ſommet je vois, j'admire mon vaſte domaine. Il s'étendoit beaucoup au delà des montagnes ; la forêt près de laquelle je faiſois du feu, alloit s'y terminer dans une plaine vaſte & fertile que la mer baignoit de toutes parts. Pour voir de près & à loiſir tant de belles choſes, il ne me falloit pas moins qu'un jour entier ; je réſolus donc d'y revenir le lendemain de grand matin, & d'y porter des proviſions. J'admirai encore pendant deux ou trois heures la magnifique perſpective étendue, diſtribuée autour de ma montagne : mais comme je n'oſois paſſer la nuit dans la région inconnue où je me trouvois, je regagnai mon feu & ma grotte, dès que je vis le ſoleil baiſſer.

Quelque choſe manquoit à mon bonheur ;

(*f*) *Noſcia mens dominum fati ſortiſque futuræ.*

je n'avois vu ce jour-là ni mes faons ni mes biches : (g) je doublai le pas pour les aller chercher. Combien de fois on croit aller à ſon but, & qu'on y tourne le dos ! Mes biches & leurs faons étoient dans les montagnes, ils me ſuivoient : ils me joignent ; nous nous faiſons mille careſſes : je retourne à ma grotte, je mange & je me couche. Je paſſe preſque toute la nuit dans une agitation délicieuſe, auprès de quoi le repos ne me paroiſſoit qu'un état d'anéantiſſement, où j'aurois été fâché d'être. Je me leve long-temps avant l'aube du jour, (il faiſoit clair de lune) je prends mon trouſſeau, c'eſt-à-dire, une botte de racines, & je pars.

Je marche très-vite pendant environ une heure ; j'arrive ſur la montagne où j'avois été la veille. Mes yeux, aidés de la foible lumiere de la lune qui s'éteint, & de l'aurore qui commence à paroitre, découvrent, du côté où j'allois, pluſieurs animaux, les uns grands, les autres de moyenne taille, qui jouoient, qui folâtroient, & par intervalles broutoient l'herbe nouvelle. Je ne doute pas que ce ne ſoient mes compagnons, mes amis : j'y cours, (h) j'avois hâte d'arriver : le deſir de les voir

(g) Depuis huit ans que j'étois dans mon iſle, la lignée de ma biche & d'une autre que j'avois trouvée l'année ſuivante, étoit fort augmentée. J'apprivoiſois les nouveaux individus de ce petit troupeau, à meſure qu'ils naiſſoient : j'avois alors pluſieurs biches, pluſieurs cerfs & leurs faons.

(h) Comme je n'avois jamais vu perſonne, jamais

& de jouer avec eux, augmente mon impatience : je fends l'air, & je laiſſe à peine ſur la terre l'empreinte de mes pas.

Cependant je vois de loin mon troupeau qui ſe diſperſe : un ſeul faon & ſa mere prennent la route que je devois tenir ; ils n'alloient pas vite ; je les ſuis, & nous arrivons enſemble à la liſiere de la forêt où commençoit la plaine. Je ne reçois de mon faon que quelques careſſes aſſez froides ; il me paroit occupé d'autre choſe que de moi ; il s'échappe de mes mains, il entre dans la forêt, j'y entre après lui.

Les premiers feux du ſoleil commençoient de ſortir de deſſous le voile de l'aurore : je ne croyois pas que ce ſpectacle dût jamais me paroitre plus raviſſant qu'il ne me le paroiſſoit tous les jours ; il alloit cependant acquerir à mes yeux de nouveaux charmes.

Ce qui venoit d'attirer mon faon, c'étoit un piége ; c'étoit un grand filet tendu au deſſus d'une botte d'herbes aromatiques. Nous paſſons tous deux ſous ce filet. Il mange ſans penſer à autre choſe. Moi je regarde avec avidité ces mailles ſi artiſtement rangées ſur ma tête & autour de moi, je cherche à expliquer ce phénomene : le faon remue l'herbe, touche un bâton qui ſoutenoit ce frêle édi-

perſonne n'avoit eu la ſottiſe de me faire accroire qu'il fût dangereux de courir ; & je courois ſouvent & volontiers, & je courois vîte.

fice : le filet tombe, nous sommes pris. Il ne me paroissoit pas qu'il y eut là de quoi nous effrayer ; ce qui me fit le plus de peur fut le bruit d'une sonnette que le filet tira en tombant..... Non, non, je n'avois rien à craindre..... De quel bonheur au contraire j'allois jouir !... J'entends marcher, je regarde.... je vois *Julie !*

Sa beauté m'enchante, je perds l'usage de tous mes sens, je crois que j'aurois perdu la vie même si le bizarre assemblage de ses habits n'eût modéré mon admiration & mes transports. Je fais un élan pour me dégager, pour voler dans ses bras ; je lui tends les miens, je lui dis d'une voix douce, je lui dis en pleurant, *qu'on l' laisse en r'pos.* Elle s'arrête, elle pleure aussi ; puis se tournant du côté d'où elle est venue, elle fait un signe empressé, & se tourne encore vers moi.... Le feu de ses yeux embrasoit mon ame. Je luttois de toute ma force contre le fatal obstacle qui me séparoit d'elle ; je la voyois combattue, & par le desir de venir à mon secours, & par la crainte de ce qui en arriveroit. Elle s'avance, elle recule.

Un vieillard (c'étoit son pere) accourt, il vient à elle en haletant. Il me regarde ; il voit les efforts que je fais ; il craint pour elle & pour lui-même ; il l'embrasse & lui parle avec action, & l'envoie dans sa cabane. Je pleure, je me prosterne devant le vieillard, je lui tends des mains suppliantes, je lui crie d'une voix étouffée de soupirs, *qu'on*

qu'on l'laiſſe en r'pos, & tout cela, c'étoit pour lui demander *Julie*.

Elle revient le moment d'après, portant deux épées nues; elle en donne une au vieillard, & garde l'autre dont elle laiſſe négligemment tomber la pointe. Tous deux s'approchent du filet, elle tire une petite corde, il s'entr'ouvre, je leve la tête, le paſſage s'agrandit, je ſors avec le faon. Il s'éloigne, & vous jugez bien que je ne ſonge pas à le ſuivre. Je lis dans les yeux de *Julie* qu'elle en ſeroit fâchée, je ne vois rien de décidé dans ceux de ſon pere: il ſemble qu'il le ſouhaite & le craigne: il me menace de ſon épée ſi j'avance ſur lui, ce n'étoit pas non plus ce que je voulois; je regarde *Julie*, je m'approche d'elle avec cette vive ardeur dont l'inſtinct eſt ſeul capable; elle veut ſe défendre, elle leve ſon épée qui, dans ce moment-là, lui paroit bien peſante: elle me fait une légere bleſſure à la cuiſſe: en même-temps le vieillard qui craint moins pour moi, me porte la ſienne dans l'épaule, & heureuſement ne fait qu'effleurer. Je me laiſſe tomber ſur le côté, je demande par des ſons plaintifs, par des geſtes attendriſſans, de quel crime on me punit; je me proſterne de nouveau aux genoux du vieillard, mon cœur me dit que c'eſt à lui ſeul que je dois demander grace; je lui fais voir mon ſang qu'il vient de répandre, ſe mêlant ſur mon ſein aux larmes qui coulent de mes yeux. Je ne reproche rien à *Julie*: je la regarde tendrement;

elle se jette avec moi aux genoux de son pere, & le désarme. Il va couper le cordon du filet d'où je sors; il vient me prendre les mains, il me les lie, je le laisse faire, je vois dans ses yeux qu'il ne veut pas me nuire, mais seulement se mettre en sûreté. (Un homme naturel ne se trompe gueres sur ce que disent les yeux).

Après cette sage précaution, le vieillard alla chercher une simple propre à guérir mes blessures, & *Julie* qui en essuyoit le sang se disposoit à y mettre l'appareil : elle commençoit par celle de l'épaule.

» Bon vieillard ne cherche plus de remede à mes blessures : celle qui étoit la plus » profonde sera guérie la premiere. Quel » baume *Julie* vient d'y appliquer! Sans dou- » te elle en appliquera un semblable à mon » autre blessure, & je regretterai de n'en » avoir reçu que deux ». Voilà ce que j'aurois dit si j'avois eu l'usage de la parole : je ne sçavois ce que pouvoit être ce baume dont je venois de sentir un effet si prodigieux ; *Julie* me l'a avoué depuis, c'étoit un baiser de sa bouche.

Je regardois *Julie*, je pleurois, j'avois saisi une de ses mains que je couvrois de baisers : je ne pouvois que la tenir foiblement, elle me l'eût arrachée sans peine : mais peut-on, dans une isle déserte, résister à l'amour! Le vieillard apporta une plante qu'il avoit arrachée à quelques pas de nous. Sa fille lui montra comme je tenois sa main ; il en parut

touché, il lui dit deux mots, & elle me l'ôta, &, en me lançant un regard tendre, parut vouloir aller vers ſa cabane. Je jettai un cri ſi perçant, qu'elle retourna ; je menaçai de rompre mes liens, & de la ſuivre où elle iroit : puiſque j'avois encore les pieds libres ; je la vis ſupplier ſon pere, embraſſer ſes genoux. Il alla lui-même où il l'envoyoit ; il nous laiſſa, & je fis à ma chere *Julie* mille careſſes que je lui aurois faites avec la même ingénuité en préſence de ſon pere. Il revint bientôt ; il apporta une jatte de faïance pleine d'eau pour laver mes plaies, & du linge pour les bander. Si j'avois pu être occupé de quelqu'autre objet que de celui qui rempliſſoit toute mon ame, j'aurois été plus ſenſible aux tendres ſoins d'*Euphémon* (*i*), j'aurois auſſi regardé avec quelque attention le vaſe de faïance ; mais je ne voyois que *Julie*. Mon amour pour elle devenoit extrême. C'eſt un malheur que d'avoir paſſé toute ſa jeuneſſe ſans voir de femmes ; il en coûte la liberté & la raiſon quand on en voit une.

Je vais voir un ouvrage de l'art.

LOrſque l'appareil fut mis ſur mes plaies, on voulut me mener à la cabane ; il étoit bien

(*i*) Je n'ai ſçu le nom du pere & de la fille qu'après avoir vécu quelque temps avec eux. Je les emploie ici par anticipation : il en eſt de même de tous les autres mots dont je me ſers.

aisé de m'y faire aller, *Julie* n'avoit qu'à en prendre le chemin : elle le prit, je la suivis, & son pere marcha derriere moi. Par un de ces aimables caprices, si ordinaires aux femmes, elle fit tout d'un coup un grand éclat de rire, courut quelques pas toujours en riant & en regardant si je la suivois. Avoit-elle besoin de cette expérience pour s'assurer de moi ? Ignoroit-elle que le fer ne quitte pas l'aimant. Elle me marqua par un sourire que mon attachement lui plaisoit, & ce sourire me parut aussi beau que les rayons du matin qui font éclorre les fleurs.

Après un demi-quart d'heure de marche, nous arrivons à un coude que formoit la forêt. Rien encore n'annonçoit une habitation construite par les mains des arts. *Euphémon* avoit eu la prudence de la cacher : on n'est pas toujours en sûreté dans une isle déserte. *Julie* entre dans la forêt sans y suivre aucun chemin tracé, (il n'y en avoit point, & il ne falloit pas non plus qu'il y en eût). Nous y étions enfoncés d'environ une portée de fusil lorsqu'elle passa, en se baissant, sous quelques buissons qui ne laissoient entr'eux qu'une étroite ouverture. J'y passe après elle, un petit treillis s'ouvre, & nous voilà dans une enceinte assez vaste, dont le contour exactement garni de buissons, de ronces & d'arbustes, empêchoit que l'on n'y put rien soupçonner. Au milieu de cette enceinte étoit la charmante cabane de mes hôtes. Elle ne cédoit à celle de *Philémon* & de *Baucis* qu'en

ce que l'Amour ne l'avoit jamais habitée ; mais il y alloit entrer sur mes pas.

Elle étoit environnée d'un riche tapis de verdure émaillé de fleurs, où bondissoit un petit troupeau de chevres, de moutons & de chiens (*k*) ; car les chiens (il y en avoit six) jouoient pêle-mêle avec les moutons & les chevres. *Euphémon* n'avoit pas à craindre ni que ces animaux s'échappassent, (il avoit bordé de palissades l'intérieur de sa prairie,) ni que par leurs cris ils décelassent sa demeure. Ses chiens étoient doux, jamais ils n'aboyoient, ils ne le firent pas même à mon arrivée. Ses agneaux & ses chevreaux, toujours bien nourris, toujours près de leurs meres, ne bêloient pas souvent ; & d'ailleurs les broussailles épaisses, dont cette enceinte étoit environnée, ne permettoient pas qu'on les entendit de dehors.

La maison d'*Euphémon* consistoit en trois grandes pieces de plein pied. Il avoit été bien élevé ; il me l'a dit depuis que je suis capable de l'entendre ; on lui avoit appris en l'amusant, tous les arts utiles, c'est-à-dire, tous les arts par lesquels on peut, & servir efficacement les hommes, & se bien servir d'eux, & se servir soi-même quand on est privé de leur secours. Sa maison étoit d'argille ; elle

(*k*) *Euphémon* avoit une autre ménagerie, composée de poules, de perdrix & de faisans ; mais comme ces oiseaux font beaucoup de bruit, il les tenoit très-loin de sa maison, & n'y alloit qu'avec les précautions que je dirai bientôt.

n'avoit que dix pieds de haut : le toit qui la couvroit étoit de planches, & faiſoit un angle fort obtus. Il ne falloit pas que cette maiſon proéminât même ſur les plus petits arbres d'alentour : heureux l'homme que ſon intérêt & ſa ſûreté obligent à éviter le faſte ! Que le palais d'*Euphémon* me parut beau ! Il étoit blanchi en dehors & en dedans : il étoit vitré : j'y voyois deux lits, des tables, des chaiſes, quelques vaſes, & d'autres petits meubles qui me paroiſſoient d'autant plus admirables, que j'ignorois à quoi ils pouvoient ſervir. Ajoutez que ma chere *Julie* demeuroit dans cette cabane, & concevez, s'il eſt poſſible, quel magnifique palais ce devoit être pour moi.

Il y manquoit à mon gré quelque choſe d'auſſi néceſſaire que beau, & je ne l'avois pas vu dans cette maiſon, & je l'avois inutilement cherché tout à l'entour ; c'étoit du feu. J'apperçus des cendres dans une cheminée, & n'ayant pas les mains libres, j'allois les remuer légérement avec mon pied. *Julie* m'arrêta : la pauvre enfant craignoit que je ne me brûlaſſe. Elle écarta les cendres avec les pincettes, & ne me parut nullement fâchée de n'y pas trouver de feu. Elle vit que je l'étois beaucoup plus qu'elle, & pour calmer mon inquiétude, elle s'arma d'un piſtolet dans le baſſinet duquel étoient une amorce & une méche ſouffrée. Elle lâche le chien ; je vois tout d'un coup de la fumée, preſqu'auſſi tôt une belle flamme bleue : l'odeur déſagréable du

ſouffre me fit d'abord ſecouer la tête : mais je me conſolai bien vite. Pouvois-je payer trop cher le plaiſir de voir du feu, & de le voir ſortir des mains de *Julie* ! Elle alluma des branches ſeches, mais ne ſongea pas à préparer le dîner : l'heure en étoit néanmoins paſſée. Je l'occupois beaucoup, & j'occupois auſſi ſon pere, quoique d'une maniere différente. Ils ſe regardoient, ſe parloient, & ne ſçavoient que penſer de moi. Ils virent que je connoiſſois le feu, mais que je ne connoiſſois que cela. J'ouvrois ſur tout le reſte de grands yeux qui voient tout pour la premiere fois. Ils me prirent pour un ſauvage. Mais comment étois-je dans cette iſle ? Y étois-je né ? M'y avoit-on apporté ? Y vivois-je ſeul ? Comment tirer de moi quelques réponſes à toutes ces queſtions ? L'avis de ma chere *Julie* (on le croira aiſément) fut, pour m'inſpirer plus de confiance, de me rendre la liberté des mains. Son pere y conſent, il lui accorde ma grace, lui laiſſe le plaiſir de me délier. Je n'avois ſenti que foiblement la gêne d'être ainſi garotté ; je regardois ce mal comme néceſſaire ; je ne m'en appercevois même que dans les momens où j'aurois voulu embraſſer *Julie* ; mais auſſi me paroiſſoit-il alors inſupportable.

Elle & ſon pere parloient François ; elle me dit, en briſant mes nœuds, ces mots qu'elle m'a répétés dans la ſuite, « Mon ami, » te ſouviendras-tu toujours de ce que je » fais pour toi ? M'aimeras-tu toujours ? »

Je lui répondis tendrement deux ou trois *qu'on l'laiſſe en r'pos*, qui les firent beaucoup rire, ſon pere & elle, & je me mis à leur uniſſon.

Le premier uſage que je fis de mes bras, fut de la preſſer contre mon ſein. Cette délicieuſe communication me parut être la volupté ſuprême.

Euphémon ne vouloit pas que je puſſe abuſer de ma liberté; il vint me lier les jambes, mais de maniere que ſi je ne pouvois pas courir, je pouvois du moins marcher. Ravi d'avoir recouvré l'uſage de mes mains, je prends *Julie*, je la mene par la chambre, je déplace tout ce qui eſt à ma portée, je veux le lui donner. Arrivé au piſtolet, je m'y arrête long-temps, je le tourne de mille manieres, je le ſecoue, je l'agite, je ſouffle deſſus, je veux y allumer du feu.... Je ne groſſirai point ces Mémoires de tous les petits détails que le Lecteur ſupplée aiſément: je paſſe à quelques autres qui intéreſſeront davantage.

Je commence à être parfaitement heureux.

IL y avoit près de huit jours que je vivois avec mes chers hôtes: ma candeur, mon innocence me faiſoient aimer d'eux. *Euphémon* venoit de couper lui-même les liens de mes jambes: il m'en reſtoit d'autres à briſer, c'étoit

toit ce frein cruel que *Julie* & ſon pere ſurtout mettoient à mes deſirs. Déja mes plaies étoient guéries, parce qu'un homme qui ne ſe nourrit que de végétaux, ſe guérit aiſément. Mais la bleſſure que l'amour avoit faite à mon cœur, devenoit dangereuſe ; je maigriſſois, je ne mangeois plus : mes yeux, mes joues ſe cavoient, un feu dévorant circuloit dans mes veines.

Julie n'étoit ni moins changée, ni moins malheureuſe que moi : elle ſe jette aux genoux de ſon pere, lui repréſente ce que nous ſouffrons elle & moi, quoiqu'aucun obſtacle raiſonnable ne s'oppoſe à notre bonheur..... Je ſens ce qu'elle lui dit, ce qu'elle lui demande ; je me jette auſſi à ſes pieds, nous pleurons tous trois, il me donne la main de *Julie*, & laiſſe tomber ſur nous un regard paternel.

Dès ce moment je vis dans les yeux de *Julie* qu'elle ne faiſoit plus que de foibles efforts pour leur impoſer ſilence. L'amour & tous ſes feux y étoient raſſemblés. Il n'en falloit pas tant pour m'enflammer. Je conjurai le vieillard de nous laiſſer ſeuls..... Je ſentois que l'amour ſe plaît ſous les ailes de la décence & du myſtere. *Julie* arrête *Euphémon*, & me fait entendre par un baiſer plein d'ardeur, mais accompagné d'un ſoupir, que ſi l'amour la preſſoit autant que moi, une force ſupérieure à celle de l'amour l'arrêtoit..... J'ignorois alors que l'imagination fût plus forte que le cœur. Je rêvai triſ-

tement, & je me dis à moi-même : Eſt-il donc quelque loi qui parle plus haut que celle de la nature ? Oui, ſans doute, & il faut même que cette loi ſoit juſte, puiſque *Julie* s'y ſoumet.... Elle eſt juſte ; elle ne peut donc s'oppoſer long-temps à celle de la nature, & *Julie* ne tardera pas à me rendre heureux. Je lui rendis ſon baiſer, je lui rendis ſon ſoupir, je la regardai tendrement, & peu de jours après *Euphémon* m'ayant de nouveau donné ſa main, ſortit ſans qu'elle s'y oppoſât.

Nœud ſacré de la nature, vous nous unites en ce moment ! La pudeur & la délicateſſe, compagnes inſéparables de la belle volupté, rendirent nos plaiſirs plus piquans & plus vifs. L'amour & la vertu ſcellerent notre union. Rien encore n'a pu rompre un ſceau ſi reſpectable, ſi auguſte. Puiſſions-nous, ma chere *Julie*, puiſſions-nous mourir enſemble, être unis juſques dans le tombeau, & ſervir de modeles à tous les époux heureux !

Le front orné d'une rougeur modeſte, les yeux brillants d'une joie pure que la conſcience de la vertu peut ſeule allumer, nous allons joindre *Euphémon*, il partage notre bonheur. Il voit renaître en nous l'eſpoir de ſa poſtérité. Nous devenons la conſolation de ſa vieilleſſe. L'arrêt d'un célibat éternel qu'il croyoit prononcé ſur ſa fille eſt levé. Cette iſle n'eſt plus pour lui une iſle déſerte, un affreux ſépulchre où il ſe voit mourir tous les jours ; c'eſt une retraite char-

mante où il croit déja voir pulluler & vivre en paix la longue ſuite de ſes petits-fils.

En même-temps que la poſſeſſion de *Julie* me tranquilliſoit, elle me rendoit plus docile. *Euphémon* réſolut de m'apprendre ſa langue, c'eſt-à-dire, le François; mais il ſe fût donné, pour y parvenir, beaucoup de peine en pure perte, ſi le beſoin, & peut-être plus encore l'amour, ne m'avoient enfin perſuadé de profiter de ſes leçons. Il appelloit quelquefois ſa fille, (*l*) & dès qu'il avoit prononcé le mot *Julie*, elle répondoit *me voici*. Ces nouveaux ſons me parurent ſi doux qu'ils me firent preſque oublier *qu'on l' laiſſe en r'pos*. A tout moment je diſois d'une voix mâle *Julie*, & je répondois en l'élevant & en l'adouciſſant, *me voici*. Cela amuſoit ma jeune épouſe & ſon vieux pere. (*m*) Je riois de les voir rire. Ils m'ont ſouvent dit depuis que mon air ingénu les charmoit

Un jour, après que nous eûmes dîné, *Julie* ſe mit en tête de faire avec moi le petit dialogue que l'on va voir. Plût à Dieu que les amans n'en euſſent jamais ſçu d'autres! Cela vaudroit mieux que toutes les fadeurs qu'ils ſe diſent. Elle me prend les mains, me baiſe,

(*l*) Il avoit l'attention de ne la pas appeller de trop loin, de ne pas crier trop haut, ni elle non plus. Il falloit qu'ils fuſſent toujours ſur leurs gardes: ils étoient encore plus inquiets de ce qui, qu'ils m'avoient trouvé; je pouvois n'être pas ſeul.

(*m*) Elle avoit 30 ans; ſon pere 70; j'en avois 23.

& me dit d'un ton qui imitoit celui de son pere, *Julie, je t'aime*; je répete auſſi-tôt, *Julie, je t'aime*; elle met ſa main ſur ma bouche, & me dit de ſa voix ordinaire, *Ariſte*, (*n*) *je t'aime*; elle ajoute, en groſſiſſant ſa voix, & en m'interrogeant, *M'aimes-tu beaucoup?* Elle ôte ſa main de deſſus mes levres; je répete du même ton, *M'aimes-tu beaucoup?* Elle répond, en m'empêchant encore de parler, *Oui, mon ami, oui beaucoup, & toi?* Puis reprenant un ton mâle, & me rendant la liberté, *oh beaucoup, beaucoup!* & je répete, *oh beaucoup, beaucoup.*

En trois leçons qui ne durerent enſemble qu'un quart-d'heure, j'appris ce dialogue avec les tendres inflexions qui doivent l'accompagner. Je payai ma maitreſſe de langue de plus de baiſers que je n'avois prononcé de lettres, & en bonne juſtice ce n'étoit pas encore aſſez la payer. Cependant elle me les rendit tous, comme s'ils ne lui avoient pas été dûs. Que le commerce de l'amour eſt beau! Qu'il eſt généreux!

J'avois appris volontiers cette petite converſation, j'apprenois de même quelques autres mots qui m'amuſoient; mais j'étois aſſez peu curieux de ſçavoir faire de longs diſcours, fort inutiles ſelon moi, tels qu'en fai-

(*n*) Son pere avoit voulu qu'elle me donnât ce nom, qui ſignifie *bien inſtruit*, parce que j'avois reçu une bonne éducation, parce que la nature ſeule avoit été mon inſtitutrice.

ſoient ſouvent *Euphémon* & *Julie*, que je prenois grand plaiſir à interrompre par des *je t'aime beaucoup, oh beaucoup*, & d'autres ſemblables propos.

✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦

Je me détermine à acquérir une connoiſſance.

IL n'en eſt pas des adultes comme des enfans ; ils ne veulent pas ſe donner de peine ſans avoir quelque motif, & je ne voyois rien qui m'engageât à coudre ainſi les uns à la ſuite des autres, des ſons modifiés, articulés de telle ou telle maniere.

Euphémon, en me donnant du pain & en m'en coupant, (car j'avois peur du fer depuis la ſcene des deux épées,) me diſoit, me répétoit *pain*. Je regardois *Euphémon*, & je riois ; je trouvois ridicule qu'en me préſentant cette choſe, il y joignit, comme néceſſaire, un cri dont l'effet ne pouvoit être de rendre cette choſe plus agréable ou plus nourriſſante, & qui dès-lors me paroiſſoit fort inutile. J'avois beau me fâcher, il ne changeoit pas de méthode, & lorſque je lui montrois le pain, & que je lui faiſois ſigne qu'il m'en donnât, il me répétoit pluſieurs fois, & vouloit me faire répéter *pain*. *Julie* s'en mêloit auſſi, & quelquefois, par reſpect pour l'un, & par amour pour l'autre, je diſois leur mot, mais avec tant de nonchalance, que cela ſignifioit, *eh bien, pain, ſi vous voulez*. Je

ne tardai pas à comprendre qu'ils avoient raiſon de le vouloir. Un jour ils cacherent ce qui leur en reſtoit, & me laiſſerent jeûner. J'ouvris l'armoire, je cherchai, je leur fis des ſignes qu'ils firent ſemblant de n'entendre pas. Je m'impatientai. Peut-être, me diſois-je en mon langage intérieur, peut-être faut-il, pour qu'ils conçoivent ce que je leur demande, que je répete leur cri. Je prononçai en colere *pain*, c'étoit ce qu'ils attendoient: ils ſe hâterent de m'en apporter: je vis très-bien alors que ces ſons articulés, peut être inutiles lorſque les objets qu'ils déſignent ſont préſens, deviennent néceſſaires, lorſque ces mêmes objets ne ſont plus ſous nos yeux, (*o*) & je formai la réſolution d'apprendre à parler. La vivacité, l'air d'intérêt que je voyois dans les converſations d'*Euphémon* & de *Julie*, augmenterent l'envie que je commençois à avoir de les entendre & de parler comme eux. Je réſolus dès ce moment de les écouter avec attention, ce que je n'avois ja-

(*o*) Quand *Julie* ou moi appellions *Euphémon*, il répondoit & venoit. Quand *Euphémon* ou moi appellions *Julie*, elle répondoit & venoit auſſi. Moi-même, quand j'entendois prononcer le nom d'*Ariſte*, je venois; & dès que *Julie* ou *Euphémon* prononçoient mon nom, ſoit qu'ils vouluſſent m'avertir qu'ils m'alloient faire quelques ſignes, ſoit qu'ils parlaſſent ſeulement de moi, je répondois auſſi-tôt *me voici*. Je commençois à conclure encore de tout cela, & de ce que *Euphémon* & *Julie* s'entendoient ſans ſe faire des ſignes, que la parole étoit d'un grand uſage.

mais fait encore, & pour leur exprimer cette réſolution, je répétai pluſieurs fois d'un air réfléchi *pain*, & en diſant cela, je leur montrois le pain.

Nous nous promenions tous les jours dans nos petits, mais paiſibles états : on m'avoit déja mené à la ménagerie des volatiles. Elle étoit compoſée de poules, de perdrix, de pigeons, de tourterelles & de faiſans. Ces oiſeaux n'étoient, ni enfermés, ni retenus : leur ménagerie n'étoit, qu'une grande piéce de verdure, autour de laquelle ils faiſoient leurs nids, les uns dans des brouſſailles, les autres ſur des arbres, & venoient à ce rendez-vous lorſqu'on les y appelloit pour leur jetter quelques grains. (*p*)

Euphémon & *Julie* les avoient apprivoiſés de race en race depuis trois ans qu'ils étoient dans l'iſle, (*q*) je les allois viſiter chaque jour, plutôt deux fois qu'une, & *Julie* ne manquoit pas de m'y accompagner. C'étoit un de mes plus doux amuſemens ; mais jamais nous n'allions, ni là, ni ailleurs, ſans avoir

(*p*) Je n'ai pas dit dans la deſcription de ma vie ſolitaire que j'avois trouvé des nids, que j'avois vu, avec la plus grande ſurpriſe, des oiſeaux ſortir de leurs œufs, que je les avois ſuivis dans leurs progrès, que je les avois apprivoiſés ; mais combien d'autres choſes encore n'ai-je pas été obligé d'omettre pour abréger mon récit, & empêcher, s'il étoit poſſible, qu'il ne devint ennuyeux ?

(*q*) Ils n'avoient amené du vaiſſeau d'où ils étoient deſcendus, que les poules & les pigeons : ils avoient trouvé dans l'iſle les autres oiſeaux.

monté l'un ou l'autre dans un grand arbre mort, dans le tronc duquel *Euphémon* avoit conſtruit un eſcalier tournant, qui menoit au ſommet : delà, comme d'un obſervatoire, on voyoit toute l'iſle, excepté la partie qui étoit cachée par les montagnes, (c'étoit celle que j'avois habitée.) Ainſi, avant de ſortir de l'enclos de la maiſon où cet arbre étoit compris, on s'aſſuroit, autant qu'il étoit poſſible, s'il n'y avoit point d'ennemis, c'eſt-à-dire, s'il n'y avoit point d'hommes en campagne ; je dis que l'on s'aſſuroit, autant qu'il étoit poſſible ; car on ne pouvoit voir ni dans les bois, ni par delà les rochers.

Un jour que nous nous promenions avec *Euphémon*, (car ce bon vieillard, loin d'effaroucher les plaiſirs, les appelloit auprès de nous) *Julie* dirigea nos pas vers un petit rocher qu'elle connoiſſoit. Quand nous fûmes à quelque diſtance du rocher, elle cria, en me regardant, *Ariſte, je t'aime.* Piqué de ce qu'elle changeoit l'ordre de notre dialogue, ce qu'elle n'avoit pas coutume de faire, je lui donnai à peine le temps de finir, & je criai bien plus fort qu'elle, *Julie, je t'aime.* Une voix, ſemblable à la mienne répéta diſtinctement, *Julie, je t'aime.* Je regardai, je courus quelques pas, & je ne vis rien. J'ajoutai avec tranſport, & preſque ſans ſçavoir ce que je diſois, *oh beaucoup, beaucoup.* J'éprouve alors le premier & le plus grand malheur d'un amour trop tendre, la jalouſie. Sans ſçavoir s'il y a d'autres hom-

mes qu'*Euphémon* & moi, je veux pourſuivre celui qui a la témérité de répéter mes paroles. *Julie* me retient en riant, & pour m'appaiſer crie encore, *Ariſte, je t'aime.* Une voix de femme, que je n'avois pas eu le temps d'entendre la premiere fois, crie après elle, *Ariſte, je t'aime.* A ces mots mon indignation redouble. Je ſuis preſque auſſi furieux qu'une autre femme que *Julie* oſe me parler, (r) que je le ſuis qu'une autre homme que moi oſe parler à *Julie*.... Elle me careſſe, me conduit en ſilence au pied du rocher, m'y fait entrer dans une grotte; nous la parcourons enſemble, nous n'y voyons perſonne. *Julie* dit quelques mots qui retentiſſent dans tous les angles, dans toutes les cavités de la grotte, & ſe répétent dans quelques-uns. Je vois alors ce que c'eſt que l'écho; que les monſtres nocturnes qui m'ont fait tant de peur quelques années auparavant, & que les autres monſtres qui viennent de me cauſer tant de fureur & de jalouſie, ne ſont qu'une modification de l'air, & je fus tranquille.

Je me proſterne & j'adore Dieu.

EUPHÉMON & JULIE me voyoient avec un plaiſir bien délicat, bien digne d'auſſi belles

(r) Qu'auroit-ce été ſi j'avois ſçu de quoi me parloit cette prétendue femme, en me diſant qu'elle m'ai-

ames, tantôt lever mes mains vers Dieu, tantôt me prosterner, l'adorer, & en lui montrant ces deux autres moi-même, le remercier de ce que je les avois trouvés. Une chose seulement les inquiétoit : je cherchois toujours le soleil, ils craignoient que ce ne fût à lui seul que j'adressasse mes hommages; ils affectoient de lui tourner le dos en priant, pour voir ce que j'en penserois ; je n'en étois pas scandalisé, mais je ne les imitois pas. Enfin le bon *Euphémon* qui jusques-là n'avoit pas encore osé me parler de Dieu, & ne m'avoit fait nommer (en me les montrant) que les êtres qui frappoient mes yeux, tels que le ciel, le soleil, la terre, la mer, &c. me conduisit sur un rocher fort élevé. Là, tournant le dos au soleil, d'une de ses tremblantes mains, il prend une des miennes, il la serre tant qu'il peut, il me jette un regard tendre, il verse des larmes, il leve au ciel la main qui lui restoit libre, & d'un ton qu'il n'est pas possible d'exprimer, mais qui se fait si bien entendre au cœur, il me dit DIEU... Je me sens pénétré de respect, je regarde *Euphémon* : ses larmes font couler les miennes, je rêve un moment, je demeure immobile..... Ce n'est point le ciel qu'il me nomme, & cependant je ne vois que le ciel; il me nomme donc le grand Être qui est au

---

moit? Mais, heureusement pour moi, si je connoissois l'amour, je n'en sçavois du moins pas le nom; je ne faisois encore que le soupçonner.

deſſus du ciel même, le grand Être que j'adore..... Oui, c'eſt lui, je viens de lire ſon nom dans l'ame de mon pere, tandis que ſa bouche le prononçoit.... Après ce monologue intérieur, je ſaiſis avec un ſaint tranſport *Euphémon* & *Julie*, & je leur dis, en leur montrant les êtres que je nomme, Euphémon... Julie... Ariſte... mer... terre... arbres... rochers... ciel... Dieu... Cette profeſſion de foi étoit claire : ils la comprirent ſans peine. Nous nous proſternâmes enſemble du côté oppoſé au ſoleil ; je raſſemblai en cet endroit quelques pierres pour en faire un monument de cette adoration ; & béniſſant Dieu, nous retournâmes vers notre heureuſe & chaſte demeure.

Scene attendriſſante produite par un tableau.

EUPHÉMON & JULIE étoient nés en France : ils étoient Catholiques Romains, & s'uniſſoient d'intention aux prieres & aux cérémonies de l'Egliſe. Ils avoient un calendrier perpétuel qui leur marquoit toutes les fêtes, & ils les obſervoient religieuſement. J'en étois touché, je les imitois, je tâchois de pénétrer dans leur ame ; j'étois, pour ainſi dire, déja chrétien. Quelquefois *Euphémon* me montroit, ou des images, (*f*) ou un cruci-

(*f*) Aux premiers tableaux & au premier miroir

fix. Il s'attendrissoit, sur-tout en me montrant le crucifix. Mais cette figure étoit d'argent : je ne voyois, ni chair sanglante, ni meurtrissures, ni aucune marque de douleur, cela me faisoit peu d'impression : ce qui m'en fit une bien vive & bien profonde, ce fut une sainte face, peinte au naturel... Une tête ensanglantée, livide, mourante, un front plein de candeur & de majesté, un visage plein de douceur, une bouche entr'ouverte d'où l'on voyoit s'exhaler le dernier souffle de la vie, des yeux qui, avant que de vouloir se fermer, sembloient vouloir encore me jetter un regard paternel... Je fonds en larmes, & tel qu'un enfant qui, à la vue d'un objet qui l'affige, se cache dans le sein de sa mere, je me précipite sur le sein de *Julie* ; puis arrachant le linge qui le couvre, je vais essuyer le sang précieux... (1) Mon erreur se dissipe, mais ma compassion, ma douleur ne diminuent pas. *Euphémon* & *Julie*, ravis de ce spectacle, pleurent aussi ; nous mêlons nos larmes, &

---

qu'il m'avoit montrés, j'avois fait mes imageries d'*Arlequin Sauvage*, qui depuis peu m'avoit fait répandre des larmes pleines de douceur. Je m'étois enfin accoutumé à voir ces objets ; j'avois reconnu tout d'abord *Julie* dans son portrait qui étoit grand, mais je n'avois pas reconnu *Euphémon* dans le sien qui étoit en miniature.

(1) La mort de *César*, la tête de *Cicéron* exposée sur la tribune aux harangues, ou quelqu'autre tableau semblable, m'auroit fait la même impression ; car j'ignorois alors l'histoire du tableau que je voyois. Quelle impression plus profonde encore ne m'auroit-il pas faite, si j'en avois su l'histoire !

elles ne cessent que long-temps après qu'on m'a ôté ce divin tableau.

J'éprouve un nouveau Plaisir.

DEpuis plus de deux mois j'avois le bonheur de vivre avec *Euphémon* & sa fille ; je jouissois de tous les vrais plaisirs de la société. Je n'ai encore rien dit d'un des plus piquans, la MUSIQUE. *Euphémon* jouoit de la basse, *Julie* chantoit, & touchoit le clavessin. (*u*) Ils firent ensemble un concert le jour de mon arrivée chez eux.... Il y avoit trois ans qu'ils vivoient loin de tout objet de distraction ; ils avoient du goût, des talens ; leurs ames étoient très-pures, & par-conséquent très-sensibles. Réunissez tout cela, & jugez de quelle force, de quelle beauté devoit être leur musique : souvenez-vous aussi que je n'ai jamais entendu ni instrumens ni voix ; que celle que je vais entendre est charmante, & que c'est celle d'une femme que j'adore.... Elle débuta (*x*) par ces mots

(*u*) Si un naufrage avoit jetté dans cette Isle *Julie* & son pere, ils n'auroient sans doute pas eu des instrumens de musique & des tableaux, & beaucoup d'autres choses aussi peu nécessaires ; mais tout cela ne paroîtra plus impossible quand on sçaura comment ils y sont venus.

(*x*) Elle en avoit composé la musique depuis qu'elle étoit dans l'ISLE DE LA PAIX, depuis que son ame s'étoit élevée, depuis qu'elle étoit dégagée de toute espéce de lien.

si dignes de David & de Dieu même : *Les cieux instruisent la terre, &c.* . . . . . Je la regardois, je l'écoutois, j'allois mourir, si ces yeux avoient cessé un instant de porter dans mon cœur le feu de la vie.

Ses accens me parurent toujours également doux, également tendres : mais peu à peu leurs charmes cesserent de me causer ces extases qui m'ôtoient la faculté d'en jouir. Si tous mes nerfs, si tous les ressorts de mon ame ne s'étoient tendus, ne s'étoient mis peu à peu à l'unisson de cette voix & de l'instrument qui l'accompagnoit, je n'aurois pu survivre à quelques morceaux sublimes où elle se surpassa. Après cette ode, après cette musique faite pour retentir dans les voûtes éternelles, *Julie* voulant me rendre moins prompt & moins sensible le passage du ciel à la terre, m'y ramena par cette belle cantatille des FÊTES CHAMPÊTRES, *Que j'aime à vous revoir, agréables retraites, &c. !*

Je fus fort en peine, dès ce premier concert, d'apprendre quel rapport il pouvoit y avoir entre de petits points noirs gravés sur du papier blanc, & les sons que j'entendois. J'exprimai, comme je pus, mon inquiétude à *Julie*, qui n'eut pas de peine à la deviner. En chantant des notes qu'elle touchoit avec la pointe d'un aiguille, elle me faisoit sentir que la voix se haussoit & se baissoit selon la position des notes. Elle me continua de jour en jour ses leçons : elles me plurent beaucoup ; j'avois de la voix & des dispositions,

& j'avois pour maître l'Amour même. Je ſçus la muſique bien plutôt que je ne ſçus le François : auſſi la muſique eſt-elle, après les regards & les ſoupirs, la plus vive expreſſion du ſentiment, & par conſéquent ce qu'une ame encore neuve apprend avec le plus de plaiſir. Ajoutez que les regles en ſont bien plus ſimples & plus préciſes que celles d'une langue quelconque.

Un jour qu'*Euphémon* & *Julie* venoient de finir leur concert à huit clos, (ils avoient toujours l'attention néceſſaire d'éviter le bruit,) nous allâmes ſur le rocher de Dieu, (c'eſt ainſi que nous nommions celui où nous l'avions adoré enſemble.) Du haut de ce rocher la vue s'étend fort loin de toutes parts. *Euphémon* qui, depuis long-temps, deſiroit ſçavoir ſi j'avois habité ſeul ou non l'autre partie de l'iſle, s'aviſa de cet expédient pour ne donner moyen de le lui apprendre. Il fit avancer ſa fille près de lui, & me fit reculer quelques pas en me diſant, *attention*..... (J'entendois ce mot & pluſieurs autres.) Il mit une pierre à côté de lui, il en mit une à côté de ſa fille : enſuite il les ramaſſa toutes deux, & me montrant la partie de l'iſle que nous habitions, il les jetta du même coup vers ſa cabane, & me dit, en me montrant ſa fille & lui : *Euphémon*.... *Julie*.... Juſques là je ne l'entendois guere, quelqu'attention que je lui donnaſſe : il vint mettre auſſi une pierre à côté de moi, il en mit d'un air indécis, embarraſſé, cinq autres

à la suite de celle-là, toutes dans la même direction qu'elle & moi ; il en prit encore quelques unes dans ses mains, & me les présenta en me montrant la partie de l'isle que j'avois habitée. Je compris qu'il vouloit me dire, qu'il avoit toujours vécu seul avec *Julie* dans la partie de l'isle où il avoit jetté ensemble les deux pierres, & qu'il me demandoit avec combien de personnes j'avois habité l'autre partie. La réponse étoit aisée ; je pris les pierres qu'il me présentoit, je les jettai à mes pieds, je repoussai les cinq qu'il avoit mises de trop, & prenant celle qui étoit plus près de moi, je la jettai du côté que j'avois habité, & je lui dis, en me montrant d'une main, & de l'autre cette partie de l'isle : *Arifie tout seul*... Les larmes lui vinrent aux yeux de même qu'à *Julie*. Ils m'embrasserent de joie : ils m'en ont dit depuis la raison.

Au commencement de leur arrivée dans l'isle, le desir de sçavoir si elle étoit peuplée, les avoit engagés à venir, pour ainsi dire, à tâtons, & par des chemins couverts, jusqu'à l'endroit où j'étois. Ils me virent nud, & ne douterent pas qu'il n'y eût dans l'isle quelques cannibales ou antropophages, c'étoit là surtout ce qui leur avoit fait chercher une retraite si difficile à découvrir. Ils commençoient à mieux espérer de ce que, depuis trois ans, ils n'avoient vu personne que moi. La réponse que je venois de leur faire achevoit de les rassurer. Tout ce qui leur restoit à sçavoir, c'étoit comment & d'où j'étois venu dans l'isle. Dès le

le lendemain ils le sçurent, autant qu'il étoit possible, mieux que je ne le sçavois moi-même.

Plusieurs fois, depuis que j'étois avec eux, j'avois voulu les mener vers mon ancienne habitation, mais ils n'osoient y venir. Je ne voulois pas non plus y aller seul.... La vue de ces lieux ne m'auroit rappellé rien de plus agréable de ma vie passée, que le sort actuel dont je jouissois : tous les momens où je n'aurois pas vu *Julie*, m'auroient paru des siecles. Je me serois d'ailleurs rendu suspect à son pere & à elle, si je m'étois éloigné deux. Chacun de ces obstacles étoit plus que suffisant pour me retenir. Enfin *Euphémon* & *Julie* s'étant bien armés, & m'ayant donné à moi-même une épée que je n'avois reçue qu'après les avoir quelque temps réjouis par ma crainte d'y toucher, *Euphémon* me dit, en me montrant sa cabane d'où nous sortions : *Ici chez Euphémon.. nous allons chez Ariste..* & en disant cela, il me montroit le chemin de mon ancienne demeure. Je lui répondis en homme qui entendoit très-bien ce qu'il venoit de dire, *oui*, *oui*, & nous commençâmes à marcher.

Euphémon avoit déplanté la veille un arbrisseau dans le bois, il le replanta dans son enclos avant que d'en sortir. Il y voulut laisser sa bêche. je le priai avec instance de me la laisser emporter. Quelques larmes de tendresse qu'il vit rouler dans mes yeux, ne lui permirent pas de me refuser. Je l'avois déja vu

planter des arbres qui avoient réussi, qui commençoient à pousser des feuilles & de nouvelles branches, & je m'étois bien promis d'en planter aussi un à certain endroit de mon isle que l'amour m'indiquoit. J'allois être à portée de me donner ce plaisir; c'étoit pour cela que j'avois demandé la bêche avec tant d'instance; c'étoit pour cela que je marchois fiérement en Romain, portant la bêche & l'épée.

Nous arrivons à mon ancien séjour, je le salue, je baise l'entrée de ma caverne, mais en assurant bien *Julie* que je n'y veux plus demeurer. Je la conduis en hâte à la pierre du songe; j'exige d'elle un baiser & des fleurs pour cette pierre qui m'étoit si chere; elle la baise & y répand des fleurs après que je lui en ai donné l'exemple. Le monument de ma douleur, de mes desirs, pouvoit être insensible & stérile; celui de mon amour devoit être tout différent. Je vais déraciner dans le bosquet voisin un petit arbre que je viens planter près de la pierre; afin qu'il couvre un jour de son ombre cette même pierre que j'ai tant de fois arrosée de mes larmes.

Les faons & la plûpart des oiseaux que j'avois apprivoisés, vinrent me caresser, ils venoient aussi dans l'autre partie de l'isle, & presque tous étoient aussi familiarisés avec *Euphémon* & *Julie* qu'avec moi, avant que je soupçonnasse l'existence de ces deux autres moi-même.

De la pierre du songe nous allâmes à ma

cage. *Euphémon* en rassembla quelques débris, & les ayant examinés & combinés, il s'apperçut que c'étoit une prison de planches, qui sans doute avoit été amenée dans un vaisseau, & d'où j'avois été tiré. Il dit alors à *Julie*, en me serrant les mains : « Le pauvre » *Ariste* aura été amené ici comme nous, par » des gens qui le vouloient perdre. » Il en fut bientôt assuré : il jetta les yeux sur une pierre taillée & polie, où il lut ces mots, dans lesquels je n'avois jamais remarqué qu'un grotesque assemblage de caracteres qui, sans me paroitre jettés au hazard, me sembloient inintelligibles. Les voici : je les ai souvent lus depuis, & je conserve encore la pierre.

Le neuf Mai M. D....(x) en conséquence d'un ordre du Roi notre Souverain, nous avons déposé dans cette isle déserte un prisonnier d'Etat qui n'avoit jamais vu le jour, ni parlé, ni entendu parler. Il étoit âgé de quinze ans (y).

Satisfaits de toutes ces découvertes, nous retournâmes à la maison d'*Euphémon*, & convaincus que nous étions les seuls habitans de l'isle, nous nous y promenâmes désormais avec

(x) Je supprime la fin de cette date par respect pour la memoire du Roi sous lequel je suis né. Je ne lui dois que des éloges, & s'il a été injuste à mon égard, c'est que malheureusement les Rois ne peuvent pas tout voir par eux-mêmes.

(y) J'ai appris depuis que cette pierre avoit été gravée avant mon départ, & que la date seule avoit été remplie à mon arrivée dans l'isle.

plus de sécurité, mais cependant toujours avec précaution ; car, à chaque instant, il pouvoit y aborder quelque vaisseau, & plus nous étions heureux, plus nous craignions qu'on ne vint détruire, ou même seulement troubler notre bonheur.

L'empressement de jouir sans aucune privation de la douce société de ma femme & de mon pere, me fit apprendre en peu de temps la musique, le François, le Latin, & les beaux arts. Je nomme ainsi lire, écrire, dessiner, calculer, mesurer. (z)

Un nouveau lien m'unit à Julie.

IL n'étoit pas étonnant que je fisse des progrès rapides dans ces différens arts ; je ne recevois des leçons que de l'amitié & de l'amour. Je n'avois eu aucun besoin de leçons

(z) L'agriculture & l'architecture sont aussi deux arts, l'un nécessaire & l'autre utile, mais seulement dans les pays habités. *Eraphémus* m'en apprit aussi les principes, & m'en fit faire quelques applications, dans lesquelles j'admirai la force & l'étendue de l'esprit humain.

Il est un autre art qui n'est ni méprisable ni nuisible, que quand il devient, comme il est aujourd'hui chez les grands, l'art d'empoisonner : c'est la cuisine. J'appris volontiers les moyens les plus simples d'ajouter aux saveurs naturelles d'autres saveurs agréables. Je m'accoutumai aussi à tuer & à manger quelques animaux, après les avoir fait cuire : mais je pris bien garde que cela ne me rendît ni cruel ni vorace.

pour m'apprendre à m'acquitter d'un devoir que la crapule & la brutalité, de quelqu'infamie qu'elles le couvrent, ne ſçauroient deshonorer : devoir ſacré, dont Dieu même a gravé dans nos cœurs la connoiſſance en caracteres de feu.

Depuis neuf mois *Julie* étoit groſſe : elle me donna un fils. Elle accoucha ſans peine ; la nature ne manque pas à qui la prend ſeule pour modele & pour guide, à qui n'invoque d'autre ſecours que le ſien . . . Mes entrailles s'émurent à la vue de mon fils. Je le reçus dans mes bras, je l'accablai de careſſes. Je ſentois en ce moment combien l'ame eſt expanſive ; la mienne me parut animer trois corps à la fois . . . J'avois toujours cru que j'aimois ma chere *Julie*, autant qu'il eſt poſſible d'aimer ; je m'apperçus alors que je m'étois trompé . . . . . Combien plus je l'aimai, lorſque je lui vis remplir le plus doux, le plus inviolable devoir, le devoir de mere ! Combien je l'aimai, lorſque je la vis nourriſſant de ſa propre ſubſtance le fils qu'elle venoit de me donner ; lorſque je vis mon fils croître & s'embellir comme une fleur dans le ſein de ſa mere, de ma femme !

Euphémon part geoit ſincérement ma joie : il ſe voyoit renaître dans ſon petit-fils. Il voyoit un nouveau nœnd ſe former entre lui, ſa fille & moi. Je me hâtai d'apprendre tout ce que je devois ſçavoir pour l'apprendre bientôt à mon fils ; car je ne ſçavois pas que l'enfance durât ſi long temps : j'ignorois une partie du bonheur des hommes.

Avant que mon fils eut atteint sa seconde année, je sçavois beaucoup de choses, je sçavois sur-tout la musique, parler, lire & écrire. Ce fut en ce temps-là qu'*Euphémon* m'apprit comment se mesuroient l'étendue & la durée, ce que c'étoit qu'une année ; que 26 ans en deçà j'étois né comme mon fils ; que j'avois été aussi petit que lui en naissant ; que j'avois quinze ans lorsque j'étois sorti de la cage dont je lui avois montré les débris ; que j'avois passé huit ans seul dans l'isle ; qu'il y en avoit trois que j'étois avec lui ; que notre isle n'étoit qu'une des plus petites parties de la terre ; qu'il y avoit autant d'hommes répandus sur la surface de la terre entiere, qu'il y avoit de feuilles aux arbres de notre isle. Lorsqu'il m'eut donné ces connoissances & un grand nombre d'autres préliminaires, il me raconta un jour au bord de notre cabane, & avec beaucoup de prolixité, toute son histoire (*a*). (La vieillesse est ordinairement verbeuse.) Nous avions du loisir, & tout ce qu'il me disoit étoit nouveau pour moi : je prenois beaucoup de plaisir à l'entendre ; mais je ne rapporterai ici que l'histoire de son arrivée dans l'isle, & la maniere dont il y a vécu jusqu'au moment où j'eus le bonheur d'y vivre avec lui. Je vais rendre son récit presque mot pour mot : il m'a fait tant

(*a*) Pour ne point rappeller à *Julie* des idées tristes, il avoit exigé que pendant ce récit elle s'occupât dans l'intérieur de la maison.

d'impreſſion que rien ne m'en eſt échappé. On doit être perſuadé que je l'interrompois ſouvent pour lui faire des queſtions ; mais j'épargnerai à mon Lecteur ces ennuyeuſes parentheſes.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Euphémon raconte ſon hiſtoire.

M'Ayant conduit pas à pas depuis le mariage de ſon pere & de ſa mere, & depuis ſa naiſſance juſqu'au moment où il avoit entrepris le voyage qu'il avoit terminé à l'iſle que nous habitions, il continua ainſi (*b*) :

Donne-moi une nouvelle attention, mon cher *Ariſte*, mon enfant, je touche à la partie de mon hiſtoire qui doit le plus t'intéreſſer. Je vais partir d'un des ports de la Méditerranée, pour venir vivre avec toi dans cette iſle.

Ma femme étoit morte depuis plus d'un an, comme je te l'ai dit. Il ne me reſtoit que *Julie*, de cinq enfans que j'avois eus. Une paix

(*b*) *Euphémon* nous tutoyoit *Julie* & moi. *Julie* me tutoyoit, & parloit plus reſpectueuſement à ſon pere. Moi je les tutoyois tous deux. Ce ne fut que lorſque je me vis dans le monde, & entraîné par le torrent, que je m'accoutumai à la bizarrerie, à l'inconſéquence de parler en nombre pluriel à une ſeule perſonne. Un homme de bon ſens acheva de vaincre mes ſcrupules, en me diſant que je devois regarder la langue Françoiſe comme n'ayant, dans les verbes, qu'une même inflexion pour le ſingulier & pour le pluriel.

attendue depuis long-temps par deux nations redoutables, qui, en l'attendant, s'entre-détruiſoient, fut enfin heureuſement conclue. Le commerce alloit refleurir, il y avoit des fortunes à faire dans les Indes. Ma fortune étoit fort honnête, j'aurois dû ne rien ſouhaiter de plus. Je voulus, ou la doubler, ou la perdre. Je l'ai perdue, je me ſuis d'abord cru très à plaindre, & je commence à me croire le plus heureux des hommes.

J'aimois beaucoup *Julie*, & tu vois combien elle le mérite; je voulus qu'elle vint partager avec moi les tréſors du Pérou (car mon deſſein étoit de m'y établir). Elle n'avoit point, comme moi, la fievre des richeſſes, mais elle m'aimoit, & me ſuivit ſans réſiſtance. Le Ciel l'en a bien récompenſée. Ah! que le bonheur qui l'attendoit ici eſt préférable à tous les tréſors du nouveau monde.

J'aſſociai à mon ſort & à mes hazards trois autres négocians, beaucoup moins riches que moi, dont deux eurent ce qu'on appelle le courage d'abandonner leurs femmes & leurs enfans. Nous partons après avoir pris toutes les meſures que les loix preſcrivent, mais qui ne ſont d'aucun ſecours au moment qu'elles ſeroient le plus néceſſaires, c'eſt-à-dire, lorſque les méchans, avec qui on les a priſes, peuvent faire valoir la ſeule loi qu'ils connoiſſent, & qui ſouvent les opprime à leur tour, la loi du plus fort

Mes aſſociés ſe tenoient preſque toujours enſemble; moi je m'amuſois avec *Julie*, nous liſions

lisions, nous faisions de la musique, nous disposions de loin de nos richesses futures, & des moyens de les employer au bonheur de tout ce qui nous environnoit ; mais, tandis que nous vivions dans la plus grande sécurité, l'orage se formoit au dessus de nos têtes.

Nous étions près de cette isle : nos perfides associés avoient gagné une partie de l'équipage, & menacé l'autre qui étoit sans doute la moindre, & par conséquent la plus foible. L'un d'eux vint à nous avec cet air moqueur & insultant, dont les scélérats ont encore plus besoin pour s'encourager & s'étourdir eux-mêmes, que pour intimider leurs victimes. Il venoit de boire beaucoup de *punch*, quoiqu'il ne fut que six heures du matin ; mais le vin & les liqueurs sont un nouvel aiguillon dont les méchans ont besoin pour s'exciter au crime. « Votre voyage, » nous dit-il, sera plutôt terminé que le » nôtre, & par conséquent vous serez à l'a» bri de bien des dangers qui sont encore à » craindre pour nous. Au lieu des vaines ri» chesses que nous allons chercher dans des » terres qui dévorent leurs habitans, vous » trouverez dans cette isle déserte la tran» quillité, la paix du cœur. Vous vous pro» menerez, vous lirez, vous ferez de la mu» sique : car nous voulons bien vous laisser » vos deux basses, votre c'avessin, vos livres, » & mille autres petites choses qui peuvent » vous être agréables. Tout cela contribuera

» à votre bonheur, si vous vivez. Que si » vous êtes la proie de quelques bêtes féro- » ces, ou de quelques antropophages, nous » en faisons le sacrifice à vos mânes ; nous » ne viendrons pas recueillir votre succes- » sion.....» *Julie* tomba sur mon sein, & s'évanouit ; je lui fis respirer une liqueur forte & spiritueuse qui la rappella à la vie. On nous descendit à terre, on nous donna des provisions, des armes, des meubles, les instrumens de plusieurs métiers, qu'heureu- sement je sçavois, (cela est toujours utile, & quelquefois nécessaire). Nous reçûmes avec reconnoissance tous ces trésors réels que nous laissoient nos ennemis, & nous leur par- donnâmes de nous enlever ceux qui nous devenoient inutiles. Nous estimâmes qu'ils étoient assez punis de leur injustice par le mal- heur de ne pouvoir se la dissimuler à eux- mêmes. On nous donna tout ce qui nous étoit nécessaire, & même au delà. Celui de nos associés qui venoit de nous accabler d'ou- trage, pressé sans doute de quelque remords, s'étoit retiré ; les deux autres pouvoient à peine soutenir nos regards : nous éprouvâmes en ce moment quel est l'empire de la vertu sur le vice, lors même que celui-ci paroît triompher d'elle.

Pour diminuer, s'il étoit possible, à leurs propres yeux l'atrocité de leur crime, ils fi- rent mettre auprès de nous sur le rivage tout ce que nous pouvions souhaiter. L'un deux s'opiniâtra à nous faire donner trois lits, quoi-

que nous refusassions le troisieme. Un écrivain que j'avois placé dans le vaisseau, me dit en m'insultant, que ce lit serviroit quand un de mes amis viendroit me voir. Il disoit vrai, ajouta le bon vieillard, en me serrant la main, & c'étoit toi, mon cher *Ariste*, qui devois être cet ami. Un ingrat est toujours fertile en ressources, quand il s'agit d'outrager son bienfaiteur. L'écrivain sçavoit combien j'aimois ma fille ; il lui jetta avec mépris une piece de monnoie, & lui dit : « Vous n'aurez pas à vous plaindre qu'on vous ait enlevé tout votre argent ; voilà de quoi acheter des épingles ». *Julie* vouloit jetter dans la mer cette piece de monnoie ; je m'y opposai : & depuis elle a souvent servi de texte à nos plus consolans entretiens.

Le vaisseau part, nous le perdons de vue : nous nous regardons l'un l'autre : des torrens de larmes coulent de nos yeux. *Julie* se laisse tomber sur mon sein, je l'embrasse... Modere ta douleur, mon enfant, nous vivrons ou nous mourrons ensemble ; nous ne sommes pas tout-à-fait malheureux. Cette isle est déserte, nous n'y verrons point d'hommes ; mais après avoir vu ceux dont nous venons d'être délivrés, peut-on souhaiter d'en voir encore ? La Providence, par quelqu'événement qui nous semble impossible, peut t'amener ici un époux digne de toi, tu peux devenir la mere d'un grand peuple, & le rendre heureux par les sentimens que tu auras inspirés à la premiere génération d'où il doit

sortir. Nous n'avons ici d'ennemis que les bêtes féroces, si toutefois il y en a. En supposant qu'il y en ait, j'ai des armes & des munitions, je peux les détruire. Nous n'avons à les craindre que pendant notre sommeil. Prenons courage, nous pouvons dès la nuit prochaine être en sûreté. Travaillons-y dès ce moment; voiturons, traînons nos meubles jusqu'à la pointe de la forêt qui n'est qu'à cent pas d'ici. Nous chercherons ensuite au bord de cette forêt quelque retraite bien ombragée, & d'un accès bien difficile, où nous puissions nous établir.

Il nous fallait faire monter à nos meubles une butte de sable; mais heureusement la pente de cette butte étoit douce, & le sable étoit compact. De nos trois lits, deux étoient à roulettes; ils porterent & le clavessin & les basses, le troisieme & tout le reste de notre maison. Pour qu'ils nous servent de voitures, je les tourne par le côté, c'est-à-dire, par leur plus grande largeur. J'attache à chacun deux cordes au bas des deux pieds, & j'en attache une troisieme au milieu de la barre qui traverse d'un pied à l'autre. Tu entends bien que les cordes des deux pieds devoient nous servir à *Julie* & à moi pour les traîner; mais l'usage de celle du milieu t'embarrasse, sans doute. Le voici. Il y avoit dans le vaisseau un certain nombre d'ânes que j'y avois fait mettre pour mon compte, parce que j'avois envie en passant dans quelqu'un des endroits où les négres

sont si malheureux, d'engager leurs cruels Patrons à leur donner ces aides qui ne leur coûteroient presque rien à nourrir : mes associés me rendirent de tout cela une ânesse & son ânon, avec quelques autres animaux que je te dirai bientôt. La corde dont j'avois noué un bout au milieu de la barre du lit, je la passai transversalement sur le poitrail de mon ânesse, je la soutins avec une autre petite corde que je lui mis autour du col, & j'allai nouer à la barre du lit le second bout de la grosse corde, desorte qu'elle me tint lieu de traits.

En quatre voyages nous portâmes ce qui nous étoit le plus nécessaire, c'est-à dire, des vivres, quelques ustensiles de cuisine, nos lits, le claveſſin & les deux basses, quatre coffres remplis d'habits & de linge, & les deux autres de musique, de livres, de tableaux, &c. des planches, des instrumens de charpenterie, de menuiserie & de serrurerie, des cordages, des clous, &c.

Nous entrâmes dans la forêt, car nous n'osions nous quitter un instant; nous cherchâmes un endroit commode & sûr où nous puissions déposer nos richesses. Nous trouvâmes celui ci. Tout notre avoir y fut bientôt amené. On a de la force & du courage quand on sent qu'on ne peut plus compter sur le secours d'autrui. Je fais à la hâte une cabane de planches; la scie, le maillet, la tarriere, le marteau, le ciseau sont employés tour à tour, mais pas encore le rabot : je ne visois

en ce moment à rien moins qu'à l'élégance & à la propreté ; je ne songeois qu'à nous soustraire aux attaques des bêtes féroces.

On m'avoit laissé avec mon ânesse & son ânon, deux oies que je tuai dès le jour même, parce qu'elles faisoient trop de bruit, & qu'elles pouvoient faire découvrir notre retraite : un bélier & trois brebis, dont voilà encore deux que tu vois bondir là-bas sur ce tapis de verdure, au milieu de ces cinq agneaux qui sont leurs petits-fils : un chien & une chienne qui ont produit ceux qui vivent ici avec nous, & plusieurs autres que je n'ai pas laissé vivre, parce qu'ils nous affameroient ; enfin six poules & un coq.

Nous amenâmes jusqu'ici tous ces animaux, & nous les fîmes entrer dans cette enceinte, dont j'avois ouvert le passage en arrachant quelques arbustes. Je les replantai sur le champ, lorsque tout fut entré, & je fis grossiérement une petite porte aussi étroite que celle que tu vois encore ; mais celle-ci est bien mieux faite. L'autre me déplaisoit, me choquoit, & cela me fait croire que nous avons de la vanité, même pour nous seuls & sans témoins ; car ma fille n'étoit assurément pas pour moi un témoin redoutable.

Cet établissement d'une espece si nouvelle & si singuliere, nous occupoit beaucoup : il ne nous laissoit le loisir, ni de rien faire, ni de nous ennuyer, ni de penser que nous étions malheureux : & par conséquent nous ne l'étions pas. Je me fortifiai même de plus en

plus dans la perſuaſion que c'étoit-là où le vrai bonheur nous attendoit. Je dis un jour à *Julie* : Il eſt temps que nous donnions à notre petit empire, je ne dis pas une forme ; celle qu'il aura dans la ſuite ne ſera peut-être hélas ! que trop réguliere (*c*) : mais que nous lui donnions au moins un nom qui lui convienne bien : nommons-le l'ISLE DE LA PAIX. Nous avons tous deux la paix du cœur..... Il ne paroit pas qu'il y ait ici d'animaux voraces qui vivent de la mort des autres animaux..... La paix eſt déclarée entre notre nation & ſa rivale : voilà trois motifs de donner à notre iſle ce nom qui deviendra auſſi pour nous, & pour notre poſtérité, un monument & un emblême. Puiſſent nos neveux, après la révolution d'un grand nombre de ſiecles, n'avoir pas encore profané ce ſaint & auguſte nom. Puiſſent nos freres, qui viennent de changer leurs cruelles épées en d'utiles & paiſibles inſtrumens d'agriculture, ne leur jamais rendre l'horrible forme qu'ils viennent de leur ôter ! En diſant cela, je regardai *Julie*, je vis qu'elle pleuroit. Je lui en demandai la raiſon. J'eſpere, dit-elle, que les ſocs de charrue ne deviendront plus des épées : il me ſemble que les

(*c*) *Euphémus* m'expliqua ce mot, qui d'abord m'avoit choqué, & me fit concevoir aſſez clairement, que quand on dit qu'un état, qu'une inſtitution prennent forme, c'eſt à peu près dire qu'ils font le premier pas vers leur ruine.

hommes commencent à raisonner & à sentir, & cette réflexion ne me fait verser des larmes que de tendresse : vous parlez de nos derniers neveux ; nous sommes seuls ici : comment nos neveux sortiront-ils du néant auquel ils paroissent être condamnés ? C'est cette réflexion qui m'accable & me tue. Console-toi, repris je, console-toi, mon enfant, Dieu y pourvoira... La prophétie s'est vérifiée, nous t'avons trouvé, mon cher *Ariste*.

Pour te dire qui nous a portés à nommer cette isle, l'ISLE DE LA PAIX, j'ai interrompu ma narration ; j'y reviens. Nous fîmes entrer le premier jour nos poules dans cette enceinte ; mais ayant considéré que leur caquet, & sur-tout le chant des coqs, pouvoient nous trahir en indiquant notre retraite, je dis le lendemain à *Julie* que nous risquions trop à les tenir si près de nous ; qu'il falloit les éloigner, dussions-nous les perdre. Je les éloignerai, me dit-elle, & nous ne les perdrons pas. Je vais faire, comme je pourrai, un grand panier d'osier à claires-voies, il n'aura qu'une ouverture, elle sera sur le côté : je le laisserai à terre, j'y jetterai du grain, j'appellerai les poules, elles y entreront pour manger ce grain, je les porterai à quelques distances d'ici, je leur y donnerai encore à manger : j'aurai tous les jours le même soin ; elles aimeront cet endroit-là, elles laisseront leurs œufs dans les broussailles d'alentour, où j'irai les recueillir. Elle exécuta ce projet ; il en arriva ce qu'elle avoit

eſpéré, & quelque choſe de plus; car des perdrix & des faiſans, qui ſe ſont apprivoiſés avec nos poules, ont amené au même lieu leur famille de chaque année, & nous avons ainſi des volatiles pour notre table & pour nos plaiſirs.

Je ne les ai pas toujours vus avec plaiſir; & même pendant trois ans, ils ne m'ont fait faire que des réflexions accablantes. Mais, mon ami, mon cher enfant, depuis que tu es venu conſoler ma vieilleſſe, que ce ſpectacle eſt changé pour moi! Je n'y vois plus que l'image de la république heureuſe dont tu dois être le pere.

C'étoit à l'entrée du printemps que nous étions arrivés dans l'iſle, c'étoit par conſéquent dans une ſaiſon propre à bâtir; je voulus en profiter. Ma fille, dis-je à *Julie*, nous reſterons peut-être long-temps dans cette iſle; peut-être y ſerons-nous ſi heureux que nous ne la voudrons plus quitter. Je n'ai pas perdu mon ſang-froid en attendant prononcer l'arrêt qui devoit me fixer ici. J'ai tâché, au contraire, de tout prévoir; j'ai obſervé qu'une des choſes dont je manquerois pour me loger, c'étoit des vitres: je ſçais que la compoſition du verre n'eſt pas difficile, mais il faut beaucoup de façons, & des apprêts qu'un homme ſeul ne ſçauroit faire. Il y avoit à bord une grande quantité de vitres que l'on portoit aux iſles; j'en demandai, on m'en donna douze douzaines, en me diſant quelques-unes de ces plaiſanteries groſ-

fieres par leſquelles les ames viles ſe vangent de la vertu malheureuſe. Voici ces quarreaux enveloppés dans la moitié d'une vieille voile ; ils ſerviront aux fenêtres d'une maiſon de trois pieces de plein pied que je vais bâtir : je n'avois beſoin que de cela, & des outils qne l'on m'a auſſi donnés. La nature m'a doué d'induſtrie & de courage, tu vas voir l'uſage que j'en ferai. *Julie* ſourit à ce diſcours, m'embraſſa, & me promit qu'elle m'aideroit en tout ce qu'elle pourroit. Nous réſolûmes ſur le champ de commencer dès la nuit ſuivante à aller chercher, à deux cens pas environ de notre cabane, de l'argille & des pierres que j'y avois trouvées. (Ce ſont-là de vrais tréſors.) Je n'oſois y aller dans d'autres temps que la nuit : je t'avois vu en allant à la découverte, & j'avois conclu de là qu'une partie de l'iſle étoit peuplée.

J'employai le reſte du jour à conſtruire une eſpece de tombereau, ſous lequel j'attachai deux leviers, par leſquels nous devions le porter. Ces deux leviers le traverſoient dans ſa longueur. Je l'avois fait plus long que large, parce que la porte de notre enclos étoit étroite, & qu'elle devoit l'être pour qu'on l'apperçût plus difficilement. Nous faiſions chaque ſoir cinq ou ſix voitures de pierres & d'argille, & nous venions paſſer le reſte de la nuit dans notre cabane de planches.

Par la même raiſon que nous portions nos pierres la nuit, & que nous avions ſoin de

choisir des sentiers couverts de gazon, pour que l'on n'y apperçût pas l'empreinte de nos pieds, nous allions aussi de grand matin porter du grain à notre volaille, & le reste du jour nous ne sortions plus. Nous avions assez de quoi nous occuper, & même fort agréablement dans notre solitude. La lecture & la musique nous délassoient, moi des travaux de mon bâtiment, & *Julie* des petits ouvrages minutieux en apparence, mais très-utiles, qu'elle faisoit dans la cabane, car moins nous avions au dehors de ressources & de moyens de nous procurer nos aises, plus il nous falloit chercher dans notre industrie ces ressources & ces moyens.

J'avois creusé un puits près de mon bâtiment; c'est celui où tu vas si volontiers remplir nos cruches & nos autres vaisseaux pour en épargner la peine à *Julie*. J'avois environné ce puits de jeunes saules qui l'ombragent aujourd'hui tout entier, mais qui alors ne pouvoient le défendre que foiblement des ardeurs du soleil. Ayant ainsi de l'eau, de l'argille & des pierres, tu conçois aisément que je pouvois bâtir. Je n'étois pas avare de matériaux pour la construction, parce qu'ils ne me coûtoient que ma peine; mais je n'en étois pas non plus prodigue, parce qu'ils me coûtoient ma peine. Je donnai aux murs de face dix-huit pouces d'épaisseur, & un pied aux deux murs de refend qui séparoient la piece du milieu de celle de droite & de gauche. Je ne donnai de hauteur à mes murs

que neuf pieds, & aux combles que cinq pieds ; de sorte que ma maison, depuis le sol jusqu'au faîte, n'avoit que quatorze pieds, & étoit cachée dans sa hauteur par les plus petits arbres d'alentour.

Je destinai la troisieme piece de ma maison à me servir d'attelier & de forge. Dès qu'elle fut finie, je l'ornai d'un banc de menuisier, que je fis de deux grosses planches exactement adaptées & clouées l'une sur l'autre, d'un fourneau où je faisois rougir du fer dans un grand feu de bois, (car je n'avois ni soufflet ni charbon de terre. (Mes outils, mon fer, & une partie de mon bois, occupoient, comme ils font encore aujourd'hui, le reste de cette chambre.

La précédente, c'est-à dire, celle du milieu, nous servit dès-lors de boulangerie & de cuisine, j'y conduisis ce petit escalier tournant, que tu as pris long-temps pour un gros tronc d'arbre que j'avois ainsi taillé. La premiere piece qui touche à celle-ci, fut notre chambre à coucher, notre salle à manger, notre salle de concert, notre cabinet d'étude ; & depuis près de trois ans que nous avons le bonheur de vivre avec toi, elle est encore devenue notre salle d'assemblée, de compagnie.

J'avois de quoi ferrer mes portes, mes fenêtres & les volets brisés que j'avois mis en dedans ; j'avois des gonds, des fiches & des verroux. Ceux-ci étoient sur-tout nécessaires, si jamais j'avois un siége à sou-

noir ; c'étoit pour cette même raiſon que je n'avois pas mis les volets en dehors, & que je n'avois fait de porte extérieure qu'à cette premiere piece : je voulois, en cas d'alerte, me barricader tout d'un coup. & n'avoir rien à craindre par en bas, tandis que de quelques trous que j'avois diſtribués dans le toit, je ferois jouer mon artillerie.

A l'aide du feu, du marteau, & d'une pierre très-dure qui me ſervoit d'enclume, j'avois redreſſé & façonné mes fers comme je l'avois voulu. Il ne manquoit plus à ma maiſon que deux choſes, c'étoit d'être blanchie en dedans & en dehors, & carrelée. Le même four pouvoit me ſervir à faire des carreaux & de la chaux. J'avois des pierres ; j'avois depuis peu trouvé une veine de terre glaiſe, je ſçavois faire des carreaux : voici comment je le ſçavois. J'avois vécu autrefois en France dans une petite campagne délicieuſe, environnée de forêts, ſituée entre deux villes nommées *Pont Sainte-Maxence* & *Senlis*, (*d*) dans chacune deſquelles j'avois quelques amis dont le commerce m'enchantoit ; j'y ai été parfaitement heureux ; je regretterois de n'y être plus, ſi je ne

(*d*) Il me montra dans une grande carte la ſituation de ces deux villes, & de la campagne dont il me parloit. Il y avoit déja quelque temps qu'il m'avoit donné les premiers principes de la Géographie, & qu'après m'avoir montré que notre iſle n'étoit qu'un point ſur la terre, il m'avoit appris à en tracer un plan aſſez exact.

commençois à être plus heureux encore dans cet isle, que je ne l'étois dans ce beau séjour. . . . . Ne t'ennuie pas, mon fils, de me voir quelquefois interrompre ma narration pour retourner vers des temps éloignés : ce retour est naturel à la vieillesse ; elle se souvient malgré elle des années qui ne sont plus pour en gémir, si elle les a mal employées : elle prend plaisir au contraire à se les rappeller quand elle en a fait un bon usage. Tu dois voir, mon bon ami, à la sérénité répandue dans mes yeux, comment j'ai passé le temps que j'ai vécu à *Fleurines*, (c'est le nom de la campagne dont je te parle.) Je veux que tu y passes quelques jours, si jamais tu trouves l'occasion de voyager & d'aller jusqu'en France : mais puisses-tu ne la trouver jamais cette occasion, si tu ne dois pas revenir peupler notre chere isle, & en faire le bonheur ! Je reprends mon récit. Les environs de *Fleurines* sont remplis de terre glaise, & presque tous les habitans du village sont occupés à en faire des carreaux. J'allois souvent les voir travailler, & même travailler avec eux, & leur art comme tu vois, m'est devenu fort utile.

J'eus un peu de peine à trouver un lieu qui me convint pour y établir un four. Je voulois qu'il fut environné de rochers élevés qui arrêtassent de toutes parts l'éclat de la flamme, & du haut desquels *Julie* pût faire le guet ; je trouvai enfin un endroit tel que je le souhaitois. De dessus les rochers qui l'en-

touroient, la vue pouvoit s'étendre sur presque toute l'isle, & sinon sur ma cabane, (ce que j'aurois regardé comme un malheur) au moins sur l'enceinte de brouſſailles dont elle est environnée.

Au fond d'un vaste entonnoir, formé par la pente de tous ces rochers, je bâtis un four de pierre & d'argille. Pendant que je le bâtissois, pendant que je coupois du bois à un coin de la forêt assez éloigné de ma cabane, pendant que je portois ce bois, pendant que je faisois cuire ma chaux & mes carreaux, ma fille étoit en sentinelle sur la cime du plus haut rocher. Si elle avoit vu quelque chose à craindre, elle devoit jetter un cri, me montrer d'où venoit le péril, & regagner promptement avec moi notre cabane : près de cinq semaines se passerent dans ces travaux pénibles, dans ces veilles inquiétantes, dont tu étois le principal objet. Nous eûmes enfin de quoi carreler & blanchir.

Ce que je viens de te dire de nos craintes, mon cher *Ariſte*, m'a fait naître l'idée d'un apologue (*e*) sur ce qui les causoit. Ecoute-moi, je t'en prie. De petits oiseaux perchés sur un arbre voyoient de loin un homme qui se promenoit vite, mais à pas égaux,

(*e*) Je sçavois ce que c'étoit que l'apologue : je lisois les fables de *la Fontaine*, & je les entendois presque toutes. *Euphrasie* avoit l'art de m'expliquer si bien ce qui se passe entre les hommes qui vivent en société, que je le concevois sans beaucoup de peine.

dans un champ, & dont la main droite faiſoit des mouvemens qui répondoient à ceux de ſes pieds. Cet homme leur fit peur, ils s'envolerent. Quelques jours après ils vinrent par hazard dans ce champ, & l'ayant trouvé couvert de grains, ſe repentirent d'avoir eu peur d'un homme qui leur donnoit actuellement de quoi vivre, & leur préparoit pour l'année prochaine une abondance plus grande encore (*f*).

Le même four qui venoit de me ſervir à deux uſages ſi différens, me ſervit bientôt à un troiſieme. Ma terre glaiſe étoit blanchâtre & fine, je réſolus d'en faire de la vaiſſelle. On m'en avoit donné un peu en me jettant hors du vaiſſeau, mais je pouvois l'augmenter par un travail qui, en même-temps, me faiſoit éviter l'ennui. Je prépare donc tout ce qui étoit néceſſaire pour ce nouveau métier. Je creuſe une foſſe à fond de cuve. Je plante au milieu un pivot que je fais entrer dans le centre d'une roue à peu près ronde, & telle que j'avois pu la faire. Sur ce même centre j'attache un bloc de bois qui doit obéir au mouvement de la roue. Une poutre que je paſſe en travers au deſſus de la foſſe, va me ſervir de ſiege. Une planche jettée auſſi ſur la foſſe, de maniere qu'une de ſes extrémités

(*f*) Au lieu de donner à cette fable une application froide, & qu'il étoit ſi aiſé de ſuppléer, Euphémus m'embraſſa tendrement.

tés vient paſſer ſur la poutre, ſera la table où je mettrai l'eau dont je vais avoir beſoin, & où je rangerai mes vaſes à meſure qu'ils ſeront faits. Je m'avance ſur cette poutre, portant d'une main un gros bâton, un vaſe plein d'eau, & de l'autre une maſſe de terre, qui, ſous mes doigts, va devenir tout ce que je voudrai.... Ah! mon fils, s'écria le bon vieillard, il faut que tu ſois bien indulgent de ne me pas interrompre pour me dire que tu ſçais tout cela auſſi bien que moi, & que tu fis dernierement un joli gobelet dans lequel *Julie* a tant de plaiſir à boire.

Nous employâmes elle & moi le reſte de la belle ſaiſon à nous prémunir contre les rigueurs de l'hiver, & à faire des proviſions pour ce temps-là. Nous fimes ſur-tout un grand amas de chataignes (*g*) & de bled Sarraſin qui vient ici ſans culture; nous amaſſâmes d'autres graines pour nos volailles; nous fimes du foin pour nos moutons; nous exprimâmes de pluſieurs eſpeces de fruits une liqueur agréable dont nous remplîmes cinq ou ſix grandes cruches que j'avois faites exprès. Nous avions pour nous éclairer vingt ou trente livres de chandelles.

Ce ne fut qu'au printemps ſuivant que, débarraſſés des métiers de toute eſpece que

(*g*) Pendant les huit années que j'avois vécu ſeul, j'avois été privé de cette reſſource de chataignes dans la partie de l'iſle que j'habitois: il n'y avoit pas non plus de bled Sarraſin.

j'avois été obligé de faire pour me loger, je m'amusai à cultiver la terre ; j'avois obtenu de mes associés quelques poignées de bled d'Europe, de graine de chanvre & de lin, & de plusieurs légumes potagers. J'en avois semé à la hâte une partie cette année-là, & je l'avois recueillie au centuple. Mais ce ne fut qu'au second printemps que je commençai à faire valoir toutes ces richesses, les seules vraies, les seules desirables, &, pour comble de bonheur, les seules faciles. Ce ne fut qu'alors aussi, & même un peu plus tard, que nous vîmes augmenter un trésor que nous possédons depuis un an. *Julie*, environ six semaines après notre arrivée dans l'isle, avoit entendu dans les environs de cet enclos le bourdonnement de quelques abeilles : elle m'en avoit averti, nous les avions été écouter, nous étions parvenus à découvrir leur retraite. Depuis ce moment, elle épioit tous les jours l'heure où il en sortiroit un essaim. Elle avoit tressé de ses mains une ruche de joncs pour les recevoir. Elle eût enfin ce plaisir si pur & si doux ; elle vint en triomphe m'apporter cet essaim ; je le posai doucement sur une large pierre que j'avois préparée, & sur le devant de laquelle j'avois écrit ces mots de Virgile, *Cœlestia dona.* (*Dons célestes.*) C'est dans cet essaim que sont sortis successivement les quatre qui remplissent ces ruches que *Julie* a tant de plaisir à appeller *mes ruches*. C'est à elle que nous devons le miel, ce baume divin par lequel nous

terminons preſque tous nos repas, c'eſt à elle que nous devons cette cire qui nous procure, au milieu des ténébres, une lumiere également vive & belle.

Du chanvre & du lin que nous recueillons chaque année, j'en fais, comme tu as vu, différens ouvrages, de la toile, des cordes, des filets.

J'avois apperçu un matin avant le jour un animal aſſez gros, qui m'avoit paru un ours, mais ce pouvoit être auſſi un animal frugivore. Dans cette incertitude je cachai ſous un très-grand filet un quartier de mouton (*h*), & une botte de différentes herbes. J'attachai au filet une ſonnette, pour que nous fuſſions avertis quand le filet tomberoit. Elle ſonna, *Julie* courut.... Tu ſçais le reſte de notre hiſtoire depuis ce moment ſi heureux pour nous tous.

Je remerciai *Euphémon* des choſes étonnantes qu'il venoit de me raconter; je ne me laſſois pas de lui en parler, & il s'amuſoit encore à me redire celles qui lui avoient fait le plus d'impreſſion.

Cependant mon fils ſe traînoit, ſe jouoit à nos pieds. Le bel âge que l'enfance, me dit *Euphémon*! Nous venons de paſſer deux heures avec beaucoup de contention d'eſprit, moi pour parler, toi pour m'écouter, & les

(*h*) Le quartier de mouton dont *Euphémon* parle ici, étoit derriere la botte d'herbes, & je ne l'ai vu, ni en entrant ſous le filet, ni lorſque j'ai été pris.

plus grandes choſes dont je t'ai parlé ne ſont pour ton fils que des bagatelles. Il ne trouve rien digne de l'occuper, que le plaiſir de ſe développer, de ſe remuer, de s'étendre.

Admirons la ſageſſe de Dieu qui a voulu que les enfans ne voient que ce que qui eſt ſous leurs yeux, ne connoiſſent que les dangers préſens : ils n'ont ni la force, ni les moyens d'éviter ceux qui ſont éloignés. Il valoit bien mieux que ceux-là ne fuſſent connus que de nous, qui pouvons les en préſerver, les en retirer. Apprenons aux enfans, ſur-tout par des expériences qui leur coûtent un peu cher, à connoître les dangers, & à les fuir : laiſſons-les expoſés à tomber, ils ne tomberont pas de haut, leurs chûtes ne ſeront pas dangereuſes : laiſſons leur auſſi quelquefois prendre un couteau ; s'ils ſe bleſſent, leur bleſſure ne ſera pas profonde, & c'en ſera cependant aſſez pour les rendre circonſpects & attentifs à ce qui peut leur nuire : mais plus nous devons nous hâter de leur apprendre tout ce qui tend à leur conſervation, moins nous devons les embarraſſer de connoiſſances ſpéculatives & laborieuſes, qui ne ſont qu'altérer le tempérament, & l'anéantir avant qu'il ſoit formé. On ne devroit ſérieuſement appliquer un jeune homme aux ſciences & aux arts libéraux, que quand il n'a plus à croître, que quand il eſt parvenu à une entiere puberté, c'eſt-à-dire, entre vingt & vingt-quatre ans, ſi l'on ne force pas en lui la nature.

Je ſerois fâché qu'on laiſſât juſqu'à cet âge-là un jeune homme ſans culture, ſans lettres, & ce qu'on appelle ſans éducation. Je voudrois ſeulement qu'après lui avoir fait ſentir en différens temps, par un concours de circonſtances bien ménagées, la néceſſité ou l'utilité des choſes qu'on vouloit qu'il apprît, on lui en eût enſeigné les vrais élémens, & on l'eût mis en état d'aller beaucoup plus loin. Je voudrois qu'après avoir bien ſondé ſes diſpoſitions & ſes talens, on eût un peu modéré l'ardeur avec laquelle on l'auroit laiſſé ſuivre ſon goût, & qu'on ne l'abandonnât pas à ſon impétuoſité avant l'âge dont je parle : plutôt, elle ſeroit trop violente, elle l'épuiſeroit ; plus tard, elle ne le ſeroit pas aſſez ; ſes productions languiroient, ſeroient froides. Je voudrois auſſi qu'on lui inſpirât de bonne heure les principes de la religion ; je dis inſpirer, car il n'y a que ſes détails, & même ſes détails ſecondaires & éloignés qui s'apprennent, qui ſoient du reſſort de l'eſprit. C'eſt par le cœur qu'on doit être chrétien, que l'on doit lire & pratiquer l'Evangile, comme c'eſt par le cœur que l'on eſt honnête, doux, bienfaiſant, humain, &c. *La ſcience nous enorgueillit, la charité ſeule nous rend recommandables*, dit l'Apôtre. Ce langage n'eſt plus étranger pour toi, ô mon fils ; tu commences à te rendre familiere la lecture des livres ſaints, & j'ai la conſolation de voir que leur onction divine ſe répand dans ton cœur.

Nous en étions-là lorſque *Julie* vint nous

avertir qu'elle avoit préparé le dîné. Ni *Euphémon* ni moi ne pensions que l'heure du dîné fut déja venue : j'étois tout à ce qu'il me disoit, j'oubliois tout le reste, j'oubliois presque jusqu'à *Julie*. Sa présence dissipa le charme qui tenoit toutes mes facultés suspendues ; le vieillard regarda sa fille d'abord d'un air distrait, & l'instant d'après d'un air tendre. Mon fils jouoit aussi sérieusement que nous causions ; mais dès qu'il apperçut *Julie*, il s'écria, *voilà Maman*, & jetta, pour l'aller embrasser, quelques brins d'herbes dont il s'amusoit ; nous l'embrassâmes après lui, & la suivîmes.

J'aimois ma femme d'un amour tranquille, paisible, qui mêt le comble au bonheur. Hélas, je ne croyois pas que cet amour dût faire dans la suite, au moins pendant quelque-tems, mon supplice !

Depuis que mon fils étoit né, j'étois devenu pere d'une fille ; *Julie* me rendit encore pere de trois filles & de deux fils, pendant dix ans que nous passâmes dans l'isle sans autres grands événemens que ceux-là, qui sont vraiment grands pour des ames dignes de sentir combien ils doivent le paroître, même dans un pays qui seroit déja très-peuplé.

XXXXXXXXXXXX XXXXXXXXXX

Un événement nous alarme.

IL y avoit seize ans qu'*Euphémon* & *Julie* faisoient le bonheur l'un de l'autre dans l'isle

DE LA PAIX : il y avoit treize ans que je partageois & que j'augmentois leur bonheur. Le quatre du mois d'Avril M. D.... nous apperçûmes de très-loin un petit objet que je pris pour un arbre flottant : il me paroiſſoit tout au plus gros comme une moyenne branche ; mais je ſçavois depuis long temps, & j'avois même appris ſans maître, comme je l'ai dit ailleurs, les premieres régles de l'optique. Je vis *Euphémon* & *Julie* trembler, pâlir, ſe regarder, me regarder auſſi ; je vis leurs yeux ſe mouiller de larmes. Je ne ſçavois qu'en penſer..... Eſt-ce le bonheur, eſt-ce le malheur qui vient à nous, s'écria *Euphémon ?* Quoi donc, lui dis je, n'eſt-ce pas un arbre ? Ah ! mon fils, c'eſt bien une autre choſe qu'un arbre ! Cet objet eſt vingt fois plus éloigné de nous, & par conſéquent vingt fois plus grand qu'il ne te le paroit. En même temps il tire une lunette d'approche qu'il portoit toujours ; il me la donne, je regarde, je vois une barque qui vient à nous à pleines voiles. Il regarde à ſon tour, & quelques minutes après me rend la lunette ; je regarde encore, & cette barque me paroit plus grande au moins de cinq ſixiemes qu'elle ne m'avoit d'abord paru. C'étoit un vaiſſeau. Ne perdons plus de temps, nous dit *Euphémon* ; il eſt vrai que cette iſle ne produit aucun métal, ni aucune des autres choſes que l'on nomme précieuſes, & qu'ainſi nous pouvons eſpérer que l'on n'y viendra pas troubler la paix dont nous jouiſſons. Il

faut cependant prendre nos mesures ; allez tous deux à la cabanne, barricadez-là. Toi, mon fils, tu prendras les armes ; toi, ma fille, tu te tiendras près de lui avec tes enfans, & il sera invincible. Pour moi, j'observerai tout, j'irai à la découverte. Si je vois du danger, je tâcherai de regagner la cabane ; si je ne puis la gagner qu'en vous exposant, je prendrai un chemin contraire, j'attirerai l'ennemi sur mes pas, je ferai en sorte que je périsse seul, & je me croirai trop heureux de périr ainsi... Nous nous jettons à ses pieds, *Julie* & moi, nous embrassons ses genoux ; nous le conjurons de ne pas nous abandonner, de ne s'exposer à aucun péril que nous ne le partagions avec lui, & nous ne descendons du rocher pour venir sauver nos enfans qu'après qu'il nous a promis qu'il viendra bientôt se défendre ou mourir avec nous.

Il ne tarda pas. A peine avions-nous rassemblé nos enfans, à peine avois-je verrouillé les portes & les fenêtres, & pris les armes, que nous l'entendimes crier d'une voix haletante : *Réjouissez-vous, réjouissez-vous, ce sont des François.*

Nous courûmes aussitôt le recevoir & l'embrasser : tous ses petits-fils, jusqu'à celui qui ne commençoit pas encore à bégayer, s'unirent à nous pour l'accabler de caresses ; il lui tendit ses petites mains, il lui sourit, & s'échappa, pour ainsi dire, des bras de sa mere pour l'aller baiser : le bon vieillard l'arro-

ſa de ſes larmes, & nous dit : Ah ! mes enfans, que la mort me paroîtroit délicieuſe aujourd'hui ! quelle volupté ſe répand dans mon ame ! j'éprouve combien je vous aime ; je ne l'ai jamais ſi vivement éprouvé : j'ai ſenti renaître toute la force, toute l'activité de ma jeuneſſe, dès qu'il a fallu veiller à votre conſervation. J'ai marché preſqu'à découvert juſqu'au bord de la plage. Ma vue s'eſt auſſi affermie tout d'un coup, j'ai apperçu le pavillon blanc, & je l'ai reconnu de plus loin que je n'aurois fait il y a trente ans... Allons offrir à nos hôtes les petits ſecours que nous pouvons leur procurer : ce ſont des François, ce ſont nos amis, nos freres... Hélas ! pourquoi tous les hommes ne ſont-ils pas amis, ne ſont-ils pas freres ?

Je marche le premier avec toute la joie, toute la célérité d'un honnête homme qui a trouvé l'occaſion de ſe rendre utile : déja une partie de l'équipage étoit à terre ; on m'invitoit par ſignes à avancer. Vainement on m'auroit fait des ſignes contraires, j'étois ſi aiſe de voir beaucoup d'hommes enſemble, que j'aurois paſſé dans le feu pour les aller joindre. Ce fut bien en ce moment que je ſentis que nous aimons naturellement la ſociété... Mon pere, ma femme & mes enfans me ſuivoient d'un peu loin. Dès qu'ils parurent, tout le monde ſe hâta de retourner à bord. *Mon fils, mon fils*, s'écria le vieillard, va leur dire : *Ne craignez rien, nous ſommes François, il n'y a que nous dans l'iſle.*

Je courus au vaiſſeau, en criant de toute ma force : *Ne craignez rien, il n'y a que nous dans l'iſle, nous ſommes François.* On s'arrêta d'autant plus volontiers, que l'on n'avoit voulu que ſe mettre en ſûreté contre une irruption. *Euphémon*, *Julie* & nos enfans arriverent : on les avoit attendus ; ce n'étoit pas à moi que l'on vouloit faire des queſtions ; on avoit vû à mon air d'admiration & d'extaſe, que je n'étois pas accoutumé aux merveilles de l'art, & que toutes celles qui s'offroient enſemble à mes yeux, m'ôtoient la faculté de répondre. Le capitaine du vaiſſeau demanda à *Euphémon*, s'il étoit vrai que nous fuſſions les ſeuls habitans de cette iſle. *Euphémon* lui aſſura que nous étions les ſeuls. Il lui demanda encore, & en me regardant fixement, ſi nous étions tous François ; je lui répondis, je ſuis Anglois ; *Euphémon* me l'avoit dit : il avoit reconnu que je l'étois, par ces mots de l'inſcription dont j'ai parlé, (*du Roi notre gracieux Souverain.*) Je ſuis Anglois, mais étroitement allié à la France, en lui montrant *Euphémon* & *Julie*, & mes enfans ; & ce qui doit plus encore te ſatisfaire, je ſuis citoyen du monde, quelqu'étendue que tu donnes à ce mot. Vous êtes Anglois, reprit-il ? Ce ne peut être que vous qu'il m'eſt enjoint de chercher ici. Depuis quand y êtes-vous, & comment y avez-vous vécu ?

Toute vérité n'eſt pas bonne à dire. Je m'étois beaucoup avancé. *Euphémon* trem-

bloit pour moi : j'oubliai en ce moment les leçons de prudence que j'avois reçues de lui, & ne croyant pas que l'on pût jamais se repentir de trop de franchise & de sincérité, je commençai à répondre à ses questions. J'ai long temps vécu seul dans cette isle : j'y ai trouvé dans la suite deux autres habitans. Ils m'ont appris à parler & à vivre en société ; la leur m'a paru délicieuse, sur-tout celle de cette femme. Elle & moi sommes la tige des jeunes rejettons que tu vois autour de nous. Tu me demandes depuis quel temps je suis ici ? J'ai près de trente-sept ans, & j'en avois quinze lorsque l'on m'y amena. Tu peux descendre & t'en assurer par une inscription que tu trouveras là bas... Une inscription, reprit-il, en tirant de sa poche un papier ! ne commence-t-elle point par ces mots : *Le neuf Mai M. D.... en conséquence d'un ordre du Roi notre gracieux Souverain.* Oui, oui, elle commence par les mots que tu viens de lire, & finit par ceux-ci : *nous avons déposé dans cette isle déserte un prisonnier d'État qui n'avoit jamais vu le jour, ni parlé, ni entendu parler. Il étoit âgé de quinze ans.* N'est-ce pas ce que contient ton papier ? Oui, reprit-il d'un ton sévere que je sentois ne mériter pas, & qui par cette raison m'offensoit ; oui, c'est là ce que contient mon papier, & tu es le prisonnier d'État que je cherche.... Au nom du Roi ton maître & le mien, je t'ordonne de monter dans ce vaisseau, & de me suivre en

Angleterre. Tu m'ordonnes !.... de la part d'un maître ?... Va, je ne connois de maître que Dieu, qui ne m'ordonne rien ... (*t*)

Craignant les suites que pouvoit avoir ma réponse, je courus sur le rocher voisin, mais sans aucun projet décidé, sans même déliberer si j'irois me défendre dans la cabane, ou si je prendrois le parti plus sûr de me cacher dans le fond de la forêt, car tout cela me paroissoit impossible : je ne sauvois en moi que la moindre partie de moi-même : je laissois au pouvoir de mes ennemis *Euphémon*, *Julie* & mes enfans : je regardois avec une affreuse inquiétude ce qui alloit en arriver. *Euphémon* eut avec le capitaine un entretien assez court & fort paisible, après lequel lui, *Euphémon*, *Julie* & mes enfans, montèrent dans le vaisseau. A peine le dernier y étoit-il entré, que guidé par la fureur j'y étois déjà sauté aussi ; « Indignes compagnons de ma liberté » & de mon bonheur, vous vous avilissez » donc jusqu'à vouloir bien des maîtres ! Des » maîtres qui ordonnent ! Vous mériteriez » que je vous abandonnasse ; je vous suivrai » néanmoins, parce que je vous aime encore, » mais je ne servirai personne, mais je n'o- » béirai à personne. »

Tu juges, tu décides avec trop de préci-

(*t*) Dieu, à proprement parler, ne nous ordonne rien. Les choses qu'il exige de nous, il en a mis le desir, & ce que l'on peut appeller le germe, dans notre cœur.

pitation, mon cher *Ariſte*, me dit doucement *Euphémon*. Qu'il te ſouvienne qu'à l'ombre de ces hêtres, que nous voyons d'ici à la gauche du rocher de Dieu, je t'expliquois derniérement les loix de la ſociété, & que tu fus obligé de convenir que ce n'eſt pas d'avoir un maitre que l'on eſt malheureux, mais que c'eſt d'avoir beſoin d'un maitre. Tu inféras ſagement de ce principe, que l'honnête homme n'obéit pas, à proprement parler, quand ſon maitre exige de lui une choſe juſte, puiſque, même ſans ſon maitre, il ſe ſeroit impoſé cette loi, & que quand ſon maitre exige de lui plus qu'il n'a droit d'en exiger, ou il ſe ſouſtrait ſans rebellion, ſans violence à ſon pouvoir, ou, s'il ne peut s'y ſouſtraire, ce n'eſt qu'à la néceſſité qu'il obéit; qu'ainſi, de quelque maniere qu'on l'entende, l'honnête homme n'a pas de maitre. Tu vois, mon ami, je te rappelle tes principes, emploie les à modérer tes tranſports..... Écoute maintenant.

Si *Williams*, capitaine de ce vaiſſeau, vient de te parler d'un ton ſévére, ce n'eſt pas qu'il ne ſoit ton ami, il t'a vu naitre, il a été ſenſible à tes malheurs, il te cherche depuis long-temps, & malgré le profond ſecret que l'on garde ſur ton ſort, il a découvert ta retraite: il t'y vient chercher, il t'y vient offrir des ſecours. Il croyoit te voir encore tel que tu étois ſorti des mains de la nature. Il te trouve inſtruit, parlant avec ſageſſe, & avec une noble fierté; il veut voir

comment, après avoir vécu toujours libre, tu recevrois des ordres que l'on te donneroit impérieusement. Il t'en donne, tu lui réponds d'un ton superbe qu'il admire, & c'est-là qu'il termine cette comédie : je vais te dire les arrangemens que nous avons pris, si tu les acceptes.

Le Roi d'Angleterre n'a ni ordonné ni défendu que l'on vint te tirer de cette isle : sans doute ce Prince ne pense plus à toi. Il t'a abandonné aux soins de la Providence, & se repose sur elle de ton bonheur. C'est de son propre mouvement que *Williams* s'est embarqué sur ce vaisseau François pour t'emmener en France, t'y faire voir les mœurs des hommes, &, si tu veux revenir dans cette isle, t'y ramener. Deux époux avec plusieurs enfans que tu vois là-bas sur le tillac, (*m*) ont mal géré leurs affaires dans les isles, & ce sera sans doute le commencement de leur bonheur ; car, lassés des perfidies, ou plutôt des caprices de la fortune, ils veulent, avec une autre famille qui les va suivre, peupler une isle déserte, ils choisiront par préférence celle de DE LA PAIX. J'ai pour garant de ce que je te dis, non seulement *Williams*, qui me paroit honnête homme, mais ces deux francs & bons *Artésiens*, (*n*) mes

(*m*) *Euphémon* m'avoit fait des maisons, des villes, des forteresses, des vaisseaux de cartes, & m'avoit appris l'architecture civile, militaire & hydraulique.

(*n*) *Euphémon*, en me montrant la province d'Ar-

compatriotes, dont l'exacte probité m'eſt connue depuis long-temps. Ainſi, mon ami, tu peux partir avec *Julie*, & quelques-uns de tes enfans; ceux que tu laiſſeras & moi, ſeront de chers gages qui te feront revenir, & tu formeras des alliances dans les deux familles qui vont s'unir à nous, & cette iſle ſera l'iſle de la paix, de l'innocence, de la population, du bonheur.... Mais il me tarde d'apprendre le commencement de ton hiſtoire que tu ignores. Auſſi *Willams* me l'a promis : il va nous la raconter.

---

tois ſur la carte, m'avoit appris depuis long-temps que c'étoit ſon pays.

Fin de la premiere Partie.

TABLE DES TITRES

Contenus dans cette premiere Partie.

Mes premieres connoiſſances, Page 1
Deſcription de ma cage & de ma maniere de vivre, 2
Un malheur qui m'arrive me fait naître des idées, 4
Je chante, 9
On me tranſporte dans ma cage, 10
Je me raſſure par un raiſonnement contre la crainte du bruit qui ſe fait près de moi, 11
Je vois un être vivant, 13
Je voyage, 16
Un ſonge m'alarme, 19
Des merveilles s'offrent à ma vue, 20
Je me baigne & je nage, 27
Je raiſonne ſur la cauſe de l'ombre, 28
J'attribue au ſoleil une de mes facultés, 30
J'apporte de la mer de petits poiſſons & des coquillages, 31
Je reviens viſiter ma cage; 32
Je m'habille, 36
La différence d'odeur d'un ſoulier à un vaſe de bois, me fait faire une découverte, 38
Je mene en leſſe un paquet, 39
Songes, 40

TABLE 201

Mon être s'accroît d'un dégré, 42
Soleil couchant, 44
Soleil levant, 47
J'imagine un ſyſtême ſur l'accroiſſement des corps. 49
J'éprouve une ſenſation délicieuſe, 52
Je ſens le malheur d'être ſeul, 54
Un événement & quelques réflexions me conſolent, 57
J'érige un monument, & je fais deux nouvelles découvertes, 58
Je joue avec mon ombre, 60
Mes proviſions de viande commencent à ſe corrompre, 61
En quel état je trouve mes coquillages & mes poiſſons, 64
Je vais chercher un cerf, & joindre le ſoleil couchant, 66
Je pleure, croyant voir la nature affligée, 70
Je revois le cerf & avec lui ſa biche, 74
J'obſerve les effets de la putréfaction, 75
Je raiſonne ſur la cauſe de la roſée, 78
Je trouve un écureuil mourant, 79
Je commence à me faire une idée de la mort & de ſes ſuites phyſiques, 82
Je reconnois que l'étude de l'Aſtronomie a des dangers, 84
J'approche d'un rocher qui me fait peur, 86
Je cicatriſe une plaie, je fais du feu, 87
Je raiſonne ſur la nature & les effets du feu. 94
Je découvre une nouvelle propriété du feu, 97

Je retrouve la biche que j'avois déja vue, mais je la trouve dans un autre état, 101
J'apprivoise la biche & son faon, 108
Je fais une action cruelle, 112
Un nouveau spectacle me plonge dans la douleur, 119
Suite du spectacle affligeant, 122
Je raisonne sur ce que je viens de voir, 125
Je découvre une grande vérité, 128
Je fais une nouvelle découverte, 131
Je vais voir un ouvrage de l'art, 139
Je commence à être parfaitement heureux, 144
Je me détermine à acquérir une connoissance. 149
Je me prosterne & j'adore Dieu, 153
Scene attendrissante produite par un tableau. 155
J'éprouve un nouveau plaisir, 157
Un nouveau lien m'unit à Julie, 164
Euphémon raconte son histoire, 167
Un événement nous alarme, 190

Fin de la Table de la premiere Partie.

L'ÉLEVE
DE
LA NATURE.
SECONDE PARTIE.

Munita tenere
Edita doctrinâ sapientum templa serenâ,
Despicere undè queas alios, passimque videre
Errare atque viam palantes quærere vitæ.
Lucrece, Liv. II.

A AMSTERDAM,
& se trouve à Paris,
Chez PANCKOUCKE, Libraire, rue & à côté de la Comédie Française, au Parnasse.

M. DCC. LXVI.

Se tenir en sûreté dans les hauteurs inaccessibles des temples bâtis par les sages, de ces temples d'où vous voyez les orages sous vos pieds, d'où vous voyez les autres hommes errer & chercher vainement dans leurs courses vagabondes le bonheur qui n'est qu'où vous êtes.

Ces mots de Lucrece ont quelque rapport avec la fin de la note qui se trouve à la page 127.

L'ÉLEVE DE LA NATURE.

J'apprends mon Hiſtoire.

OUI, mon cher *Ariſte*, *reprit Williams* en m'embraſſant, oui, je vais te dire l'hiſtoire de ta naiſſance. J'y ai pris trop d'intérêt pour ne la pas bien ſçavoir. Mais aſſure-moi auparavant que tu me pardonnes d'avoir un peu piqué ta fierté. Je voulois voir ſi tu étois digne du ſang d'où tu ſors, & ſi tu étois encore bien rempli de l'inſtinct de la nature qui ne veut point de joug. Cette même nature, repris-je, en l'embraſſant encore, ſi elle me fait haïr celui qui veut m'impoſer un joug, me le fait aimer dès l'inſtant qu'il m'ôte ce joug. Ces ſentimens-là ſont bien dignes d'un éleve de la nature : je t'aime de tout mon cœur ; je ne te le dirai pas davantage : les grandes

protestations d'amitié ne signifient souvent rien ; mais je sçaurai trouver des occasions de te prouver la mienne. Tu vas voir, en attendant, comme j'ai profité de celles qui se sont présentées. Ton pere & ta mere tenoient un rang considérable à la cour. . . . . Je ne pus m'empêcher de l'interrompre pour lui dire que cela n'ajoutoit rien ni à mon mérite, ni même au leur. (*a*) Il sourit, & continua. Dès troubles s'éleverent, ils prirent parti : ils suivirent l'impétuosité de leur zele pour le Roi, & attaquérent de front un courtisan en faveur. Il commença par rendre leur zele suspect, il y réussit ; il ne lui restoit plus qu'un pas à faire pour le changer du blanc au noir ; il n'y manqua pas, & tes parens furent arrêtés comme criminels d'état. Il empêcha soigneusement l'accès du trône à toutes les voix qui pouvoient parler pour eux : il sçut amener dans leur procès tous les jours de nouvelles longueurs, parce qu'il sçavoit bien, ou qu'il n'y auroit aucunes preuves, ou qu'elles ne seroient que contre lui. Ta mere accoucha de toi en prison ; tu fus son premier & son unique enfant. Deux autres amis de ton pere, & moi, fûmes les seuls dépositaires du secret de ta naissance ; on

(*a*) Je sçavois d'*Euphémon* ce que c'étoit que la distinction des rangs : je sçavois aussi qu'il y a de funestes circonstances où il est nécessaire que les hommes se tuent de sang-froid les uns les autres : je fus heureux de cette connoissance préliminaire lorsque *William* me raconta la mort de mes parens ; sans cela son recit m'eût fait mourir d'horreur.

vint à bout de le cacher à ton ennemi. Cependant, comme il ſoupçonnoit la groſſeſſe de ta mere, il voulut la prévenir. Il gagna par argent quelqu'un qui la ſervoit, & la fit empoiſonner ; quelques jours après, par la même voie, il fait étouffer ton pere.... Le monſtre, m'écriai-je ! .... & je n'irai pas l'étrangler, déchirer ſes membres, boire ſon ſang ! Partons tout à l'heure..... Mais ce ſeroit un nouveau crime que j'ajouterois au ſien, & qui ne me rendroit ni mon pere ni ma mere. Ah ! plutôt, laiſſez-moi ici, diſpenſez-moi de quitter cette heureuſe terre qui n'a encore à frémir d'aucun meurtre. Que je n'approche jamais de ces affreux climats ſous leſquels on voit ruiſſeler le ſang humain... Il faut y aller, mon ami, reprit *Euphémon*, tu as reçu l'éducation de la nature, tu es impénétrable aux traits du vice : tu ſerviras les hommes, & ils ne pourront te nuire. Nous voulons former ici une ſociété qui ait toutes les bonnes qualités de la leur, & aucun de ſes défauts, s'il eſt poſſible. Il n'y a qu'un homme ſans préjugés, il n'y a que toi qui puiſſes faire ce triage. Je promis de lui obéir, & *Willams* continua ainſi :

Le Roi fut fâché de la mort de ces malheureux époux : il les auroit pleurés bien plus amérement, s'il avoit ſçu qu'ils étoient morts victimes de la fidélité qu'ils lui avoient vouée. Le ſoupçon n'entroit point dans ſon ame ; il ne chercha pas quelle pouvoit être la cauſe de deux morts ſi promptes, & le meurtrier

reſta impuni. Sa vengeance n'étoit pas encore éteinte. (Rien ne peut aſſouvir celle des méchans.) Il voulut voir le cadavre de ta mere, il vit qu'elle étoit accouchée, il répandit l'argent à pleines mains pour découvrir où tu étois : il le ſçut bientôt, & tu allois périr avec ceux qui t'avoient ſauvé, ſi, ayant appris aſſez-tôt le danger, je n'avois employé ſur le champ ce moyen de mettre ta vie en ſûreté.

Ta nourrice & deux de mes amis, qui s'étoient joints à moi pour t'arracher des bras de la mort, venoient d'être avertis du danger qu'ils couroient ; ils tenoient conſeil ſur les moyens de te ſauver. C'étoient des cœurs généreux, ils ne penſoient qu'à ton ſalut, ils oublioient le leur. Je ne ſçus qu'après eux le péril qui te menaçoit. Je courus chez celui dont la maiſon étoit notre rendez-vous ordinaire. On vint nous dire que déja celle de la nourrice étoit inveſtie. Partez, leur dis-je, vous, mes amis, vous avez des chevaux qui vous attendent. Toi, héroïne de la tendreſſe & de l'amitié, toi, femme forte, tu as une chaiſe, ton digne époux t'attend, les ordres ſont donnés pour tout cela. Eh ! je partirois ſans mon enfant, ſans le fils de nos malheureux amis ! .... Non, ou je le ſauverai dans ce ſein que je lui ai voué, ou je périrai avec lui. Pars, lui dis-je, pars, généreuſe femme, tu ne peux plus ſauver ton fils, & moi je le peux encore. Il ſera dans une heure ſous la protection de ſon Roi,

& demain je te le rends à *Douvres*. Je leur expliquai en peu de mots mon projet, ils ſçavoient que j'étois capable de l'exécuter : ils partirent. J'allai chez la nourrice, on y avoit déja porté une caſſette richement ornée, que j'y avois envoyée. Je mis l'enfant dans cette caſſette, je remontai dans ma chaiſe en diſant à mon poſtillon, *au palais de Saint-James, & qu'on aille ventre à terre.* Je voyois autour de la maiſon pluſieurs de ces vils ſcélérats qui étoient vendus à ton ennemi. Mais qu'avois je à craindre ? Une armée entiére de ces ſpectres vaut-elle un homme ? Tout ce qu'ils pouvoient, les infâmes, les lâches, c'étoit d'aller dire qu'ils m'avoient vu ; & j'étois sûr de les gagner de viteſſe.

J'arrive à *Saint-James*, je traverſe les gardes, (j'étois connu,) je leur dis que j'étois chargé pour le Roi de quelque choſe de précieux ; je parvins juſqu'à lui, je me jette à ſes pieds, & ouvrant la caſſette : « Voilà, » Sire, les triſtes reſtes d'un ſang très-no» ble & très-pur. Votre favori, non con» tent d'avoir immolé à ſa fureur le pere & » la mere de cet enfant, veut auſſi l'immo» ler lui-même ; mais il n'y réuſſira pas, & » ce malheureux enfant, retrouvera un pe» re dans ſon Roi..... » Le Roi me répondit avec froideur : Vous vous chargez d'une mauvaiſe cauſe : c'eſt donc vous qui avez ſouſtrait cet enfant à ma connoiſſance..... Oui, Sire, & je l'ai dû pour ſauver votre

équité & votre gloire. Les parens de ce malheureux, dont les larmes vous parlent pour eux & pour lui, n'étoient pas coupables, & il l'eſt certainement bien moins encore. Le Roi, après t'avoir regardé avec attendriſſement, me dit : Je conſens qu'il vive, je dois cette grace à votre générosité. Vous m'en devez une autre, Sire, c'eſt de me confier ce dépôt précieux, je ne ſuis sûr que de moi pour le bien défendre contre ſon ennemi. Non, *Willams*, non, ce ſera moi-même qui le défendrai, & pour vous prouver que qui je protege n'a pas beſoin d'autre appui... Je fus obligé de partir, trop heureux d'avoir obtenu que tu ne fus pas livré à ton bourreau.

Juſques-là j'avois écouté *Willams* avec une admiration, une ſurpriſe, mêlée de ſentimens très-vifs, mais très-confus. Ah! m'écriai-je en le preſſant contre ma poitrine, c'eſt donc à ton amitié que je dois la vie? Comment reconnoitrai-je un tel bienfait? Il me répondit froidement, ce ſera en n'interrompant plus ma narration. Comme je ſortois d'auprès du Roi, ſon favori, en préſence de qui j'avois parlé, voulut me ſuivre, il l'en empêcha. On me tenoit tout prêts des chevaux de poſte; je courus à *Douvres*, j'y joignis nos deux amis, ta nourrice, ſon mari, & quelques autres perſonnes qui avoient contribué à te ſauver. Nous nous embarquâmes, nous arrivâmes la même nuit à *Calais*, & en deux jours à *Paris*.

Je connoiſſois à la cour d'Angleterre un honnête homme, à qui j'écrivis pour lui demander ce qui s'étoit paſſé, & voici ſa réponſe que j'ai toujours conſervée avec ſoin. En diſant cela, il tira une lettre de ſa poche, & lut :

Le Roi ſurpris de la noble hardieſſe avec laquelle vous étiez venu braver en ſa préſence ſon favori, & touché des larmes & des regards careſſans de l'enfant qui ſembloit lui demander la vie, dit qu'il vouloit qu'on veillât à ſa conſervation, & me chargea de ce dépôt précieux. Vous ne doutez pas que je ne le garde comme la choſe du monde la plus ſacrée, quoiqu'il m'en puiſſe arriver.

Mon ami, m'écrivant cela, prévoyoit qu'il alloit être, avec toi l'objet de la fureur de ton ennemi; mais il étoit au deſſus des craintes vulgaires : nous eûmes enſemble un commerce de lettres réglé, il m'apprit ſur tout ce qui te regardoit les détails que je vais te rendre en peu de mots.

Le Roi, toujours gouverné par ſon favori, ſe laiſſa perſuader que tes parens étoient coupables de haute trahiſon, & qu'il falloit éteindre leur race. Cependant, comme il avoit promis qu'il te conſerveroit, le parti qu'on lui conſeilla fut de te faire enfermer juſqu'à quinze ans dans une cage de bois, & de te faire conduire alors dans cette iſle déſerte où tu mourrois ſans poſtérité. Celui à qui le Roi avoit remis ta garde, fut exilé peu de temps après, & jouit actuelle-

ment, dans ſa retraite, d'une douce & paiſible vieilleſſe.

Avant que tu arrivaſſes dans cette iſle, on y avoit fait faire une grande chaſſe pour exterminer les bêtes féroces, s'il s'y en étoit trouvé ; mais il ne s'y en trouva point. On défricha auſſi les endroits les plus couverts de brouſſailles, on coupa des arbres, on te ménagea des promenades & des perſpectives, on ne tua point le menu gibier qui y étoit, & on y porta deux cerfs & deux biches pleines : le Roi vouloit que l'on pourvût de toute maniere à ta sûreté, & même à tes plaiſirs, & fit prendre pour cela les plus ſages meſures. Enfin, l'on t'embarqua toujours dans ta cage, & l'on mit dans le vaiſſeau la pierre où eſt gravée l'inſcription dont un de mes amis m'envoya en ce temps-là une copie.

Depuis quelques années tu ſçavois deux mots que tu répétois ſouvent, c'étoit *qu'on l' laiſſe en r'pos, qu'on l' laiſſe en r'pos.* Un jour que l'on t'avoit porté à manger plus tard qu'à l'ordinaire, & que tu avois vu la manœuvre de l'armoire tournante qui étoit adaptée à ta cage, tu fis de grands efforts pour la retenir, lorſque l'on te l'eut fait tourner pleine de vivres ; & les hommes impitoyables qui te ſervoient, firent ſemblant, pour t'impatienter, de vouloir ramener le tour de leur côté, tu jettas un cri ; le Gouverneur de la priſon accourut, & oubliant l'ordre qui étoit donné de ne t'approcher ja-

mais qu'en ſilence, il leur cria *qu'on l'laiſſe en r'pos, qu'on l'laiſſe en r'pos.*

Lorſque tu fus arrivé dans l'iſle, on y planta la pierre où eſt l'inſcription, on inclina ta cage, on en enleva tout d'un coup le deſſus, & ceux qui t'avoient amené juſques-là allerent à travers un bois rejoindre leur vaiſſeau qui les ramena en Angleterre.

Quelque-tems après ton ennemi mourut; je revins dans notre patrie. Le Roi me chargea d'une commiſſion importante dans les Indes, & je n'ai pû trouver plutôt l'occaſion de venir te tirer d'ici.

Je fis à mon cher *Willams* des remerciemens plus vifs & plus tendres que ne ſont ceux de la politeſſe; nous deſcendimes tous à terre: nous conduiſimes nos hôtes à la cabane, nous leur donnâmes un repas champêtre, & de fort bonne muſique. On viſita tour-à-tour chacun de nos monumens, la ménagerie, l'endroit où l'on m'avoit pris au filet, ma cage, l'inſcription, mes fontaines, les cendres de mon feu éteint depuis plus de douze ans, la grotte où j'avois couché, la pierre du ſonge & l'arbre de l'amour (qui étoit déja grand,) le rocher de Dieu, ceux où j'avois entendu l'écho, celui ſur-tout que, pour mon malheur, j'avois long-temps évité, & enfin celui d'où nous avions vu arriver le vaiſſeau.

Deux jours ſe paſſent en fêtes, en réjouiſſances: nous partons enfin, nous laiſſons *Euphémon* avec trois de nos enfans, & avec la famille qui venoit s'unir à la nôtre. Nous embraſ-

ſons, en pleurant, le bon vieillard & nos enfans. Nous promettons à l'un que nous viendrons lui fermer les yeux, & aux autres que nous viendrons gouverner leur jeuneſſe : nous les laiſſons paiſibles, tranquilles, ſans autre peine que celle de notre abſence, tandis que nous joignons à celle de les quitter tous les périls de la mer, des écueils & des hommes. Je ne me réjouiſſois plus des balancemens du vaiſſeau, comme je faiſois autrefois dans ma cage, d'où je ne voyois pas combien cette eſcarpolette étoit dangereuſe. Nous eſſuyâmes une légere tourmente qui me fit autant de peur que l'horrible tempête de mon premier voyage m'avoit amuſé, du moins dans les momens ou je n'entendois pas les cris plaintifs des matelots.

Les Journaux de voyages ſur mer & même ſur terre, me paroiſſent aſſez minutieux & inutiles : je ne ferai point le Journal du mien. J'ai abregé ce voyage autant que j'ai pu, pour revenir dans ma chere retraite. Je vais en abréger le recit (*b*), & le terminer le plutôt que je pourrai par quelques obſervations ſur les arts, dont j'ai apporté la connoiſſance & la pratique dans cette iſle, afin qu'ils y ſoient cultivés à meſure qu'elle ſe peuplera.

(*b*) Je l'interromperai par un épiſode aſſez long, mais qui me paroît trop important pour l'omettre. C'eſt l'hiſtoire d'un jeune homme avec qui j'ai vécu quelque-temps.

Je vois un homme qui m'eſt cher.

GArder l'*incognito* en Angleterre étoit pour moi une choſe fort aiſée. Je priai *Willams*, au nom de l'amitié qui nous uniſſoit, de me faire voir ma patrie avant la France, & de me mener chez l'honnête homme à qui le Roi avoit confié le ſoin de mes premiers jours. Nous y allâmes, il étoit dans ſon jardin, il béchoit un coin de terre où il alloit ſemer du ſainfoin pour ſes abeilles ; pluſieurs enfans du voiſinage l'environnoient, il cauſoit avec eux. *Willams* courut l'embraſſer, & lui dit « Bon » vieillard, de qui j'ai reçu ſi ſouvent des » leçons de ſageſſe, je viens t'en marquer ma » reconnoiſſance. Je t'amene le nouvel *Œdipe* » que tu as ſauvé. Le voici avec ſa femme » & ſes enfans ». Je m'élance auſſi-tôt vers le vieillard, il ſe laiſſe tomber dans mes bras, en s'écriant : « O mon fils : je n'ai pris de toi » qu'un ſoin paſſager, tu m'as rendu un ſer» vice bien plus durable. Tes ma ns innocen» tes m'ont ouvert la porte de la liberté & » du bonheur. J'ai été exilé, c'eſt-à-dire, » j'ai ceſſé d'être eſclave. Je n'étois que ſu» jet, je régne depuis que je ſuis ici. Ah ! » que mon empire eſt agréable, & à moi & » à ceux ſur qui je l'exerce ! Voilà ma cour, » ces enfans ; voilà mon peuple, ces abeilles » & tous ces animaux paiſibles, qui ſemblent » ſe féliciter de ce qu'ils partagent ma re» traite ».

Des malheurs retardent mon arrivée en France.

NOus ne reſtâmes pas long-temps en Angleterre, je voulois paſſer bientôt en France, & y ſéjourner le moins que je pourrois ; car j'avois hâte de revenir dans l'ISLE DE LA PAIX, je commençois à la regretter ; les mœurs des hommes me paroiſſoient plus corrompues, & par conſéquent leurs maux plus grands qu'*Euphémon* ne me l'avoit dit.

A la vue des malheurs je ſouffrois par ſympathie, par commiſération, & c'étoit déja beaucoup ſouffrir ; mais je ne tardai pas à éprouver des peines bien plus vives, des peines directes, & perſonnelles. J'aimois trop ma chere *Julie* ; j'avois lu avec elle dans notre iſle des Romans tendres, & ces livres ſont plus dangereux pour des ames honnêtes que ceux qui n'excitent qu'à la volupté & même à la débauche. Mon imagination s'exaltoit ſur-tout depuis que je voyois d'autres femmes, que je voulois trouver toujours moins aimables que *Julie*, & d'autres hommes que je voulois qu'elle trouvât moins aimables que moi. L'amour excluſif que j'avois pour elle alloit juſqu'à l'héroïſme, c'eſt-à-dire, juſqu'à la folie, & lui devenoit d'autant plus incommode, que l'on n'eſt pas amoureux de cette force-là ſans être jaloux.

Des affaires obligeoient *Willams* à paſſer

quelque-temps dans un autre royaume avant que d'aller en France ; & comme nous nous étions promis de ne nous pas quitter, nous l'accompagnâmes à condition qu'il n'y reſteroit pas long temps. Il y devoit reſter plus long-temps que nous ne penſions d'abord pour lui, & enſuite pour nous-mêmes.

En allant voir de nouvelles coutumes, de nouvelles mœurs, j'allois être auſſi le plus malheureux des hommes : mais je n'ai pas à m'en plaindre, j'allois apprendre à l'école de l'indigence & de la captivité un art divin qui ne s'apprend pas ailleurs ; l'art de former un peuple libre, & qui ne fût point ſoumis à la fortune.

Notre ami *Willams* nous laiſſa dans une ville frontiere où il devoit nous venir reprendre peu de jours après ; mais il fut arrêté & mis en priſon pour une mauvaiſe manœuvre à laquelle on croyoit qu'il avoit eu part. Cinq mois ſe paſſerent ſans que nous euſſions de ſes nouvelles, (car il lui étoit défendu d'écrire.) Je ne ſçavois où l'aller chercher ; d'ailleurs on ne voyage pas ſans argent, & il ne nous en avoit laiſſé que pour quinze jours, croyant n'être abſent que huit ou dix jours (*c*). Ainſi nous nous trouvâmes nous & quatre enfans réduits à vivre dans une auberge, ſans argent, ſans amis, ſans aucune reſſource.

(*c*) On nous avoit fait en Angleterte quelques remiſes, mais nous les avions fait paſſer en France, où elles devoient nous être néceſſaires.

Julie étoit belle, notre misere me faisoit craindre qu'elle ne fût pas incorruptible; j'étois sûr qu'elle seroit attaquée vivement; vous allez juger par son portrait si elle ne devoit pas l'être.

Portrait de Julie.

QUoiqu'elle ne soit plus dans la premiere jeunesse, elle en a encore toute la fraîcheur; elle a autant d'embonpoint qu'il en faut. Des cheveux châtains, bien plantés, relevent la beauté de son front; deux sourcils peints par l'amour, couronnent deux grands yeux, d'où il lance tous ses traits. Heureusement pour ceux qui la voient, elle a le nez un peu gros; elle en est fâchée, mais elle a tort; elle seroit trop belle, si elle n'avoit pas ce léger défaut; & combien encore n'en est-elle pas dédommagée par la petitesse de sa bouche, le vif incarnat de ses levres, & l'air gracieux & tendre dont elle sourit, même sans y penser, (si tant est qu'une jolie femme n'y pense pas toujours.) Son haleine est douce, ses dents sont belles & bien rangées, elle a le visage d'un ovale charmant: le dessous de son menton, sa poitrine, sa gorge forment des contours si délicats & si beaux, que la volupté seule peut en avoir tracé le dessein, & l'avoir suivi: elle a le bras un peu menu, mais bien arrondi, bien fait, & la main agréable, sans être exactement belle. Sa taille est noble &

dégagée. On apperçoit, malgré ſes habits, que cette taille eſt terminée par la plus belle hanche, par la plus belle chûte de reins qu'il ſoit poſſible de voir. Elle a la jambe & le pied comme *Vénus* même. Repréſentez-vous tout cela couvert d'une peau très-fine & très-blanche : voilà *Julie*.

Suite de mes malheurs.

POur l'affranchir des dangers auxquels je la voyois expoſée, tout me paroiſſoit poſſible & permis. Je voulois, à quelque prix que ce fût, conſerver ſes jours & les miens, & ceux de nos enfans. *Il faut que je vive*, me paroiſſoit alors, & me paroîtra toujours, un mot ſacré que tout homme a droit de prononcer & de ſoutenir.

Il y avoit plus d'un mois que *Willams* étoit parti. Nous avions déja vendu preſque tous nos habits & notre linge. Nous n'avions plus de crédit, nous vivions dans un grenier. Quel état pour un homme qui, dès le moment qu'il s'eſt connu, s'eſt trouvé en poſſeſſion d'un vaſte empire ! Pour un homme dont la vue n'a jamais été arrêtée que par les dernieres limites de l'horiſon !... Malheureuſement *Julie* avoit été élevée en demoiſelle, & ne ſçavoit point travailler pour vivre. J'étois encore moins capable qu'elle d'aucune eſpece de travail... Je n'étois pas entiérement inſtruit des loix : j'eus le malheur d'en enfreindre une que je connoiſ-

fois bien un peu ; mais le déſeſpoir & la miſere m'aveuglerent en ce moment... Je fus livré à la Juſtice & conduit en priſon. J'y étois depuis pluſieurs jours, que *Julie* ne le ſçavoit pas encore. Elle mouroit d'inquiétude, & ne pouvoit ſoupçonner ce qui m'étoit arrivé ; je lui avois caché avec ſoin mes démarches.

Il n'y a qu'un amant, & un amant jaloux ; il n'y a qu'un pere tendre, qu'un homme libre & accoutumé à l'être, & digne de l'être, qui puiſſent concevoir ce que je ſouffrois dans ma priſon... *Julie* apprend où je ſuis, obtient la permiſſion de me voir. Je parois devant elle. J'ai eu aſſez de force pour ſoutenir cette ſcene accablante, parce qu'il le falloit, mais je ne la décrirai pas : il n'y a que les malheurs ordinaires que l'on ſe rappelle, dit-on, avec plaiſir : mais ceux-là même je les efface autant que je peux de ma mémoire. Cependant pour rendre mes malheurs utiles aux perſonnes qui me liront, & les tenir en garde contre ceux qui pourroient leur arriver, je me fais la violence de m'en rappeller quelques-uns. Je dirai donc que ma premiere entrevue avec *Julie* fut un aſſemblage de tout ce que l'amour, la pitié, la douleur, le déſeſpoir, les paſſions les plus tendres & les plus violentes, peuvent produire dans de belles ames.

Julie alloit me quitter ; on la preſſoit de ſortir, & ſes larmes n'adouciſſoient pas les tygres qui me gardoient. Je lui avois demandé de quoi elle vivoit depuis ma détention ; elle

elle m'avoit répondu que ſur les promeſſes qu'elle faiſoit de payer, quand notre ami ſeroit revenu, on vouloit bien lui faire un peu de crédit. Je lui demandai encore ce qu'elle deviendroit, ſi cette reſſource venoit à lui manquer : elle me dit qu'une honnête & vertueuſe femme de ſon voiſinage lui avoit promis qu'elle ne l'abandonneroit pas... Je leve & j'agite bruſquement mes chaines ; je prends ſa main, je la ſerre, je lui jette un regard farouche & tendre. Eſt-il bien vrai que ce ſoit une femme qui t'offre ces ſecours ? Oui, mon ami, me dit-elle en couvrant de baiſers mes mains & mes chaines, oui, c'eſt une femme, elle ſe nomme *Zelmire* ; je veux que tu la connoiſſes quand tu ſeras libre..... Elle mit dans cette réponſe une naïveté, une candeur qui me ravirent : deux ruiſſeaux de larmes que le déſeſpoir & la jalouſie avoient arrêtés, coulerent de mes yeux ; il me fallut quitter *Julie* ; je pleurai le reſte du jour & la nuit toute entiere.... Non, la pluie la plus douce qui tombe après des chaleurs exceſſives, n'eſt pas à la nature ce que cette effuſion de larmes fut à mon cœur. Juſques-là il avoit été flétri, je le ſentis renaître, je commençai à me trouver en état de méditer, de réfléchir. Je voyois tous les deux ou trois jours *Julie*, & même nos enfans, (qu'elle avoit eu la prudence de ne me pas amener la premiere fois qu'elle m'étoit venu voir,) & je les voyois ſans ſuccomber au chagrin : mon ame ſe montoit peu à peu au ton du malheur.

Cependant les Juges de *Willams* se souvinrent de lui ; ils examinerent enfin les pieces de son procès ; ils s'apperçurent qu'on l'avoit pris pour un autre, & lui dirent qu'il étoit libre. Il osa demander des dédommagemens & une réparation d'honneur : on le condamna à cent écus d'amende, & à quinze nouveaux jours de prison. (*d*) Il paya l'amende, resta encore quinze jours en prison, ne demanda plus rien, & revint nous trouver.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣ ✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

Je dois l'honneur & la vie à un Prince bienfaisant.

LE secours de mon ami m'étoit extrêmement nécessaire. Dès qu'il sçut la condamnation infamante dont j'étois menacé, il alla en poste à la capitale, & s'étant présenté à un des plus grands seigneurs de la cour, qu'il sçavoit être bienfaisant, il lui dit avec une fermeté noble & respectueuse : « Le premier » avantage des grands est de pouvoir servir » les malheureux. Il s'en trouve un aujour- » d'hui dont le malheur paroit un crime aux » yeux de la Justice qui ne peut voir que » les dehors. Cette homme est mon ami, je » viens vous prouver son innocence ; il a droit

(*d*) Je sçais que la Justice s'administre en France beaucoup plus équitablement que cela, & j'abjure & je désavoue toute interprétation maligne que l'on pourroit donner à ce récit.

» de prétendre à votre protection. » Le Prince ayant examiné l'affaire, reconnut que je n'étois pas coupable, écrivit à mes juges, & je fus abſous.

Le premier uſage que je fis de ma liberté, fut d'aller remercier notre amie *Zelmire* & mon illuſtre libérateur. Nous nous jettâmes à ſes genoux, *Julie*, mes enfans, & moi. » Seigneur, lui dis-je, nous ſommes à vous; » nous vous devons la liberté, l'honneur, » le plaiſir de nous retrouver enſemble, & » par conſéquent plus que la vie même. „ Nos larmes ajouterent à ce diſcours ce que la plus ſublime éloquence ne dit jamais aſſez bien. Le Prince nous aſſura qu'il partageoit notre bonheur; il répandit des larmes de tendreſſe.

En ſortant de ſon palais, de ce temple de l'humanité, nous partîmes pour la France. Ne perdons plus de tems, nous dit *Willams* allons à *Paris*.... Quoi, repris je triſtement quoi donc encore une ville, & la ville la plus tumultueuſe de l'univers! Ne verrai-je donc plus que des villes ou des priſons! Donnez-moi quelques jours pour repoſer mon cœur & ma vue ſur des objets champêtres; duſſé-je reſter un peu moins à *Paris*; & qu'eſt-ce que cela me fait d'y reſter moins? Paſſons par la Flandre, *Euphémon* m'a dit que c'eſt le plus beau pays du monde; de-là il m'a tracé ma route par la Picardie. (*c*) Nous trouverons

(*c*) Il m'avoit conſeillé, en ſuppoſant que je

entre *Saint-Maxence* & *Senlis* une petite campagne que l'on nomme *Fleurines*. J'y ai voué une délicieuse retraite de quelques jours. *Williams* qui ne vouloit, que ce que je voulois, y consent; nous partons: & après avoir traversé la Flandre & la Picardie, nous arrivons à *Fleurines* au mois d'Août.

Cette terre est à onze lieues de *Paris*, elle est environnée de toutes parts de la belle forêt d'*Hallate*, que traversent, en tout sens, mille routes tirées au cordeau. Un des plus grands hommes du siecle dernier, le Czar *Pierre*, appelloit cette forêt un jardin. Il s'en trouve peu d'aussi beaux; l'art ne s'y laisse qu'entrevoir, il n'y dérobe à nos yeux aucun des charmes de la nature; il ne fait que les mettre dans un plus beau jour, & en augmenter l'éclat. On admire avec raison les jardins de l'Empereur de la Chine, qui sont un abrégé de l'univers, & une exacte imitation de la nature, sans aucune symmétrie, sans aucun ordre apparent. Le jardin dont je parle est bien plus admirable encore, & par son étendue immense, & par la variété qui y régne. Il est coupé de hameaux, de bourgs, de villes mêmes; l'Oise, la Seine, & d'autres rivieres l'arrosent, y serpentent, ne le quittent qu'à regret. *Fleurines* est un de ces hameaux délicieux. L'air pur & vif que l'on respire dans cette habitation bocagere, & dans

---

duisse aller directement d'Angleterre en France, de voir la Flandre.

toutes celles qui l'environnent, rend les hommes plus gais, plus ſains, plus vigoureux; les femmes plus belles, plus enjouées, plus aimables: la beauté s'y reproduit ſous toutes ſortes de formes. J'y ai vu des beautés tendres, j'en ai vu de ſémillantes, (beaucoup plus de ces dernieres, & elles me paroiſſent préférables.) J'y ai vu des beautés délicates, ce que l'on peut appeller des miniatures. J'y ai vu auſſi des beautés mâles, de ces beautés Grecques ou Romaines, dont les modeles deviennent plus rares que jamais en France, parce l'on n'y vit plus de maniere à former des corps robuſtes.

A une lieue de *Fleurines*, vers l'occident, eſt l'ancien château de *Verneuil-ſur-Oiſe*, & un peu plus loin, celui de *Chantilly*. L'un a été habité par *Henri IV*, & la belle Ducheſſe de *Beaufort*. Les plaiſirs & les amours voltigent, en pleurant, autour des ruines de ce temple, où ils ont reçu tant d'hommages.

Chantilly eſt un château magnifique, embelli par le grand *Condé*, & qu'habite maintenant ſon petit-fils. (*f*) Ce qui me devoit paroître, & ce qui me parut en effet le plus agréable à *Chantilly*, c'eſt le grand baſſin, la caſcade, la ménagerie & la laiterie. Ce qui me parut le plus beau, le plus majeſtueux,

(*f*) Ces deux héros que nous, contemporains du dernier, diſtinguons bien, la poſtérité les prendra ſouvent l'un pour l'autre; mais ce ſera une erreur très-légere.

c'eſt la pelouſe, les écuries, & l'arcade qui les termine du côté du château. Mais ce que j'ai trouvé de divin dans ce château, ce ſont ces trois vers de *Santeuil*, gravés ſur le piedeſtal d'une ſtatue du grand *Condé*:

Quos modo pallebant fugitivis fluctibus omnes
Terribilem bello, nunc docta per otia cernens
Pacis amœnus, latos dat in hortis ludere fontes.

Des vers comme ceux-ci, où tout eſt ſublime, juſques, pour ainſi dire, à la cadence des mots, de tels vers ſont l'écueil & le ſupplice des traducteurs; je les rendrai le moins foiblement qu'il me ſera poſſible. » A » ſon aſpect, les fleuves effrayés remontoient » vers leurs ſources. Il dépoſe ſon tonnere, » il tend aux arts une main careſſante, & » les fleuves ſe changent en fontaines pour » venir jouer dans ſes jardins. »

Près de *Chantilly* eſt *S. Firmin*, où l'on voit pluſieurs maiſons de campagne très-riantes, entr'autres, celle d'un homme célebre, l'abbé *Prévoſt*.

Fleurines, ſi bien avoiſiné vers le couchant, ne l'eſt pas mal auſſi vers l'orient. Il eſt un peu couvert de ce côté-là par une haute & longue montagne où l'on voit quelques reſtes d'une ancienne abbaye, nommée *Saint-Chriſtophe*, (g) qui eſt le centre de pluſieurs

(g) Dans un temps où les Princes croyoient ſanctifier tous les lieux où ils bâtiſſoient des monaſteres, l'abbaye de *Saint-Chriſtophe* fut fondée dans une petite

belles routes de la forêt d'*Hallate*. Vers le nord de *Fleurines* eſt *Pont Sainte-Maxence*, & au midi *Senlis*. On trouve dans ces deux villes, mais ſur-tout dans la derniere, des gens d'une ſociété aimable, & même d'un mérite diſtingué. J'en ai vu pluſieurs durant mon ſéjour dans ce pays-là.

Tels ſont, à peu près, les environs de *Fleurines*; l'amitié, la reconnoiſſance, le reſpect

---

ville du même nom. *Saint-Chriſtophe* n'eſt à préſent rien moins qu'une ville, mais il eſt quelque choſe de bien plus admirable, il eſt un point de vue, j'oſe dire céleſte; car de l'autre extrémité des routes de la forêt qui s'y terminent, il ſemble, par l'effet de la perſpective, que l'égliſe *Saint Chriſtophe* ſoit portée ſur un nuage.

Cette montagne eſt connue dans l'hiſtoire pour avoir été le berceau d'un ordre de chevalerie. Un Roi de France, nommé *Jean*, lequel régna en 1350, voulant faire revenir à lui les Seigneurs de ſa cour, dont il n'étoit pas aimé, inſtitua, pour les en décorer, l'ordre de l'Etoile, auquel il donna pour deviſe: MONSTRANT REGIBUS ASTRA VIAM. (*Les étoiles dirigent la marche des rois.*) Cette deviſe qui faiſoit alluſion au voyage des Mages à *Bethléem*, devoit paroître d'autant plus flatteuſe aux nouveaux chevaliers, que le Roi, en les préſentant ſous l'emblême des aſtres, ſembloit leur promettre de les conſulter déſormais, & de les prendre pour guides. La chartre d'établiſſement de cet ordre eſt datée de *Saint-Chriſtophe* en *Hallate*. Le lieu d'aſſemblée des chevaliers étoit à *Saint-Ouen* près de *Paris*. On multiplia tellement le nombre des chevaliers, que cet honneur ceſſa d'en paroître un; & enfin l'ordre s'éteignit en 1460, ou du moins il n'exiſte plus que dans trois chevaliers, qui ſont, l'un à la tête du guet de *Paris*, l'autre de celui de *Lyon*, & le troiſieme de celui d'*Orléans*. A l'ordre de l'Etoile a ſuccédé celui de *S. Michel*.

que je dois à leurs habitans les plus considérables, & le témoignage qu'un honnête homme rend toujours ſi volontiers à la vérité, exigeoient également de moi ce que je viens d'en dire.

Nous paſsâmes très-agréablement quinze jours à *Fleurines* dans une petite maiſon mi-payſane, mi-bourgeoiſe, où nous étions attendus depuis long-temps. C'eſt la partie de mon voyage, dont le ſouvenir m'eſt le plus cher. *Willams* accoutumé au tumulte, au faſte des cours & des villes, trouva ſi beau ce ſéjour tout champêtre, que quand il en fallut partir, il eut autant de regret que moi de le quitter.

Une heure après notre arrivée, nous fûmes nous promener dans la forêt. Mes enfans pleurerent de joie en y entrant; ils crurent y reconnoître leur patrie. Ce ſpectacle nous arracha auſſi quelques larmes à *Julie* & à moi. Ni *Willams*, ni nos hôtes, n'eurent point de peine à deviner la cauſe de nos larmes, ils en furent attendris. Deux amis qui vivoient enſemble, étoient nos hôtes; l'un des deux, ſans rien avoir de cette farouche miſanthropie, que l'on ne ſçauroit éviter avec trop de ſoin, ſe piquoit d'être un peu ſingulier, & ne prouvoit pas mal qu'il avoit raiſon de l'être. Il avoit acquis, par des malheurs, une eſpéce d'indifférence philoſophique. Il avoit entrepris de ſe faire un bonheur ſolide, qui ne dépendit, ni du monde, ni de la fortune, & il réuſſiſſoit à ſe le procurer. (Je plains beaucoup ceux

ceux de mes Lecteurs à qui cela paroîtra difficile à croire.) Voici comment vivoit cet homme là, & comment nous vécûmes chez lui. On jugera s'il étoit heureux, & si nous avons dû le quitter à regret.

Il se couchoit de très-bonne heure, & se levoit avec le jour, c'est-à-dire, en ce temps-là, entre quatre & cinq heures. Dès qu'il étoit levé, il alloit, ou sur la montagne voir le lever du soleil, ce qui lui faisoit passer agréablement une demi-heure, où si le temps étoit nébuleux, il commençoit une demi-heure plutôt à servir ce qu'il appelloit ses amis, les animaux de sa petite basse-cour. Il les avoit apprivoisés, & ils lui venoient demander à manger dès qu'il y entroit. Cet amusement, qui duroit environ une heure, étoit suivi d'une promenade avec ses éleves, (*b*) s'il faisoit beau, c'est-à-dire, s'il ne pleuvoit pas à torrens; car il ne connoissoit de pluie que celle-là. S'il pleuvoit trop pour pouvoir sortir, il faisoit un concert avec son ami; il employoit ensuite une ou deux heures, ou à travailler dans son jardin, ou à faire des tuiles avec les bonnes gens de son voisinage; après quoi il venoit déjeûner de bon appétit, ce qui ne lui manquoit jamais. Le déjeûner étoit suivi du travail des enfans; ce travail duroit deux heures le matin, & autant l'après-diner. Il différoit peu de celui des en-

(*b*) Il s'étoit chargé de quelques-uns par des raisons qu'il dira bientôt.

fans de *Lindor*, dont il ſera bientôt parlé.

Entre cet exercice & le dîner, *Clairval*, (c'eſt ainſi que ſe nommoit notre hôte,) employoit une heure ou une heure & demie à quelque lecture amuſante. L'après-dîner n'étoit guére que le double de la matinée; au reſte, *Clairval* ne s'aſſujétiſſoit à aucune regle que pour l'exercice des enfans; il diſoit que, pour tout le reſte, il aimoit à ne ſçavoir pas la minute d'auparavant ce qu'il alloit faire, & qu'il faiſoit toujours ce qui lui plaiſoit le plus; mais que, ſans y penſer, il ſe trouvoit aſſez ordinairement faire les mêmes choſes aux mêmes heures.

Un jour qu'il nous racontoit, en dînant, quelques traits de ſon hiſtoire, il nous dit qu'autrefois il avoit écrit, qu'il avoit fait pluſieurs volumes, que cet art ſublime lui avoit plû, & lui plaiſoit encore, mais qu'il s'applaudiſſoit, à certains égards, de n'y avoir pas excellé, parce qu'il remarquoit que même les meilleurs livres ne hâtoient guere les progrès, ni de la raiſon, ni de la vertu; qu'il avoit préféré d'élever quelques enfans de différentes conditions, qu'il les élevoit ſans pédantiſme, qu'il les élevoit ſelon la nature, ſelon la religion, ſelon les loix de la ſociété, toutes choſes que l'on peut concilier; & que ces enfans, bien inſtruits, ayant l'eſprit orné de quelques talens agréables, commençoient à ſe répandre dans les villes & les campagnes voiſines, où ils faiſoient déja plus de bien que n'en auroit pû faire ſans eux les plus

belles bibliotheques, & que celles-ci, aidées de ces interpretes vivans, commençoient auſſi à devenir plus utiles. Il nous dit encore qu'il faiſoit faire à ſes enfans beaucoup d'exercices pour leur aſſurer une ſanté robuſte ; que lui, *Clairval*, n'avoit jamais été malade, parce qu'il vivoit ſobrement & couroit beaucoup, même dans les plus mauvais temps : cela me fit ſouvenir de l'anecdote ſuivante, que je lui racontai.

Un Guébre, avec qui nous avions voyagé quelques jours ſur mer, nous dit d'où il étoit parti au lever du ſoleil, pour venir joindre notre vaiſſeau qu'il ſçavoit être au port : on calcula le chemin qu'il avoit eu à faire, & le temps qu'il y avoit employé ; il ſe trouva qu'il avoit fait environ quinze lieues en ſix heures. Quelqu'un lui demanda combien de fois il s'étoit arrêté pour ſe repoſer ou ſe rafraîchir en chemin ? Il ſçavoit quelques mots de François, il répondit : » Point. Oh ! de par *Zoroaſtre*, (*i*) nous » bien courir, ſans faim, ſans ſoif, avec » la même haleine, parce que nous vivre » bien, nous point carnaciers. (*k*) Nous » manger & boire de la nature toute ſeule. »

Il vint chez *Clairval*, quelques jours après notre arrivée, un de ſes amis ; nommé le Ba-

(*i*) *Zoroaſtre* eſt aux Guébres ou aux Gaures, peuple diſperſé en Aſie, ce que *Mahomet* eſt à la plupart des autres peuples des Indes

(*k*) Les Gaures ne mangent point de viande.

ron de *Dorville*, autrefois riche, & qui ne l'étoit plus. Il reſta avec nous juſqu'à notre départ. Nous nous promenâmes pluſieurs fois enſemble lui & moi. Je lui racontai mon hiſtoire ; il me conta la ſienne qui me parut intéreſſante ; je vais la rendre le plus brièvement que je pourrai.

Hiſtoire d'un jeune homme mal élevé.

QUelques-uns de mes amis, me dit-il, m'accuſent d'être un peu ſingulier, & ils ont raiſon. Ils voudroient que je me corrigeaſſe, & je tâcherois de le faire, ſi je n'étois perſuadé qu'une forte doſe de ſingularité doit entrer dans la compoſition d'un honnête homme, ſur-tout en ce ſiecle. Je n'ai ceſſé d'être ſot, d'être orgueilleux, que depuis que l'infortune a fait de moi un nouvel animal qui ne reſſemble à rien. Que l'on réforme les loix, & ſur-tout l'éducation qui pétrit les cœurs dans ſa main, j'eſpere qu'alors ils prendront la tournure que les malheurs & la réflexion ont donnée au mien, & ſans changer de maniere d'être, je ceſſerai tout d'un coup d'être ſingulier. Voilà tout ce que je vous dirai de mon caractere ; vous le développerez dans les événemens de ma vie & dans les circonſtances qui les ont fait naître.

J'étois riche, & je ne le ſuis plus. Quand j'étois galonné & fort impertinent, ce qui

ajoute encore au pouvoir des galons, rien ne me réſiſtoit, je réuſſiſſois en tout. Chaque ſottiſe que je diſois étoit un oracle. J'avois autour de moi de beaux eſprits, des flatteurs, des eſclaves, & même des hommes de mérite. Dès que je ſuis devenu pauvre, j'ai été trop heureux qu'un ſeul chien, que j'avois élevé, eût bien voulu me faire l'honneur de me reconnoître. Il eſt vrai qu'il m'a marqué plus d'attachement que n'auroit pu faire le meilleur ami. Auſſi verrez-vous dans la ſuite du récit que je vais vous faire, que j'ai érigé un monument à ſa mémoire. Je ſuis devenu pauvre, parce que j'ai eu des amis, & ſur-tout un pere, une mere, & un précepteur.

C'eſt à regret que je parle mal des auteurs de mon exiſtence : je ſuis trop ſingulier pour ne pas ſçavoir tout ce que je leur dois, pour ne pas chérir leur mémoire, pour ne pas reſpecter juſqu'à leur cendre. J'éprouve, en penſant aux maux qu'ils m'ont faits, non de l'indignation, mais de l'attendriſſement, mais de la pitié. Ils avoient été eux-mêmes fort mal élevés, & j'étois leur fils unique ; quelle éducation pouvois-je attendre ?

Je n'aurai que trop de ſcenes ſérieuſes à vous rapporter : je veux vous parler gaiement au moins de mes premiers malheurs. Les hommes aiment moins que jamais à pleurer, & je crois qu'ils n'ont pas tort. Mais comment & de quoi devroient-ils rire ? C'eſt une queſtion que je laiſſe à réſoudre à un plus habile.

Virgile que j'ai heureuſement commencé à lire dans un âge où la plûpart des jeunes gens commencent à l'oublier, *Virgile* nous peint, à la naiſſance du fils de *Pollion*, tout ce qui l'environne, tous les êtres mêmes contribuant à l'envi à faire un jour de cet enfant un héros, un demi-dieu. Hélas! je fus bien la parodie du fils de *Pollion*; tout ſembloit ſe réunir pour me rendre au moins le plus fat & le plus ſot de tous les hommes.

Mon pere & ma mere, *ſauf le reſpect que je leur dois*, étoient tout au plus de bonnes gens, & leur château une taniere. Ce n'eſt pas ſa vétuſté qui m'offenſe, & qui me fait lui donner ce nom, c'eſt que véritablement il ne contenoit que des ours.

J'avois auſſi, dans mes premieres années, une grand'mere maternelle, qui, *ſauf le reſpect que je lui dois*, me traitoit avec une bénignité à faire un jour de moi le plus mauvais ſujet du Royaume.

Les gens qui compoſoient en même-temps la haute & la baſſe cour de mon pere, (car il ne voyoit perſonne) étoient auſſi ſtupides & auſſi méchans qu'ils pouvoient l'être dans leur eſpéce, & c'eſt beaucoup dire.

La femme de chambre de ma mere, qui étoit acceſſoirement celle des poules & du menu bétail, en quoi je ſerois bien fâché de la blâmer, ſe prit de paſſion pour moi dès ma naiſſance, & m'en donna ſucceſſivement toutes les preuves que mon âge pouvoit lui permettre, en quoi je la blâme très-fort.

Lorſque mon pere & ma grand'mere moururent, j'étois ſi jeune, qu'à peine m'en ſouviens-je : c'étoit deux ſources de malheur tariespour moi ; mais il m'en reſtoit encore trop.

Je crois que j'eus un hiſtoriographe chargé d'écrire toutes les ſottiſes & les gentilleſſes que je ferois depuis ma naiſſance juſqu'à l'âge de raiſon ; au moins le compte exact & prolixe que l'on m'en rendit, lorſque je fus en état de l'entendre, me donne-t-il lieu de le croire. On me dit, entr'autres choſes, que je battois ma nourrice ; je ne m'en repentis pas alors, parce que j'étois méchant ; je ne m'en repens pas encore aujourd'hui, mais c'eſt par une raiſon bien différente ; c'eſt parce que je ſens que je vengeois, ſans le ſçavoir, la nature & ſes droits les plus ſacrés. Pourquoi n'étois-je pas nourri dans le même ſein où j'avois été formé ? Pourquoi me donnoit-on une nourrice mercenaire que je ne connoiſſois pas ? Pourquoi auſſi m'emmaillottoit-elle ? Les hommes doivent recevoir la liberté en même temps que la vie. On leur met des entraves avant même qu'ils aient tout-à-fait ouvert les yeux à la lumiere ; ils réclament contre cette violence, mais on abuſe de leur foibleſſe, on eſt inſenſible à leurs larmes. Je voudrois preſqu'avoir été en état de jetter ma nourrice par la fenêtre, & l'avoir fait.

Suppoſez-moi dans l'âge où je commençois à parler & à jurer. Tout ce qui s'eſt paſſé antérieurement eſt de peu de conſéquence.

Je vous dirai seulement, (& il vous auroit été aisé de le deviner) que depuis ma mere jusqu'à la femme qui demeuroit à l'autre extrémité du village, j'étois peloté de main en main, que chacun *m'empifroit* de son mieux, & si bien que l'on crut pour un temps que je serois condamné à rouler toute ma vie. Mais heureusement mon intempérance me valut la petite vérole qui me dégraissa & me dénoua ; elle me fit perdre aussi des traits qui promettoient beaucoup, mais qui n'étoient pas nécessaires pour les premieres conquêtes que je devois faire.

Jusqu'à sept ou huit ans on me laissa barbotter avec les enfans de mon âge, & c'étoit fort bien fait. J'étois tantôt battant, tantôt battu, selon les circonstances ; ainsi la justice s'observoit, & cela étoit encore très-bien ; mais on commença alors à nous dire, à mes camarades & à moi, que j'étois monsieur *le Baron*, parce que ma mere avoit un château, & que j'avois droit de battre sans être battu, parce que j'étois monsieur le Baron. Cette nouvelle affligea mes amis, & me causa des remords ; mais ils s'accoutumérent à ce changement, & je m'y accoutumai encore plus aisément qu'eux.

Le temps étoit venu où je devois du moins apprendre à lire. Il fallut me dorer beaucoup cette pilule pour me la faire avaler. Le vicaire de la paroisse, qui étoit mon maitre, ne m'approchoit jamais que les mains pleines de présens, & mon livre bien caché dans sa

poche. Il me donnoit d'abord la moitié de ce qu'il avoit à me donner, & le reſte après la leçon. Quelquefois je recevois la moitié de ſes préſens, je lui arrachois l'autre, je m'enfuyois ; ma mere s'en amuſoit avec lui, & diſoit, *c'eſt un petit eſpiégle.*

L'abbé reſtoit à dîner avec elle ; moi je dînois, partie dans la ſalle à manger, partie dans la cuiſine ; nous étions tous contens.

Juſques-là ma façon de vivre étoit aſſez agréable, & fort peu criminelle ; mais elle devoit me conduire aux plus grands excès, aux plus grands malheurs ; on auroit dû le prévoir & m'en garantir ; on ne le fit pas.

J'avois de l'eſprit, j'avois d'heureuſes diſpoſitions qui, faute de culture, reſterent inutiles, & me devinrent même ſouvent nuiſibles. Quand on m'apprenoit mon catéchiſme, mes prieres, mes lettres, je faiſois ſemblant de ne me pas ſouvenir le lendemain de ce que j'avois ſçu la veille, parce que je ſçavois bien qu'après cela il me faudroit apprendre autre choſe qui me donneroit encore de la peine. Ce fut ſur ce beau principe que j'eus la conſtance d'épeler pendant deux ans.

Je jurois fort bien, je n'ignorois aucun des gros mots, je ſçavois beaucoup d'autres choſes encore ; je ſçavois auſſi très-bien battre tout le monde, je buvois ſec, je fumois à toutes les pipes de la maiſon, je tirois avec tous les fuſils, je me donnois le plaiſir délicat de tuer des chiens & des poules, je commençois à ſçavoir lire & même un peu écri-

re : voilà beaucoup de perfections, & je n'avois que treize ans. J'étois autant admiré d'une partie de mon village que détesté de l'autre.

Un mien cousin qui servoit depuis quelque-temps dans la milice, vint nous voir, & trouva que j'étois *un joli drôle* ; ce mot me parut si flatteur, qu'il s'est gravé d'une maniere ineffaçable dans ma mémoire, ou il avoit alors bien des places à choisir, car elle étoit très-peu meublée d'idées ; aussi végétois-je louablement, (*l*) & devenois-je en effet *un joli drôle*.

Eh bien, cousin, me dit-il un jour, quand servirons-nous le Roi ensemble ? Veux tu toujours être paysan ? Mais je t'avertis que pour entrer dans un corps d'officiers, & y paroître avec honneur, il faut avoir l'air dégourdi, sçavoir un peu danser, faire des armes, & même du Latin. On ne sçait pas où l'on se trouve ; il n'y a pas jusqu'au Latin qui ne puisse servir : je vais dire à ta mere qu'elle te donne des maitres de danse & d'escrime, & un précepteur pour te décrasser, pour t'ôter ton air bête.

A l'égard de cet animal-là, c'est à-dire, de ton précepteur, songe à le traiter comme un chien, si tu ne veux pas qu'il te mene par le nez ; je te dirai de quelle façon j'ai

(*l*) Je crois devoir étendre la pensée de *Duruflé*, & dire que, quand on cultive trop l'esprit des enfans, on ne le fait qu'au grand détriment du corps ; mais je n'espere pas que l'on change pour cela cet usage un peu cruel.

gouverné le mien, & j'eſpere qu'elle te plaira.

Dès qu'il eut dit à ma mere qu'il manquoit encore à ſon cher fils ces trois moyens pour devenir le plus aimable des hommes, elle penſa ouvrir tout-à-fait ſon coffre fort, elle qui ne faiſoit jamais que l'entr'ouvrir. On convint que j'irois trois fois la ſemaine à la ville voiſine m'y faire donner des graces, dont véritablement j'avois beſoin, & qui coûteroient moins quand je les irois chercher moi-même.

Il ne reſtoit plus qu'à faire choix d'un précepteur; ce choix ne parut ni important ni difficile, & fut bientôt fait. Le berger de la maiſon avoit un fils qui, voyant que ſon pere conduiſoit péniblement un troupeau qui lui rapportoit peu, avoit pris un autre parti; c'étoit de vouloir être paſteur d'animaux plus ſots, mais par-là même plus aiſés à conduire, & plus lucratifs que des moutons. Dans ce deſſein il avoit endoſſé la ſoutane, & venoit de finir ſon ſéminaire. En attendant qu'il pût obtenir une place, on lui confia mon éducation; & ma mere, qui étoit conſéquente en tout, lui dit: Je donne cinquante écus de gages à mon cuiſinier, je vous donnerai deux cens francs. Le marché fut bientôt conclu, & je devins l'élève de M. l'abbé *Guillot*. Le diſciple & le maître étoient bien dignes l'un de l'autre.

Quand nous allions enſemble à la ville, nous nous y faiſions remarquer; deux chevaux que j'oſe nommer eſtimables, parce

qu'ils menoient tous les jours la charrue, mais qui, par cette même raiſon, n'étoient pas brillans, nous trainoient à pas comptés dans une vieille caléche dont on n'ôtoit plus la boue, parce qu'on trouvoit que c'étoit toujours à refaire, & que le cocher laboureur qui nous menoit, avoit des occupations plus importantes.

L'abbé me traitoit avec tout le reſpect qu'un vaſſal doit à ſon ſeigneur. Par révérence il me laiſſoit toujours deſcendre le premier de la voiture; il eſt vrai qu'à ſon tour il y montoit le premier, mais ce n'étoit que pour me donner la main. Il trouvoit cela plus sûr que de me la tenir ſous le bras.

Un peu plus d'eſprit & de méthode de ſon côté, un peu plus de docilité du mien, & en ſix mois j'aurois pu apprendre tout ce qu'il ſçavoit, hors la théologie, ſi tant eſt qu'il en ſçût quelque choſe.

Les premiers quinze jours que nous paſſâmes enſemble, j'avois mon couſin pour m'aider à le dompter; j'aurois pu me paſſer de ſecours. L'abbé n'étoit à la vérité rien moins que bon; mais il étoit reſpectueux, il étoit même bas & flatteur, il connoiſſoit le foible de ma mere pour moi. Jugez ſi j'avois beau jeu, & par tout ce que je vous ai déja dit de mon éducation, jugez ſi j'en profitois bien.

Dans les ſalles où j'allois danſer & faire des armes, je n'y voyois pas la meilleure compagnie; je penſai même y faire quelques mauvaiſes connoiſſances: j'avois alors ſeize

ans; je pris du goût pour certains petits tapageurs qui me flattoient, qui m'apprenoient qu'un *homme comme moi*, ne fût-il qu'un ſot, étoit toujours un homme reſpectable. Je leur donnois à boire, & je ne m'oubliois pas; je ſçus auſſi quelquefois tromper la vigilance de mon *Argus*, & aller faire avec eux des parties de débauches, tandis qu'il dormoit ſous la table.

Ma ſanté étoit ſeule expoſée : lorſque je voyois des filles, j'avois à craindre un bien plus grand danger, c'étoit celui de tomber entre les mains de quelque coquette ; il venoit chez mon maître de danſe une jeune & jolie perſonne, fort petite maîtreſſe, fort précieuſe, fort appliquée à la lecture des romans, fort maligne & fort adroite, en un mot, une franche coquette ; elle me tendoit des piéges, & j'allois m'y jetter en aveugle, lorſque l'abbé m'arrêtant au bord du précipice, me rendit le premier & peut-être le ſeul ſervice important qu'il m'ait jamais rendu; mais il le fut aſſez pour que je lui doive une reconnoiſſance éternelle.

Avec ſon gros bon ſens, il vit très-bien ce que vouloit faire de moi la petite perſonne : un jour qu'il me vit fort paſſionné auprès-d'elle, ne voulant danſer qu'avec elle, lui rendant mille petits ſoins, ne la quittant pas, il vint me dire à l'oreille qu'il avoit à me parler d'une choſe très-ſérieuſe, me mena près d'une fenêtre, & nous fûmes enſemble cette belle converſation.

Monſieur le Baron vous ne ſçavez pas combien le ſexe eſt dangereux ; vous ne ſçavez pas ce qu'il faut craindre, ſur-tout d'une femme du monde, telle que celle qui vous tient ſi fort au cœur : *Les coups de bâton d'un honnête homme font moins de mal que les careſſes d'une courtiſane*, dit le Sage. Le Sage ! eh qui eſt celui-là ? Faites-le moi un peu connoître. Monſieur, c'eſt *Salomon*, fils de *David*. Je me rappellai quelques mots de leur hiſtoire, que l'on m'avoit racontée : Oh, lui dis-je, c'eſt donc-là le Sage ! je ſuis bien aiſe de le ſçavoir. Mais à propos de la petite danſeuſe, ſoyez tranquille, ce n'eſt pas la premiere fille que je vois, & celle-ci ne me fera pas plus tourner la tête qu'une autre. Adieu.

Je mentois : elle étoit déja plus d'à demi-tournée. J'allai me mettre à la place que l'amour m'avoit marquée. Je fis, comme de raiſon, à ma nouvelle maîtreſſe, la confidence de ce qui venoit d'être dit ; nous en rîmes beaucoup enſemble ; l'abbé s'en apperçut, & heureuſement pour moi réſolut de s'en venger : je dis heureuſement ; car, en effet, j'ai appris depuis que les plus grands malheurs, que la mort même, auroient été pour moi de moindres maux que les careſſes de cette perfide, qui fut le fléau de tous ceux qui la connurent.

En chemin l'abbé me parla beaucoup contr'elle, & le fit inutilement. Lorſque nous fûmes arrivés, il en parla à ma mere, & ce fut avec plus de ſuccès ; je le vis entrer chez

elle, je me doutois du motif de ſa viſite, je me cachai dans un cabinet, d'où j'entendis tout.

Madame, j'ai l'honneur d'être le gardien de la chaſteté de monſieur votre fils, elle eſt en grand danger, madame; il danſe avec une fille qui danſe bien, qui eſt jolie, mais qui a le cœur mauvais; il eſt perdu s'il la voit encore; je ſçais bien ce que je dis, madame. Oh! mon Dieu, l'abbé, comment remédierons-nous à cela, vous me faites frémir.

Je n'eus pas la patience d'en entendre davantage, j'entrai bruſquement, je dis: vous êtes un ſot, monſieur le gardien de ma chaſteté, ne vous donnez pas tant de peine; & vous, ma petite maman, ne prenez pas celle de frémir; l'abbé croit ſçavoir ce qu'il dit, & moi je crois ſçavoir ce que je fais, je vous prie de ne pas vous en embarraſſer. Après demain, monſieur *Guillot*, ajoutai-je d'un ton impérieux, nous allons danſer, tenez-vous prêt. Ah! mon fils, tu veux donc me faire mourir de chagrin! Ah! ma mere, vous avez trop de bonté, ſoyez tranquille. Je partis auſſi-tôt, & j'allai finir ma journée à la chaſſe.

Le lendemain je reçus une lettre de mon oncle qui demeuroit à quatre lieues de nous, il me faiſoit ſouvent aller paſſer deux ou trois jours chez lui. J'y allois un peu par inclination, mais plus encore par intérêt. Son fils unique, mon digne couſin, s'étoit depuis peu fait tuer en duel par un de ſes camara-

des, à qui, étant ivre, il avoit dit des groſſiéretés, & donné un ſoufflet. J'étois l'héritier préſomptif de mon oncle ; je n'oſois lui rien refuſer : il me retint pendant quinze jours ; il m'avoua, dès le ſecond jour, que ma mere lui avoit écrit, & me dit pour dernier mot : ſi vous ne changez de maître de danſe, & ſi vous voyez encore une ſeule fois la petite ſorciére que vous ſçavez, je vous... L'abbé l'interrompit : Monſieur, ajoutez, je vous en prie, *& ſi vous ne pardonnez au pauvre Guillot*, car il me tuera.... Eh bien, ſoit, je répete : ſi vous ne changez de maître de danſe, ſi vous voyez encore une fois cette petite ſorciére, & ſi vous ne pardonnez bien & loyalement à l'abbé, je vous fruſtre de ma ſucceſſion. Comme je ſçavois dès-lors qu'on eſt tout quand on eſt riche, je promis tout ce qu'on voulut, & je tins parole ; mais il m'en coûta autant d'efforts qu'à une mouche qui s'arrache de la toile d'une araignée.

Lorſque je fus revenu chez ma mere, je continuai à danſer, faire des armes, racler du violon ſans muſique, aller à la chaſſe, avoir un précepteur pour la forme. Un jour qu'accompagné d'un jeune chien que je formois, je m'étois écarté dans un bois, j'apperçus un homme dont l'air & l'accoutrement me parurent ſinguliers ; il portoit une cruche pleine d'eau, je le ſuivis juſqu'à une cabane, où un de ſes amis l'attendoit. Je m'approchai pour écouter leur entretien.

Voici,

Voici, lui dit-il, tout ce qui manquoit à notre feſtin. La nature nous donne ſi abondamment cette précieuſe liqueur ; pourquoi s'eſt-on aviſé d'en chercher dans les fruits une meurtriere? Combien on s'épargneroit de ſottiſes & de crimes, ſi l'on ne buvoit pas de vin?... J'allois paroitre, lui ſauter au col, & l'étrangler..... Mais il ajouta auſſi-tôt, nous en boirons cependant ; il ne produit que de bons effets, quand on en boit avec autant de modération que nous l'allons faire... Il s'arrêta un moment, & reprit : Vous voyez le monde que j'ai le bonheur de ne plus voir, & qui, tout entier, ne vaut pas ma chere *Aline*. Depuis plus d'un an perſonne n'eſt venu troubler notre tranquillité, je ne vous demande pas ce qui s'eſt paſſé depuis, je ne le devine que trop bien. Il y a toujours des hommes qui commandent, & d'autres qui obéiſſent : il y en a qui ſe croient grands, & d'autres qui, ſur la foi de ceux-là, ſe croient petits ; il y a des tyrans & des eſclaves, des méchans qui triomphent, des innocens opprimés ; en un mot, la ſomme des maux l'emporte autant ſur celle des biens, que, dans ma retraite, celle des biens l'emporte ſur celle des maux. Ah! mon ami.... Ce diſcours m'ennuya, je m'en allai..... Que ne ſçavois-je alors ce que je ſçais aujourd'hui.

J'avois environ dix-huit ans lorſque mon oncle mourut ; ſa ſucceſſion augmenta beaucoup ma fortune, mes deſirs, & ma fatuité ;

on vint de toutes parts m'inonder de flatteries, j'en avalois le poison, & je sens que, malgré tous les malheurs qui y ont servi de remede, quelque reste de ce poison circule encore dans mon ame.

Je me croyois fort instruit, je sçavois quelques mots de latin, j'avois lu l'*Ecolier chrétien*, les *Contes des Fées*, & *l'Histoire de France* de M. *le Ragois*. Mon éducation étoit faite; il ne me manquoit plus, pour me perfectionner, que de voir *du pays*; mon précepteur devoit m'accompagner, & il étoit bien homme à ne me faire voir en effet que *du pays*. En voyageant avec un tel guide, j'étois sûr d'éprouver ce que dit sagement l'auteur de l'Imitation, *que les longues maladies & les longs pélerinages ne sanctifient guere*.

Mais un homme comme moi, n'avoir pas voyagé, qu'en auroit-on dit dans le monde? & qu'y aurois-je moi-même à dire tout le temps que devoit durer ma fatuité, si je n'avois eu à faire au moins le récit d'un voyage? On fait donc les préparatifs, on arrange des malles, on les remplit d'habits, de linge, de tout ce qui peut me donner de l'importance; & pour m'orner l'esprit, on y ajoute une bibliothéque complette, le *Cyrus* de mademoiselle de *Scudery*, & la *Pucelle* de *Chapelain*. Deux mulets, couverts de tapis à mes armes portoient orgueilleusement tout mon mérite. Je les suivois à cheval, & je faisois de petites journées de peur de me fatiguer. Je marchois entre mon précepteur & mon valet d

chambre. Je ne pouvois pas être beaucoup plus brillant qu'eux, parce que j'étois, comme eux, en habit de cheval. Cependant j'aurois été fâché que les gens qui nous rencontroient, ceux-mêmes à qui je ſerois le plus inconnu, ne s'apperçuſſent pas que j'étois le maître. J'aurois volontiers écrit ſur mon chapeau : *je ſuis monſieur le Baron de Dorville.* Au défaut de cet expédient qui ne fut pas du goût de mes compagnons, je leur enjoignis de ſe tenir toujours à quelques pas derriere moi, de ſaluer tous ceux qui nous ſalueroient dans le chemin, & je me réſervai le droit impertinent de ne ſaluer perſonne. Je le payai cher, & cela ne tarda pas. Nous avions paſſé à *Lyon*, nous y avions ſéjourné ; nous y avions vu beaucoup de monde dans les rues & hors de la ville, deux grands bras de riviere & un très-grand pont. Nous allions vers *Bordeaux*. Les *Languedociens* ont la tête près du bonnet : nous en rencontrâmes quatre qui étoient comme nous à cheval ; ils nous ſaluerent, mes gens leur rendirent le ſalut, & moi je n'en fis rien. Ne voilà-t-il pas qu'ils ſe fâchent tous en même-temps ; ils jurent en gaſcon, ils dégainent, me chargent de coups de plat d'épée, & me menent ainſi battu pendant un quart de lieue. Je ne pouvois avoir de ſecours, ni de mon précepteur, ni de mon valet de chambre : on les avoit menacés de la pointe s'ils remuoient, & ils n'étoient pas hommes à en courir les riſques.

Je voulus qu'au premier gîte un bon ſou-

per me consolât des malheurs de la journée. En arrivant je descendis de cheval le dernier, & mon valet de chambre m'appella Monseigneur ; c'étoit notre étiquette ordinaire. On me mit dans le plus bel appartement de la maison, & l'on vint demander ce que Monseigneur vouloit à son souper. J'ordonnai à perte de vue, & l'on exécuta ; je me vengeai ainsi des quatre Languedociens : mais le lendemain matin mon hôte se vengea à son tour de la répugnance avec laquelle, sans doute, il m'avoit appellé Monseigneur ; il m'apporta un grand mémoire, dont je ne regardai, selon ma coutume, que la somme totale ; elle m'effraya ; elle étoit de 93 liv. 15 s. 6 den. Je remis le papier à M. l'Abbé qui dans ce moment-là auroit voulu avoir oublié le peu de théologie dont il avoit bizarrement meublé sa tête, & sçavoir l'addition. Toute la grace que je pus obtenir de mon hôte, fut qu'il ne prendroit pour lui que 90 liv. & que le reste seroit pour les gens qui m'avoient servi.

Je me serois épargné cette dépense, & j'aurois passé la soirée plus agréablement si j'avois été sociable. J'aurois pu souper avec des étrangers qui étoient arrivés ce même soir-là dans l'hôtellerie, mais il m'auroit fallu leur faire politesse, ou risquer peut-être de nouveaux coups de plat d'epée, & les deux parties de cette alternative m'effrayoient presqu'également.

Nous nous acheminions vers *Bayonne*. car

je voulois voir d'abord l'*Eſpagne*. On m'avoit dit que les Eſpagnols étoient pareſſeux & fiers, je me ſentois pour eux une douce ſympathie.

L'argent commençoit à me manquer ; je n'avois de lettres de change à recevoir qu'à *Bayonne*. Je doublai mes marches, & je diminuai mes dépenſes. J'arrivai enfin le 6 Octobre. J'avois un billet de 1500 l. à ordre, & un autre de 800 l. payable au 10 du même mois. Je reçus d'abord mes 1500 liv. c'étoit un moyen de me faire *remonſeigneuriſer*, de recommencer toutes mes ſottiſes, & je n'y manquai pas.

J'avois pour voiſine dans mon auberge une de ces femmes adroites, dont Dieu a béni l'engeance, & qu'il répand à pleines mains ſur *Bayonne*, comme il répand la *langoſte* (*m*) ſur quelques cantons de l'Eſpagne.

Ma voiſine étoit jeune & jolie, elle avoit un air décent, elle avoit ce qu'on appelle l'air de n'y pas penſer ; cependant elle y penſoit beaucoup. Je ne tardai pas à l'éprouver. Elle vivoit avec une compagne plus âgée qu'elle, moins jolie, moins manierée, mais aſſez appétiſſante. C'étoit, diſoit-on, ſa couſine. Elles étoient à *Bayonne* pour des affaires qui n'étoient pas incompatibles avec des amuſemens funeſtes aux Monſeigneurs de mon eſpece.

Vous dire les pieges charmans que l'on me

(*m*) Eſpece de ſauterelle qui dévore les grains.

tendit, les petits maneges par lesquels on m'attira, la belle réſiſtance que j'eus à eſſuyer, tout cela ſeroit inutile. Si vous êtes ſage, (& vous l'êtes, mon cher *Ariſte*,) vous fuirez juſqu'à l'ombre du danger; ſi, par malheur, vous ne l'étiez pas, j'aurois beau vous faire craindre le labyrinthe, vous vous y laiſſeriez engager comme j'ai fait, vous n'en ſortiriez que comme vous m'en allez voir ſortir.

J'étois connu pour avoir de l'argent, je fus attaqué vivement & promptement. J'attaquai à mon tour, ce fut d'abord ſans ſuccès; mais comme ma belle inhumaine ſouhaitoit autant que moi ſa defaite, je ne tardai pas à vaincre. En deux jours je fus inſtallé.

Je venois de faire une conquête brillante, & je me croyois un grand Seigneur. J'aurois dépenſé mes 1100 liv. en deux autres jours, ſi la divine *Roſalie* avoit voulu s'afficher pour ma maitreſſe, & accepter les fêtes publiques que je lui offrois; mais heureuſement pour moi, elle aimoit le myſtere, & elle vouloit pouvoir paroitre encore neuve après mon départ; elle ne me fit dépenſer que cent piſtoles *incognito*.

Monſieur l'Abbé n'avoit rien à me reprocher; il n'étoit pas plus réſervé avec la couſine que je ne l'étois avec *Roſalie*. Nous paſſions des momens délicieux; *la candeur*, *l'innocence*, *le ſentiment* aſſaiſonnoient nos plaiſirs; je n'avois encore jamais rien éprouvé de ſemblable.

Monsieur l'Abbé négligea d'aller recevoir le 10 ma lettre de change de 800 l. Le pauvre homme ne sçavoit pas mieux les affaires que l'arithmétique. Il lui parut que comme on accorde huit ou quinze jours à un débiteur, après l'échéance de son obligation, on pouvoit le traiter avec la même humanité pour une lettre de change. Il raisonnoit par induction ; il ignoroit qu'il ne faut pas trop vouloir raisonner dans la comparaison des loix, dans les choses qui dépendent du caprice des hommes. On refusa de payer la lettre de change, il fallut la renvoyer ; j'en fis la confidence à ma maitresse qui m'étoit si attachée, qu'elle en pleura amérement pendant trois jours. A force de caresses, & surtout de présens, je la consolai un peu. Mais elle fut à peine revenue de sa profonde douleur, qu'elle me déclara, avec un soupir encore plus profond, que, sans sçavoir pourquoi elle sentoit l'amour & ses desirs s'éteindre dans son cœur, qu'elle étoit trop malheureuse ; qu'elle me prioit de partir & de la quitter, si je ne voulois pas qu'elle me prévint ; qu'en un mot elle n'y pouvoit plus tenir.

Il ne me restoit plus qu'environ cent écus, & elle le sçavoit bien ; la modicité de cette somme me fit goûter le conseil de *Rosalie*. Nous nous quittâmes après les plus tendres adieux.

Je me remis en route, fâché de ce qu'il me restoit si peu d'argent ; mais ne réfléchis-

faut guere sur la cause de cette prompte diminution, (car on ne m'avoit pas accoutumé à réfléchir) je continuai à faire bonne chere, & cependant plus de repas de 30 l. J'arrivai ainsi en *Castille*, où un banquier remplit ma bourse qui avoit grand besoin de l'être. Je regardai beaucoup mes nouvelles finances, & je me promis bien de ne me plus laisser prendre de belle passion pour une *Rosalie*.

N'allons plus, mon cher abbé, dis-je à mon précepteur, nous laisser séduire par quelque vertueuse *Laïs*; on dit que l'*Espagne* en est le centre; mettons-nous-en, la peine passe le plaisir: voyons plutôt la bonne compagnie.

Oui, oui, me répondit-il, voyons la bonne compagnie; allons au caffé & au billard, s'il y en a dans ce pays-ci, & en attendant soupons toujours ce soir à table d'hôte.

Nous y soupâmes: la compagnie étoit mêlée comme elle l'est ordinairement dans les auberges. J'avois pour voisin, d'un côté, un marchand gros & gras, qui n'avoit pas l'esprit plus cultivé que moi, qui rioit beaucoup, & sur-tout de ce qu'il disoit, & n'étoit pas fier. Je me trouvois fort à mon aise au prix de la veille. J'avois, de l'autre côté, une fille du monde qui se donnoit pour telle, & ne cherchoit à tromper personne. J'étois fort content de ma place, je m'y amusai beaucoup jusqu'à la fin du repas, que la conversation roula sur un sujet qui me déplut.

Je viens de *Bayonne*, dit un petit maître en frappant doucement sur une boëte d'écaille, qu'il eût fait sonner plus haut, si elle avoit été d'or ; j'y ai logé vis-à-vis une des plus belles auberges de la ville. Quand j'en suis parti, un François fort riche & fort sot, logeoit depuis deux jours dans cette auberge. Il s'y étoit, pour mon malheur, amouraché d'une jolie fille, auprès de qui j'avois déja fait bien du progrès. Elle me dit un matin : « Mon ami, il faut profiter des bonnes occasions, elles sont rares ; vous êtes » aimable, vous avez de l'esprit, mais une » jolie femme a toujours besoin d'argent, » & vous n'en avez guere. Je viens de trouver une bonne dupe, vous pourriez l'effaroucher ; partez sur le champ, & que » je ne vous revoie plus ; & craignez ma » colere. »

Je sçavois ce qu'il y a à craindre de la colere d'une femme de cette espece, je partis.... Bon, s'écria le gros marchand en éclatant de rire, vous avez été le prédécesseur de la dupe ; eh bien, moi j'ai été le vôtre à tous deux, & j'ai encore été votre successeur.

Je suis bien connu dans l'auberge dont vous parlez ; j'y loge toutes les fois que je passe à *Bayonne*. J'y trouvai pour la premiere fois la petite *Rosalie*, il y a environ six mois. Elle venoit d'arriver ; personne ne sçavoit encore quel étoit le motif de son voyage ; mais moi, qui ne suis pas niais, je l'eus bientôt

deviné. Je débutai auprès d'elle par ce compliment : « Mademoiselle, vous me paroissez » de la tête aux pieds une vraie friandise, & » je suis friand; arrangeons-nous. Cent écus » & un bon réjoui comme moi vous feroient-» ils plaisir ? Dites vite, car je ne fais l'a-» mour qu'en poste, je vous en avertis. Mon-» sieur, me dit-elle en me faisant une petite » révérence toute gracieuse, chacune de ces » deux choses-là séparément me feroit beau-» coup de plaisir, & à plus forte raison les » deux ensemble. » Notre marché fut bientôt conclu : elle me demanda seulement du secret ; e lui en promis, & je lui tiens parole comme vous voyez.

J'arrivai il y a quelques jours à *Bayonne* vers dix ou onze heures du matin ; je trouvai *Rosalie* qui comptoit de l'argent, & qui plaisantoit beaucoup avec sa cousine. Je viens, me dit-elle, de congédier un bonhomme qui est fort amoureux de moi. Il m'en a bien coûté pour pleurer son départ, & il ne m'en coûte rien pour rire de tout mon cœur à la vue de l'argent qu'il m'a laissé. Va, continua t-elle en se jettant à mon col, je t'aime cent fois mieux avec ton air grivois tout seul, que lui avec ses soupirs, ses larmes & sa grosse opulence. Je lui ai cependant promis que quand il reviendroit, je l'aimerois encore deux ou trois jours ; cent pistoles sont bonnes à gagner, & je suis résolue d'en passer par-là.

Je te promets, coquine, me dis-je en moi-même, que tu n'y passeras pas, & que je

gagnerai mes cent piſtoles.... Le marchand qui venoit de parler, s'apperçut de mon trouble, & m'en demanda la cauſe. Je pris un air nonchalant, je me donnai des graces, je me plaignis d'avoir des vapeurs. Monſieur a l'air François, me dit-il en ſouriant, & l'on parla d'autre choſe.

La converſation tomba bientôt ſur le gouvernement, ſur les loix, ſur les intérêts des princes; tous grands ſujets qui fourmillent de lieux communs, dans leſquels on peut s'étendre à perte de vue. Un ſot diſant citoyen du monde, une eſpece d'aventurier ſoutint que les peuples étoient le marchepied du trône; qu'il falloit, pour la ſûreté du ſouverain, que ce marchepied fût contraint de toutes parts, qu'il fût impitoyablement ſerré à clous & à chevilles.

Vous vous trompez, monſieur, reprit un homme qui avoit une phyſionomie honnête & tranquille; ce ſont tout au plus, les criminels, les gens ſans aveu, qui doivent ſervir de marchepied au trône; ce ſont ceux-là qu'il faut contraindre, qu'il faut fouler: mais le reſte du peuple, mais les hommes qui travaillent au bonheur de la ſociété, ſont les gardiens du trône. Leur amour pour le prince, & l'amour du Prince pour eux, ſont leur ſûreté & la ſienne.

Des régles du gouvernement on paſſa à des réflexions politiques ſur la guerre préſente. L'homme qui venoit de parler, & que je pourrois nommer *l'ami du peuple*, fit des

vœux pour le succès du traité général imaginé par un roi bien digne de l'exécuter, (*Henri IV*) & rappellé depuis par plusieurs grands hommes, entr'autres l'abbé de *Saint-Pierre*. Quand verrons-nous, continua-t-il, toute l'Europe ne faire qu'un gouvernement & un peuple, & ne porter ses armes & ses colonies dans les autres parties du monde, que pour y porter en même temps l'abondance & la paix, & y faire oublier, s'il est possible, les monstres que l'Espagne sur-tout a vomis autrefois dans ces malheureuses contrées?

Mon précepteur, ennuyé du personnage muet qu'il faisoit depuis que nous étions à table, s'avisa de dire un mot, & ce fut une sottise. J'ai lu, dit-il, dans quelques gazettes, ce projet de gouvernement universel; l'assemblée des plénipotentiaires qui devoient le composer, se seroit nommée, je crois, *le concile de l'Europe*. C'est *le sénat de l'Europe* que monsieur l'abbé veut dire, reprit un de ses voisins; mais on emploie volontiers les termes de son art.

Par la même raison, continua un riche laboureur, on parle volontiers chacun de son métier; permettez, messieurs, que je vous parle un peu du mien; il est assez en honneur à présent, & il le mérite assez pour que vous m'écoutiez.

Tous les princes encouragent aujourd'hui l'agriculture, mais le nôtre sur-tout l'encourage de maniere à vaincre la paresse que l'on at-

tribue à la nation Eſpagnole. Il nous affranchit des impôts accablans ſous leſquels gémiſſent la plûpart des autres peuples, & ſous leſquels nous gémiſſons auſſi il y a peu de temps. Nous travaillons volontiers, parce que nous travaillons pour nous-mêmes, parce qu'on nous laiſſe jouir du fruit de nos travaux.

Je cultive beaucoup de terres qui preſque toutes m'appartiennent. J'habite une vallée délicieuſe, je la couvre d'arbres, j'y diſtribue de petites habitations où je loge mes ouvriers; je les marie, ils peuplent mon domaine; je vois autour de moi l'abregé de l'univers, & tout ce que je vois, ce ſont mes créatures. La plaine eſt ſillonnée par mes bœufs, les côteaux ſont couronnés de mes vignes; chacun de mes ſerviteurs me rend une rétribution modique, & du reſte de ſa récolte il entretient abondamment ſa famille. Ainſi, en même temps que je ſuis riche, je ſuis heureux, choſe aſſez rare; mais c'eſt que je fais des heureux.

Je vis avec autant de nobleſſe que de frugalité; tout chez moi reſpire l'innocence, la ſimplicité, le vrai bonheur. Ma femme eſt laborieuſe & ſage, mes enfans ſont bien élevés; chaque jour de ma vie eſt marqué par de nouveaux plaiſirs, & tous mes plaiſirs ſont réels.

Arracher à la terre deux moiſſons en une année, la forcer de produire, ſont des moyens violens que la cupidité ſeule emploie, & qui ne réuſſiſſent pas long-temps. Pour moi j'ai

pitié des hommes, des animaux, & de la terre même. Je ne choisis dans les nouvelles découvertes sur l'agriculture, que les plus simples & les plus utiles, comme la charrue de M. *de Tulle*, mise en usage par M. *Duhamel*, comme les moyens d'extirper le bled noir, &c.

Que n'aurois-je pas à vous dire des soins & de la propreté avec lesquels sont traités les animaux qui peuplent dans mes basses-cours. Oui, j'ose le dire, vous seriez jaloux du bonheur, non seulement de mes bergers & de leurs familles, mais de celui-même de leurs troupeaux.

Pardonnez-moi un peu d'enthousiasme, mon cœur est plein de sa félicité, il faut qu'il l'exhale. Aux transports qui naissent de mon propre fond, se joignent ceux que je reçois par communication des hommes divins dont je lis les ouvrages. Mon pere qui, à l'âge de soixante-dix ans, a encore l'esprit juste & sain, a orné le mien dès mon enfance; il m'a mis en état de lire avec fruit *Virgile*, *Horace*, *Pline*, *&c.* Je les lis tous les jours: j'y joins les meilleurs ouvrages François & Espagnols, sur tout *l'Histoire naturelle de M. de Buffon.*

Je sens de plus en plus la force de cette vérité: *Felices nimium sua si bona norint agricolas!*

Vous connoissez ce beau vers, ajouta-t-il en nous regardant l'abbé & moi, qui baissâmes modestement les yeux, & sourime

d'un air plus qu'ingénu en faisant un petit signe de tête ; l'aimable campagnard vit notre embarras . & comme il n'étoit pas bel esprit de profession, il ne chercha point à en jouir. Il tira sa montre, nous avertit qu'il étoit minuit, & la compagnie se sépara.

Lorsque je fus dans ma chambre, je fis beaucoup de reproches à l'abbé de ce qu'au lieu de m'apprendre des sottises, il ne m'avoit pas appris tout ce qu'il y a à craindre du commerce de certaines femmes, & tout ce qu'il y a à gagner dans celui des hommes qui sçavent cultiver leur esprit & la terre. L'abbé me répondit qu'il en étoit bien fâché, mais qu'il n'avoit jamais sçu qu'autant de latin qu'il en falloit pour entendre un peu son bréviaire, & qu'il ne s'étoit point douté de tout cela.

Le lendemain matin je courus chez le laboureur, je dépouillai devant lui tout mon orgueil, je lui demandai plus son amitié que je ne lui promis la mienne ; il alloit à *Madrid*, où ses affaires l'appelloient pour deux ou trois jours ; nous résolûmes de ne nous point quitter ; nous partimes ensemble.

Je ne vous répéterai pas toutes les belles choses qu'il me dit, j'étois encore alors bien peu capable de les entendre & d'en profiter ; mais au moins semoit-il dans mon ame d'excellent grain qui y devoit fructifier un jour quand elle seroit fécondée par le malheur. Ce fut avec la plus vive douleur que je vis arriver le moment de notre séparation. Je

perdis enfin mon *Mentor* ; il ne me resta qu'un précepteur ; & quel précepteur !

Mon ami m'avoit prévenu sur tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver à *Madrid*, & dans le reste de mon voyage ; il m'avoit indiqué tous les moyens de les éviter ; je n'en évitai néanmoins aucun, parce qu'il n'étoit plus avec moi, & que je n'avois pas l'ame assez forte pour pouvoir vaincre sans lui.

Dorville me raconta de suite ses voyages d'Espagne, de Portugal, &c. Tout cela augmenteroit trop le volume de ces Mémoires ; il suffit que l'on sçache qu'il va voir *Cervio*, dont la femme, ancienne amie de *Rosalie*, lui donne de l'argent & une lettre pour cette malheureuse fille qu'elle veut faire venir chez elle pour la tirer du désordre. Il y a cependant un trait de son voyage de Portugal que je ne veux pas omettre ; c'est *Dorville* qui va continuer de parler.

J'eus occasion, étant à *Lisbonne*, d'y voir un François naturalisé. Il se nommoit *Lindor*, & sa femme *Sophie*. Ils habitoient à la campagne une jolie retraite, ils m'y menerent. Je ne sçaurois exprimer le plaisir que j'éprouvai en arrivant chez eux ; tout y respiroit l'ordre, la tranquillité, la vertu, le bonheur.

D'abord des oiseaux apprivoisés vinrent voltiger & faire entendre leur ramage autour de nous. Quelques chiens de moyenne taille, & deux agneaux qui jouoient tous ensemble dans la cour, vinrent aussi nous caresser,

comme s'ils nous avoient connus depuis longtemps. Tout, dans cette maison, participoit à la cordialité de ses aimables maitres.

A peine fûmes-nous au vestibule, que les enfans, qui nous avoient apperçus, nous environnerent, & nous firent mille caresses. Sur-tout ils ne se lassoient pas d'embrasser *Lindor* & *Sophie*. Vous eussiez dit qu'ils ne les avoient pas vus depuis un an, & il n'y avoit pas plus d'une heure qu'ils les avoient quittés. Les derniers qui les embrasserent étoient les leurs, (ils les y avoient accoutumés.) Quand ce fut leur tour, je m'en apperçus aisément; je vis *Lindor* & *Sophie* ramasser sans affectation, toute leur tendresse sur eux; je me fis violence pour retenir mes larmes; j'adorai intérieurement la nature & l'amour.

Vous voyez, me dit *Lindor*, ma famille naissante. J'ai un fils, j'en éleve avec lui cinq autres, dont les peres ont le malheur d'être trop occupés pour les pouvoir élever eux-mêmes. Ma femme a deux filles, elle en a pris quatre autres. Nous élevons ensemble ce petit troupeau avec les sages précautions qu'exige la différence des sexes. Nous formons dès-à présent de doux liens que l'hymen doit un jour resserrer & rendre éternellement heureux.

Voici en deux mots mon plan d'éducation, & de quelle maniere je l'exécute. Je persuade bien à mes enfans qu'ils dépendent de moi, & je le leur prouve souvent par expérien-

ce ; mais je me garde bien d'abuser de mon pouvoir. Je ne fais parler que la néceſſité ou une utilité ſenſible dans tout ce que j'exige d'eux. Je les avertis que toute leur vie ils dépendront, ils auront des maitres. En les chargeant d'un joug léger, je les rends capables d'en porter dans la ſuite un plus peſant. Je dicte peu d'arrêts, je ne les fais pas ſans avoir bien médité ; mais ils ſont irrévocables : on en eſt sûr, & on ne revient point contre ce que j'ai dit.

Chez moi les moindres récompenſes ſont pour les talens, & les plus grandes pour les vertus ; être humain, bienfaiſant, ſobre, modéré, ſçavoir prévenir tout le monde, & s'en faire aimer, ſont autant de titres pour acquérir tous les prix, toutes les diſtinctions. Les fautes de l'eſprit & du tempérament ne ſont punies que d'une légere réprimande ; mais on eſt l'objet de l'horreur publique, quand on a péché de ſang-froid & avec malignité. Je ſçais tous les maux que produiſent l'emportement & la colere. J'attaque ce vice partout où je le découvre ; j'y emploie l'huile & le feu, & je ne l'abandonne pas que je ne l'aie extirpé.

Comme il n'y a point de crime irrémiſſible en lui-même, parce qu'il n'y a point d'habitude vicieuſe dont on ne ſe puiſſe corriger, & par conſéquent en mériter le pardon, je punis les coupables, mais je ne les déſeſpere pas. Je les ramene au contraire peu à peu dans le bon chemin d'où ils ſe ſont éga-

rés. Il n'y a pas d'enfans qui ſoient vraiment incorrigibles ; c'eſt tout au plus dans un âge fort avancé que l'on ceſſe de pouvoir réſiſter à des penchans que l'on a long temps ſuivis.

La diſtribution que je fais de la journée eſt très-ſimple, & comme elle eſt peu chargée de travail, elle eſt tous les jours la même. Il n'y a de congé que les Dimanches.

Le matin & le ſoir une priere courte eſt reſpectueuſement prononcée par chaque enfant à ſon jour, & accompagnée de quelques réflexions que j'y joins.

Une demi-heure d'exercice de mémoire que l'on emploie à apprendre les premiers élémens de la Religion, les Fables les plus aiſées de *la Fontaine*, & un peu de Géographie & de Chronologie.

Deux heures le matin & autant l'après-diner pour apprendre à lire & écrire, pour apprendre enſuite le François, le Latin, le Grec, &c. & les élémens de la Géométrie.

Le reſte du jour eſt partagé entre quelques lectures agréables, les récréations, la muſique, la danſe & les autres exercices du corps, qui, avec la frugalité & le choix de la nourriture, rendent les maladies auſſi rares dans ma maiſon, qu'elles le ſont parmi les ſauvages proprement dits, & parmi tous les animaux qui ont le bonheur de vivre ſelon la nature.

Tandis que les garçons font de grands exercices, qu'ils remuent la terre, qu'ils portent des fardeaux proportionnés à leur force, &c.

les filles apprennent à coudre, à filer, à faire le ménage, &c.

Voilà sommairement ce que me dit *Lindor*. J'étois enchanté de tout ce qu'il me disoit, je l'étois sur-tout de ce qu'il me parloit sans exagération, car je voyois à tout moment s'exécuter sous mes yeux ce qu'il venoit de me dire. Que je regrettai dans ce moment-là de ne pouvoir passer le reste de mes jours avec lui ! mais je ne sçavois guéres ce que je souhaitois. Ne valoit-il pas mieux que je le quittasse comme je le fis ; que je devinsse malheureux pour devenir sage, & qu'enfin, sans appauvrir le Portugal, j'en rapportasse en France, ma patrie, un tréſor précieux, qu'elle avoit d'autant plus de droit d'en attendre, que c'étoit à un François que le Portugal devoit ce même tréſor ? Car *Lindor* étoit François, je vous l'ai dit.

Je passai trois jours chez lui, & je le quittai aussi pénétré d'admiration pour lui & pour tout ce qui l'environnoit, que *Télémaque* le fut autrefois pour les habitans de la Bétique. Il y a donc, m'écriai-je en sortant de chez lui, il y a donc au moins dans l'univers deux vrais heureux. J'en viens de voir un en Portugal, l'Eſpagne en poſſede un autre..... Nous l'irons voir, dis-je à l'abbé, après un moment de réflexion ; nous retournerons en Eſpagne : on fait de plus longs voyages pour des objets moins importans. Oui, nous y retournerons, je le veux.

Il faudra bien que cela soit, reprit l'abbé,

puiſque vous le voulez ; mais que vous reviendra-t-il de cela ? votre fermier Eſpagnol eſt encore un original comme votre maître de penſion Portugais. Ce ſont de ces gens qui, à force de beaux ſentimens, font tourner la tête des autres & la leur. Retournons chez nous ; M. l'Evêque m'a promis la cure de votre village, qui, j'eſpere, ſera bientôt vacante. Vous entrerez dans votre château où vous ſerez le maître, & cela vaudra mieux que tous les grands diſcours que vous venez d'entendre ; qu'eſt-ce que ce *Lindor* avec ſon bel eſprit & ſon humanité ? Il n'a que tout juſte de quoi vivre, & il mourra peut-être à l'hôpital, avec ſa charmante *Sophie*. Le laboureur eſt riche, à ce qu'il dit, il a beaucoup de terre ; mais vous verrez qu'il ſe ruinera à force de vouloir faire du bien. Qui eſt-ce qui lui en donnera quand il n'en aura plus ? Allez, monſieur, croyez-moi, ce ne ſont pas là des modeles à ſuivre.

Vous vous trompez, repris-je froidement, on peut faire du bien ſans ſe ruiner. A l'égard de ce que vous me dites, que tous ces hommes à beaux ſentimens font rarement leurs affaires, je réponds que c'eſt tant pis pour les autres, que tous ſont intéreſſés à ce qu'ils les faſſent bien, & qu'ils aient la tranquillité d'eſprit qu'on ne peut avoir qu'avec une fortune honnête. Ce n'eſt que dans cette heureuſe ſituation qu'ils peuvent répandre leur lumiere ſur toute la ſociété ; l'indigence & les ſoins qu'elle entraîne, couvrent leur eſ-

prit d'un nuage ; un état trop brillant peut auſſi leur nuire, à moins que leur ame ne ſçache s'élever au deſſus de la région où ſe forment les tempêtes, & il y en a peu qui atteignent à cette hauteur.

Les hommes faits pour éclairer les autres doivent auſſi vivre iſolés, doivent être ce que l'on appelle ſinguliers. Une comparaiſon toute ſimple va vous en convaincre. Lorſque pluſieurs perſonnes ſont le ſoir autour d'une table, ſur laquelle eſt un flambeau, on y laiſſe ce flambeau, on ne le met point ſur un des ſiéges qui environnent la table.

Il réſulte de là, que ſi les hommes dont je parle n'étoient heureux par leurs vertus, par le témoignage de leur conſcience, par le plaiſir de ſervir l'humanité, ils ſeroient fort à plaindre, ou menéroient du moins une vie bien inutile pour eux-mêmes ; car le flambeau ne partage point les amuſemens des perſonnes qu'il éclaire.

Comme ſi ce n'étoit pas aſſez que les hommes précieux fuſſent qualifiés de miſanthropes, de philoſophes ; ils ſont ſouvent encore les victimes de l'ignorance ou de la malignité ; *Socrate*, *Régulus*, *Caton*, *Cicéron*, *Senequ* meurent de morts violentes ; ce ſont des abeilles que les frélons ont tués pour dévorer leur miel. On pourroit les comparer encore à ces animaux utiles qui contribuent à la fertilité de la terre, & que l'on immole à des dieux infames : mais ces hommes n'ont pas été proprement malheureux ; ils ſe ſont enveloppés dans leur vertu, elle les a rendus invulnérables.

Ceux qui vivent aujourd'hui sous des gouvernemens sages & modérés, tels que sont presque tous ceux de l'Europe, où l'Inquisition n'est pas admise, n'ont rien de semblable à craindre ; les princes, leurs cours, les tribunaux de justice, tout les protege : on ne les condamne plus sans les bien entendre ; ils n'invoquent plus en vain l'humanité & les loix.

Des hommes d'une classe fort inférieure à celle là, mais qui tendent à s'y élever, jouissent aussi d'une certaine considération, & sont écoutés. On est enfin persuadé que les moindres lumieres mêmes sont d'un grand prix ; on n'en néglige aucune.

Je m'échauffois en faisant ce discours ; c'étoit un abregé des conversations de *Lindor* ; je prenois plaisir à les répéter. Je m'apperçus que j'ennuyois mon précepteur, je le vis bailler : je gardai mes réflexions pour moi même.

Nous reprimes la route d'Espagne ; j'évitai Madrid, & j'allai descendre chez mon ami *Cervio*. Il étoit prévenu de mon arrivée. Je lui avois écrit de Lisbonne. Il avoit préparé pour me recevoir une petite fête champêtre, dont le but n'étoit pas de nous étourdir l'un & l'autre, de nous enlever nous-mêmes, ou de satisfaire chacun notre vanité ; la fin de cette fête n'auroit été qu'un grand vuide dans nos cœurs ; nous nous serions ennuyés avec cérémonie ; ce n'auroit plus été une fête champêtre.

Je passai quelque-temps chez *Cervio*, (*a*) j'y appris la mort de ma mere, & la perte de presque tout mon bien. Mon précepteur me quitta pour un bénéfice qu'il sçut se faire donner. Mon laquais épousa la fille d'un des bergers de *Cervio*. Je fis en partant de tendres adieux à mes hôtes. Ils me remirent une lettre & de l'argent pour *Rosalie*; ils me comblerent aussi de bienfaits. « Vous » partez en grand homme, me dit *Cervio*, je » vous trouve plus grand qu'un héros qui » part pour l'armée; vous allez seul & sans » appui défier le malheur. Car je vous prédis des malheurs, il vous en arrivera; » mais ils tourneront à votre avantage, si » vous êtes vraiment vertueux. » Nous nous embrassâmes pour la derniere fois, & je volai à Bayonne.

Rosalie n'étoit plus dans le grand hôtel où je l'avois vue, & n'avoit plus de cousine, mais seulement une femme fort âgée qui la servoit. Je l'allai trouver dans son humble logement, je la priai de vouloir bien que je le partageasse avec elle pour quelques jours. Elle y consentit difficilement; mais elle y consentit enfin.

J'étois arrivé le soir; nous partageâmes le

(*a*) *Deville* me dit que *Cervio* descendoit de *Cervius*, qui, dans la huitieme satyre du second livre d'*Horace*, raconte si agréablement la fable du rat de ville & du rat des champs.

le reſte de cette journée entre les plaiſirs de l'amour, & celui de nous entretenir de *Cerzio* & de ſa charmante épouſe ; je rendis à *Roſalie* leurs lettres & l'argent, & elle me promit qu'elle les iroit voir. Je différai juſqu'au lendemain la converſation ſérieuſe que je devois avoir avec elle, quoiqu'elle eût pluſieurs fois voulu l'entamer ce ſoir-là même.

Lorſque nous fûmes levés, je priai ſa vieille compagne de nous laiſſer ſeuls pendant deux ou trois heures. Je ſçavois combien un témoin de plus ajoute à l'humiliation d'un coupable, & peut nuire à ſa ſincérité. La femme ſortit ; & autant pour inſpirer de la confiance à ma maitreſſe, que pour ſuivre les mouvemens de mon cœur, je me jette à ſes genoux. Belle *Roſalie*, ce n'eſt qu'en ce moment que je vais te prouver tout mon amour, & mériter tout le tien. Je veux te ſauver de l'abyme où tu es tombée. Il faut que je t'aime bien ſincérement, & que je ſois bien ſûr que tu répareras tes fautes, pour que je faſſe auprès de toi l'effort que je vais faire. Apprends combien je devrois te mépriſer & te haïr.

Quelques jours après que je t'eus quittée, je ſoupai dans une ville de Caſtille avec l'aventurier que tu avois renvoyé pour me plumer à ton aiſe, & avec le marchand avec lequel, un moment après mon départ, tu avois inſulté à ma bonne foi & à ma ſottiſe. Avoue, ma chere *Roſalie*, qu'il y a bien de la noirceur dans ce procédé, & qu'une coquette eſt un vrai monſtre. Je n'ai pas ceſſé pour cela

de t'aimer, mais je t'ai plainte, & tu es bien à plaindre. Je t'ouvre mon cœur, je te fais voir que, je connois le tien ; ne m'en cache aucun détour, je t'en supplie ; tes maux sont grands, mais il est encore possible d'y apporter remède, si tu ne t'obstines pas à les cacher.

En disant cela j'étois toujours à ses genoux, je serrois ses mains dans les miennes, je les arrosois de pleurs, je la regardois d'un air tendre & compatissant. Son cœur paroissoit serré, il ne palpitoit plus ; elle me regardoit fixement, elle rougissoit, elle pâlissoit. Nous touchons, lui dis je, à l'instant de ton bonheur : je lis dans ton ame, j'y vois le vice & la vertu se la disputer. Ton ame est belle, la vertu triomphera, mes vœux seront comblés. Oui, la vertu triomphera.... Je la regardai encore, & je lui dis avec un profond soupir..... *Rosalie !*... Ses yeux me parurent tout d'un coup d'autres yeux ; elle répandit un torrent de larmes, elle m'embrassa, me releva, & laissant tomber sa tête sur mon sein : Ah ! mon ami, me dit-elle, oui, c'est la vertu qui triomphe dans mon cœur. Tu as combattu pour elle, j'étois aussi de son côté. Il est vrai que je lui avois long-temps imposé silence, j'avois cherché à m'étourdir ; mais elle me parloit toujours, & je ne la faisois taire qu'à regret. Le vice étoit étranger dans mon ame ; une mauvaise éducation l'y avoit introduit ; il étoit réservé au malheur & à toi sur-tout de l'en arracher. Acheve ton ouvrage, je t'en conjure.

A ces mots elle tombe à mes genoux, elle les embraſſe, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine que je l'oblige à quitter cette humble attitude. Tu verras, me dit-elle, par l'aveu que je te ferai de mes fautes, combien ſincérement je veux me corriger; car tu dois ſentir combien cet aveu coûte à la vanité d'une femme, & ſur-tout d'une coquette: mais j'eſpere auſſi que tu concluras du récit de mon hiſtoire, que la plupart de ces mêmes fautes ne ſont réellement que des malheurs.

Hiſtoire d'une jeune fille mal élevée.

MEs parens étoient d'honnêtes bourgeois qui vivoient de leur bien, & fort à leur aiſe. Ils ſe réjouiſſoient d'avoir un ſi bel enfant. J'étois fille unique, j'étois l'objet de toute leur tendreſſe; mais leur tendreſſe étoit aveugle. Ils me laiſſerent d'autant plus volontiers faire toutes mes volontés, que je n'avois aucun penchant vicieux; & quand j'en aurois eu, ils étoient trop aveugles pour les voir.

Dès que je fus en âge d'apprendre à danſer & à chanter, j'eus des maitres de ces deux arts, que l'on ne devroit apprendre aux jeunes gens qu'en leur en faiſant bien craindre les dangers. Ce ne fut malheureuſement pas ainſi que l'on en uſa à mon égard. Pour me faire danſer avec grace, pour me faire chanter d'un air tendre & paſſionné, on me diſoit que c'étoit-là les moyens d'avoir beau-

coup d'amans. On m'apprenoit tous les petits manéges de la coquetterie ; je les apprenois avec une facilité prodigieuſe, j'étois applaudie, & je m'applaudiſſois encore plus moi-même.

Je n'avois pas treize ans que des hommes aimables, des hommes qualifiés, me traitoient en grande fille, & venoient aſſiduement me faire leur Cour. Mon jeune cœur s'épanouiſſoit ; une feinte pudeur que déja je ſçavois emprunter, enluminoit mes joues, & me faiſoit paroître plus belle encore. Je ſentois des deſirs, je voyois que j'en faiſois naître ; les ſoins empreſſés de mes amans, le chagrin vrai ou faux que chacun d'eux marquoit, lorſque j'accordois ſeulement un regard à un autre, tout cela m'amuſoit & me conduiſoit, ſans que je m'en apperçuſſe, au plus affreux précipice : ma mere au moins auroit dû être plus clairvoyante que moi, & me les faire éviter.

Depuis deux ans elle étoit veuve ; je faiſois ſon amuſement & ſa conſolation. Ma coquetterie lui plaiſoit : elle avoit elle-même été un peu coquette. Elle étoit flattée de voir ſa maiſon aſſiégée d'une belle jeuneſſe ; elle participoit aux fêtes que l'on me donnoit. On me prodiguoit en ſa préſence les louanges les plus outrées ; elle en étoit la dupe ainſi que moi. Elle ne ſe mit pas en peine de me donner d'autre talent que celui de plaire. Je n'ai jamais ſçu ce que c'étoit que travail, arrangement, économie, ſoins domeſtiques ; je ne vivois que dans la diſſipation, je ſentois ſou-

vent le vuide & l'ennui qu'elle laisse dans le cœur, mais je m'étourdissois là-dessus, en m'y replongeant encore plus avant.

Un homme d'un certain âge, & d'un rang distingué, un Magistrat, devint amoureux de moi. Il sçut gagner ma mere ; il lui persuada que j'étois faite pour jouer un grand rôle dans le monde, mais que pour y réussir il falloit que j'eusse l'esprit cultivé ; qu'il se chargeroit volontiers de me rendre ce service. Ma mere, de son côté, consentit volontiers à m'en faire courir les risques. M. *d'Arbois* fut chez nous l'homme de confiance, l'homme de toutes les heures, & il ne tarda pas à m'apprendre tout. J'avois alors quinze ans.

Je te fais ce récit sans rougir ; *d'Arbois* m'aimoit, & il avoit gagné mon cœur ; il travailloit à le former. Je me pardonne, à certains égards, la foiblesse que j'eus pour lui. Je me pardonne bien moins l'affreux système que, dès ce temps-là, je commençois à suivre ; ce fut de me faire aimer de tous les hommes, (& par conséquent de n'en aimer aucun ; car celui que j'aurois aimé, auroit attiré tous mes soins ;) ce fut de traiter mes amans de maniere à les captiver tous, d'accorder quelque chose aux étourdis & aux inconstans pour les retenir, & rien du tout aux plus tendres, aux plus passionnés, de leur donner au contraire des sujets de jalousie, de les tourmenter, d'avoir avec eux des caprices, de me faire un plaisir cruel de les mettre sous mon char, & de les voir encore m'adorer quand

je daignerois, en les écrasant, laisser tomber sur eux un regard perfide, qui pût seulement leur paroître tendre.

Je continuai long-temps cet affreux manége : ruiner les uns, faire mourir les autres de chagrin, c'étoit mes amusemens. Le meurtre que je me reproche le plus, est celui d'un honnête homme qui avoit pour moi les sentimens les plus vifs & les plus délicats. Je ne puis mieux te raconter ce trait, qu'avec une ironie amere contre moi-même.

Le malheureux *Saint-Réal*, à force de m'aimer sans récompense, & même sans espoir, devint malade. Je voyois souvent sa mere & ses sœurs, qui ne sçavoient rien de ce qui se passoit entre nous. J'allois chez elles, je le voyois aussi comme par occasion, je jouissois du plaisir de le voir périr du beau feu dont mes charmes consumoient son cœur. Il m'avoit donné de l'argent à pleines mains dans un temps où j'en avois eu besoin, & je vivois alors de maniere que ces temps-là revenoient souvent. Sa famille venoit de perdre un grand procès, elle étoit aux abois. J'avois souvent donné ou prêté de l'argent à des étourdis, à des hommes sans mœurs, sans probité, qui s'étoient moqués de moi après l'avoir reçu. J'aurois pu, dans ce moment-là rendre à *Saint Réal* une partie de ce qu'il m'avoit donné, j'avois une grande bourse bien remplie, mais je devois aller passer quinze jours dans une ville voisine où je voulois paroître avec éclat. Un motif d'humanité &

de reconnoissance devoit-il l'emporter sur celui-là ?

Le lendemain, à huit heures du matin, je passai sous les fenêtres de *Saint-Réal* dans la voiture publique, & toute occupée des plaisanteries, des jolies choses que je disois ou que j'entendois, j'oubliai que, dans ce moment là même, il alloit peut-être mourir victime d'un amour dont j'étois le digne objet. J'appris sa mort le lendemain étant au bal. Par-tout ailleurs j'aurois pu en être un peu affligée, mais il est indécent de faire la mine dans une si joyeuse assemblée, & il est encore plus cruel de la quitter pour aller pleurer..... Ah! mon cher *Dorville*, je me fais horreur en te racontant ce trait.

Quelques mauvaises affaires, point d'ordre, point d'économie, de la parure, des plaisirs bruyans & dispendieux, tout cela produisit bientôt chez ma mere l'effet qu'il y devoit produire, l'indigence.

J'étois connue à Bordeaux ma patrie ; la foule de mes adorateurs diminuoit sensiblement, & j'aurois eu de la peine à trouver une dupe qui voulut bien m'épouser. Je n'étois pas non plus capable de m'affranchir de la misere par le travail, je l'étois encore moins de supporter le mépris que je méritois ; il ne me restoit d'autre parti à prendre que de m'expatrier, je vins à Bayonne.

Cette époque de mon histoire est la plus humiliante, la plus infame aux yeux du vulgaire ; elle ne l'est pas aux miens, & je crois

que tu en jugeras comme moi. Mais, mon ami, laisse-moi un moment, la force me manque; je ne voudrois pas avoir à répéter ce que je viens de te dire. Cependant, ajouta-t-elle, après un moment de silence, je suis soulagée de te l'avoir dit, je respire avec plus de liberté; & elle reprit ainsi: En te racontant mon histoire de Bordeaux, j'ai serré ma narration; j'ai évité les épisodes, j'avois à me débarrasser d'un fardeau énorme, je voulois m'en débarrasser promptement: je ne t'ai rien dit de mon cher Dona *Cervio*; j'y reviens.

J'avois passé avec elle les premieres années de mon enfance; nous étions voisines, & de même âge. Sa mere & la mienne ne se voyoient gueres; mais on nous laissoit ensemble elle & moi, tant que nous voulions, parce qu'on le pouvoit alors sans rien craindre pour elle.

Lorsque nous eûmes huit ou neuf ans, sa mere qui étoit sage, & qui vit dans quel malheureux chemin on m'alloit faire entrer, nous sépara pour lui en faire prendre un tout opposé. Tandis que j'apprenois la danse, la musique, l'art de forger, pour les hommes, des chaines qui devoient un jour retomber sur moi, & m'accabler, mon amie apprenoit, sous les yeux de sa mere, tout ce qu'une honnête fille doit sçavoir pour être heureuse, & pour faire le bonheur d'un honnête homme.

Une femme prudente, qui aime véritablement sa fille, fait tout servir à son éducation. Je contribuai, par mes vices mêmes, à celle de

de mon amie. Elle me dit un jour, que nous nous voyions à la dérobée : Je te plains bien, ma pauvre *Rosalie*, ma mere me dit que tu ne sçauras jamais t'occuper utilement ; que les hommes t'amuseront & te tromperont pendant ta premiere jeunesse, & qu'ensuite ils se moqueront de toi ; que tu te prépares bien des chagrins, que tu seras malheureuse, & cela me fait beaucoup de peine ; dis tout cela à ta mere, je t'en prie, afin qu'elle t'éleve mieux. Je le lui promis en pleurant, & j'allois remplir ma promesse ; mais une réflexion m'arrêta. J'avois commencé à goûter le poison de la coquetterie, je craignois qu'une vie laborieuse ne fût une vie triste ; je n'eus pas même le courage d'en vouloir essayer ; je ne dis rien à ma mere. J'ajoutai au contraire un nouveau moyen à ceux que j'avois jusques-là employés à me perdre. J'avois oui dire que le vin rendoit jolie, qu'il donnoit un air tendre ; & je m'accoutumai dès-lors à boire beaucoup de vin. Je ne vous dirai ni le tort que cela a fait à ma santé ; ni les châtes honteuses qui ont été les suites de ces excès.

Cependant mon amie croissoit en mérite & en vertu ; elle devenoit de plus en plus aimable, & ne s'en prévaloit pas. Loin de chercher à attirer chez elle beaucoup d'amans, elle n'en voulut qu'un seul, & ne le recevoit jamais que sa mere ne fut avec elle. Il donna dans le travers, elle en eut beaucoup de regret, parce qu'elle l'aimoit beaucoup ; mais elle refusa de le voir, &, pour se distraire,

vint passer ici quelque temps chez une de ses parentes, chez qui sa réputation de sagesse a attiré *Cervio*, avec lequel elle vit aujourd'hui dans une union charmante, tandis que mon malheureux cœur est devoré de remords.... Hélas! si j'avois été élevée comme elle, j'aurois été sage comme elle!

Je rougis moins, je vous le répete, du désordre décidé dans lequel j'ai vécu depuis que je suis à Bayonne, que de l'infame manege de coquetterie que j'ai fait à Bordeaux. Je ne regrette, en quelque sorte, que comme un malheur, d'avoir vécu ici en prostituée, malheur que mon éducation m'avoit préparé, & m'avoit rendu inévitable; mais ce que je me reproche comme un crime, ce que je ne me pardonnerai jamais, c'est de m'y être encore, par un reste de coquetterie, moqué de ton amour & de la bonne foi qui l'accompagnoit, & devoit me le rendre cher. Me pardonnes-tu ce crime, mon cher Baron, ajouta-t-elle en m'embrassant encore.... Je l'en assurai avec de vives caresses, & nous allions continuer notre entretien lorsque la vieille rentra. Je sortis un peu après.

Quelques affaires m'occuperent le reste du jour, & je fus obligé de sortir encore le lendemain. Je venois de vendre mes mulets & toutes les inutilités dont ils étoient chargés. Je ne devois pas aller briller dans ma patrie, mais y faire face au malheur, & il faut pour cela être armé à la légere.

J'avois résolu de retourner chez *Cervio* quand mes affaires seroient terminées en France, d'y porter le débris de ma fortune, & d'y épouser *Rosalie*, qui devoit partir incessamment pour s'y rendre, mais je changeai bientôt d'avis.

Un de ses anciens amans, un étourdi, la revint voir. J'eus la curiosité d'être témoin de leur entrevue, dont elle ne m'avoit pas fait de mystere, parce qu'elle ne croyoit sans doute, ni que la visite qu'il vouloit lui faire, dût être un écueil pour elle, ni que je dusse voir & entendre cette scene. *Rosalie* succomba encore ; & après plusieurs autres foiblesses, elle eut celle de lui parler de la conversation que nous avions eue ensemble la veille. Vous jugez bien qu'elle eut soin de ne lui en répéter que ce qui pouvoit me donner du ridicule aux yeux d'un homme tel que celui-là. Je me retirai sans rien dire. J'écrivis à *Rosalie* un billet plein de cette force & de cette élévation qui ne manquent jamais à la vertu & à l'amour outragés. Elle me fit une réponse qui exprimoit bien la douleur & le repentir. Je fus persuadé, en la lisant, qu'elle vouloit sincérement se corriger, & que si elle n'étoit pas encore tout à fait corrigée, c'est parce que rien n'est si difficile que le retour d'une coquette à la vertu. Elle partit le lendemain pour l'Espagne. Elle est depuis ce temps-là chez *Cervio*, & j'ai appris depuis, de *Cervio* lui-même, qu'elle est bien revenue de ses égaremens.

Plus rien ne m'arrêtoit, & le séjour de Bayonne ne pouvoit me paroitre que fort triste. Je pris la poste pour aller au devant des nouveaux malheurs qui m'attendoient chez moi, mais qu'il falloit que j'allasse braver.

J'y trouvai tout bouleversé, je n'entendois pas les affaires. Un dernier procès perdu, faute d'argent pour le soutenir, acheva de me ruiner. J'étois à la ville, lorsque j'appris cette nouvelle; je retournai aussi-tôt à ma campagne pour en sauver ce que je pourrois. Je vis ma maison déserte & démeublée, c'avoit été un pillage. Mon adverse partie, ses huissiers, mes domestiques, tout le monde avoit fait sa main. Seulement je trouvai dans la cour un vieux chien que j'avois élevé, (c'est celui dont je vous ai déja parlé.) Une femme de mon voisinage, qui n'étoit jamais venue me flatter pendant ma prospérité, pleuroit mon malheur & caressoit mon chien; elle me dit que ce pauvre animal n'avoit pas voulu suivre les autres, qu'il avoit même mordu de son mieux un des pillards. J'embrassai ensemble cette bonne femme & mon chien, je leur dis à tous deux des choses fort tendres. Il me suivit, j'allai chez plusieurs de mes anciens fermiers, & enfin j'en trouvai un qui voulut bien me recevoir pour quelques jours.

De-là j'allai chercher à la ville un honnête homme, qui m'avoit dit autrefois des vérités désagréables. Il me consola & me secourut, il me donna de quoi aller dans une province où un mien parent étoit mort depuis peu, &

étoit mort riche. Je laissai à mon ami, pour qu'il en prit soin, ce que j'avois de plus précieux, mon chien.

Lorsque je fus au terme de mon voyage, je cherchai un Avocat & un Procureur. J'eus de la peine à en trouver, parce que j'étois vêtu fort uniment, & que je n'avois pas employé à m'habiller une partie de l'argent que mon ami m'avoit donné. Il m'avoit aussi procuré une recommandation pour un homme en place, mais qui devoit des ménagemens & des égards à celui contre lequel j'allois plaider. Ma cause fut mal soutenue, on trouva moyen d'éluder la légitimité de ma demande. Ce ne fut pas tout, je commis une imprudence; & comme je n'étois protégé de personne, on m'en fit un crime, on m'arrêta, on me mena en prison.

Avoir l'ame sensible, l'imagination vive; être à peine accoutumé au malheur, & perdre en un moment l'honneur & la liberté; se voir exposé au mépris, à l'humiliation, sur de foibles indices; avoir encore même, sans être coupable, des choses plus terribles à craindre, pour peu que les apparences fussent contre moi, tel étoit l'état affreux où je me trouvois, sans argent & sans secours. J'entrai en prison immédiatement après un voleur. Le guichetier de service nous donna audience tour à tour, & à lui d'abord, parce qu'il étoit entré le premier. Il prit des mains d'un des soldats qui l'avoient amené, un papier qui contenoit son nom & la cause de sa

détention. Il écrivit deux mots sur son registre, puis jetta encore les yeux sur le papier, regarda fixement l'homme, & dit : *Pour vol ! Bon, au cachot.* L'ordre fut auſſi-tôt exécuté. Je frémis, quoique je ne cruſſe pas avoir à craindre le cachot. Je ne voyois rien autour de moi qui ne révoltât l'humanité, qui n'annonçât la rigueur inflexible, mais néceſſaire, de la juſtice. Je tremblois, je pâliſſois.

Mon article écrit, mon nom conſigné dans le livre des crimes, on m'aſſocia à la troupe de malheureux que j'allois augmenter... Diſpenſez-moi, mon cher *Ariſte*, continua *Dorville*, diſpenſez-moi des affreux détails qui me reſteroient à vous faire... Je paſſai plus de trois mois en priſon, ſans voir perſonne & ſans pouvoir écrire. J'y trouvai pluſieurs honnêtes gens qui me rendirent ma ſituation ſupportable. Il y en eut un ſur tout avec qui je me liai d'une amitié intime.

Il me raconta ſon hiſtoire; (*o*) il me dit qu'il étoit en priſon pour dettes; qu'une femme très reſpectable, nommée Madame *Defontaine*, qu'il aimoit beaucoup, & dont il étoit aimé, avoit depuis peu, pour de cruelles raiſons, pour des raiſons de fortune & de convenance, été obligée d'épouſer un autre homme; qu'elle venoit d'apprendre ſa détention, & qu'auſſi-tôt elle lui avoit écrit qu'elle lui alloit payer ſes dettes, mais qu'el-

(*o*) *Dorville* me l'a auſſi racontée; mais elle allongeroit trop ces Mémoires.

le le prioit instamment, & pour elle, & pour son époux, & pour lui même, qu'il ne la revit jamais, qu'il ne vint pas même la remercier. A la lecture de cette lettre, l'admiration, la reconnoissance, l'amour, mille sentimens réunis, enflammerent son cœur & son imagination. Il eut la nuit un songe, que voici, tel à peu près qu'il me l'a raconté à son réveil.

Je me trouvai, je ne sçais comment, dans une campagne délicieuse, où je vis des choses que l'on ne voit nulle part. J'étois au milieu d'une grande piece de verdure, environnée d'arbres aussi hauts que des chênes; & ces arbres étoient des orangers. J'admirois ce spectacle, lorsque je fus frappé d'un autre espéce toute différente.

Autour de moi, & à de grandes distances, sortoient de terre des piliers d'or, d'une grandeur prodigieuse. Ils étoient placés paral'element, ils s'élevoient d'une maniere sensible. Je leve la tête, & je vois à la hauteur des arbres, un dôme du même métal que les piliers. Rien encore ne soutenoit ce dôme: j'eus si peur que je pensai m'éveiller; mais une réflexion me rassura.

Eh bien, s'il tombe, il ne m'écrasera pas; je suis sous la partie la plus concave, sous le milieu. Mais s'il tombe, & qu'il reste long-temps sur moi, j'y mourrai de faim. Bon! long temps! il est d'or, & il y a sans doute des hommes ici. Il est à croire d'ailleurs qu'il ne peut pas tomber. Peut être y

a-t-il plusieurs siecles qu'il est où je le vois. Peut être est-il suspendu au ciel par des cordons, comme le baldaquin de saint *Sulpice* de Paris est suspendu à la voûte de l'église. Peut-être le dessus de ce dôme est-il garni de fer, & soutenu par une pierre d'aiman comme le tombeau de *Mahomet*. Et puis voilà les piliers qui montent toujours, ils le joindront certainement bientôt.

Ils le joignirent en effet ; & avide de merveilleux, comme le sont tous les hommes, j'admirai davantage ce superbe édifice, que les beautés plus réelles & plus touchantes de la nature, dont j'étois environné.

Après avoir fait plusieurs tours dans ce palais de féerie, je revins au milieu de la piece de verdure. Je levai encore la tête vers le dôme, & le changement que j'y vis me causa la plus grande surprise. Toute mon histoire depuis ma naissance jusqu'à ma sortie de cette prison, y étoit peinte. L'espace qui restoit après cet événement, jusques & compris ma mort, étoit couvert d'un nuage au-dessous duquel étoient ces mots : CALIGINOSA NOCTE PREMIT DEUS, (*Dieu couvre l'avenir d'une nuit épaisse.*) L'intervalle que rempliſſoit le nuage étoit grand, cela me fit espérer que je mourrois vieux. J'aurois pû, en y regardant de plus près, appercevoir quelque chose de ce que cachoit le nuage. Mais je regardai cela comme un piege que me tendoit le peintre céleste, & je m'en éloignai. Il y a de si bonnes raisons

de ne vouloir pas apprendre l'avenir! Et une des preuves que l'homme eſt le plus ſot des animaux, me paroit être le ſeul d'entr'eux qui ſe donne des ſoins auſſi inutiles que ridicules, pour ſçavoir ce qui lui arrivera, même de plus funeſte.

Le tableau qui repréſentoit mon élargiſſement, continua-t-il, eſt le ſeul qui puiſſe vous intéreſſer; vous ſçavez le reſte de mon hiſtoire, je ne vous décrirai donc que celui-là. On y reconnoiſſoit très-bien la priſon où nous ſommes. Une femme qui avoit toute la majeſté d'une déeſſe, & les traits de Madame *Defontaine*, paroiſſoit dans la cour de la priſon; j'y étois à côté d'elle, elle me donnoit une de ſes mains, elle tenoit de l'autre les quittances de mes créanciers, & m'emmenoit. Un petit Amour, qui marchoit devant, renverſoit ſon brandon, tournoit la tête, & nous regardoit tous deux en pleurant. L'Amitié étoit auprès de lui, qui le careſſoit, & lui montroit, pour le conſoler, avec quelle tendreſſe je baiſois la main de ma libératrice.

Je regardai long-temps ce tableau, je ne me laſſai pas de le regarder. Il diſparut avec tout le reſte, & je me promenai triſtement ſous le dôme. Quoique l'or ne me tentât guères, j'eſſayai, avec diſtraction, d'en arracher d'un des piliers merveilleux. Je n'avois d'autre inſtrument que mon coûteau. Je me donnois bien de la peine, & je n'avançois pas. Une voix douce & agréable me dit: « Oc-

» cupe-toi de quelque chose d'utile. Oublie » les valeurs arbitraires, nous n'en avons ici » que de réelles ; l'or n'y est d'aucun prix. » Le moindre fruit qui tombe de ces arbres, » vaut mieux que tout l'or qui t'environne » & te couvre, & qui, si tu n'y prends gar- » de, va t'écraser. » Cette menace me fit faire un fort grand saut, qui, en m'éveillant, m'apprit que j'étois encore en prison.

Nous n'y restâmes plus long temps ni l'un ni l'autre : ses dettes furent payées par Madame *Defontaine*, & moi je fus absous. La justice est quelquefois lente en France, mais elle est ordinairement sage, exacte, éclairée. Sa lenteur même est presque toujours un bien dans les affaires criminelles. Il faut, & se donner le temps de convaincre le coupable, & lui donner celui de se justifier.

Dès que la liberté me fut rendue, je partis pour ma province ; j'allai chez l'honnête homme qui m'avoit mis en état de faire un voyage dont il ne pouvoit prévoir les suites. Il me reçut avec encore plus de démonstrations de joie & d'amitié, que si j'étois revenu riche.

Après les premieres effusions de cœur, je parlai de mon chien, je l'entendis hurler près de la salle où nous étions ; je courus lui ouvrir la porte. Je n'eus pas la précaution de le gronder, comme j'aurois dû, pour faire diversion à sa joie. Il se jetta sur moi avec une espece de fureur, fit un cri, me regarda en répandant quelques larmes, & tomba

mort à mes pieds. J'en reſſentis une vraie peine. Mon ami ſe prêta à ce que je lui demandai, que ce chien fût enterré au milieu de ſon jardin, & couvert d'un marbre blanc où ſeroit gravée cette épitaphe :

FIDELITATI SACRUM. (p)

» Cy git *Pluton*, chien digne d'être connu dans la poſtérité. Il mourut de plaiſir » en revoyant ſon maitre qui avoit été quatre mois abſent & en priſon. L'an M. DCC. LIX. »

Il me falloit quelque honnête moyen de vivre, puiſque toute ma fortune & mes eſpérances mêmes étoient évanouies. La Baronne de ***, qui a autant de crédit que de bienfaiſance, me donna une lettre de recommandation pour un de nos plus illuſtres citoyens. Je l'allai trouver à Paris, & quoiqu'il fût occupé de quelques projets auſſi vaſtes qu'utiles, (dont il a déjà exécuté une partie) il penſa à moi, & me fit obtenir un emploi honnête. Je ſongeai alors à me marier. J'avois jetté les yeux ſur une jeune perſonne fort ſage & fort aimable ; mais je conſidérai que je ne pouvois l'épouſer qu'avec toute ſa famille ; c'eſt à dire que je ne le pouvois qu'en m'impoſant la néceſſité de ménager, & ſon eſprit, (que le hazard n'avoit ſans doute pas moulé ſur le mien) & les autres eſprits qui l'environnoient, & que je pourrois encore moins amener à mes princi-

(p) Monument conſacré à la fidelité.

pes. Je me disois quelquefois pour me réjouir :

On ne peut contenter tout le monde & *sa femme*.

Le fruit de ces réflexions fut que, comme je mépriſois le monde & tout ce qu'il eſtime, je prendrois une femme qui ne tiendroit à perſonne, qui n'auroit pas vu perſonne, qui n'auroit pas encore de caractere formé, & dont je modélerois l'ame ſur la mienne. Je réſolus de l'aller prendre aux enfans trouvés de Paris : cette maiſon vraiment ſainte, que les tigres ſeuls peuvent voir ſans répandre des larmes de tendreſſe ; cette maiſon m'offroit des moyens faciles d'exécuter mon projet. J'y pris une femme, je la formai, & elle me rend heureux. Nous élevons enſemble quelques enfans des deux ſexes, ſelon la méthode de *Lindor*, & nos ſuccès mettent le comble à notre bonheur. S'il arrivoit, (ce que je ne crois pas, & que je ne veux pas même ſçavoir,) s'il arrivoit que ce fût déroger à la nobleſſe que d'élever des enfans : comme ceux que j'éleve ne me détournent pas des devoirs de mon emploi, je ne quitterois pas pour cela ma louable entrepriſe ; je plaindrois ſeulement les hommes de ce qu'ils ſont aſſez aveugles pour ne pas voir combien l'éducation des hommes eſt plus noble que celle des chevaux.

Je ne revenois pas des choſes ſurprenantes que *Dorville* venoit de me raconter ; elles furent le ſujet de toutes les converſations que

j'eus avec lui jusqu'à mon départ. Je fus surtout si vivement touché de ce qu'il me dit sur l'éducation, que je le priai de m'en écrire le précis, qu'il me donna quelques jours avant mon depart de Fleurines. Le voici tel qu'il me l'a donné.

» Je crois, (mais je ne veux rien décider sans l'aveu de nos maitres,) je crois » que les principes d'éducation que je vais » hazarder sont puisés dans la nature & dans » les loix fondamentales de la société.

» I. La nature nous a déstinés à être libres & heureux; il faut par conséquent » ne pas gêner notre liberté, ne pas rendre » notre bonheur difficile.

» II. La nature qui a fourni aux moindres animaux tout ce qui est nécessaire à » leur bonheur, nous a sans doute aussi bien » traité qu'eux; il est par conséquent déraisonnable que nous cherchions au-dehors » des moyens de le conserver & de l'augmenter, que, sans doute, elle a mis en » nous-mêmes.

» III. La nature, quand on est assez sage » pour ne vouloir pas la prévenir, nous » laisse végéter long-temps en paix, avant » que de développer dans nos cœurs le germe des passions, il est parconséquent nuisible de faire éclorre trop tôt nos passions, » en portant trop tôt dans notre ame le » flambeau de la science, qui ne manque » pas d'y allumer le feu des désirs.

» Mais la nature qui nous a faits pour la

» ſociété, puiſque nous l'aimons avant même
» que de la connoître, (q) veut que nous
» commencions de bonne heure à être hu-
» mains & ſociables, à être citoyens, ſinon
» de tel ou tel pays, au moins du monde.
» (r) Il faut par conſéquent que l'on nous
» donne de bonne heure, mais de loin en
» loin, ſans apprêt, ſans détour, & ſans
» nous en faire une étude, les premieres no-
» tions de morale, de phyſique, & de poli-
» tique.

» IV. La nature, en nous donnant l'éléva-
» tion d'ame, la perſpicacité d'eſprit, la
» fineſſe & l'harmonie d'organes, la délica-
» teſſe de ſens, qui ſont ſi propres à éten-
» dre notre bonheur, a voulu que nous fiſ-
» ſions uſage de tout cela; il faut par con-
» ſéquent que nous cultivions les ſciences &
» les arts, que nous nous appliquions à fai-
» re de belles découvertes, & à nous pro-
» curer toutes les commodités de la vie.

» Mais la nature, dont nous devons tou-
» jours ſuivre la voie, en même temps qu'el-
» le nous offre des richeſſes immenſes qu'el-

(q) » L'amour de la ſociété eſt ſi naturel à tout
» ce qui reſpire, qu'il n'y a aucun animal qui ne
» ſoit ſenſible au plaiſir de communiquer avec ſon
» ſemblable, & que la ſeule choſe qui puiſſe nuire
» à cette union, n'eſt preſque jamais que la gour-
» mandiſe ou le beſoin de manger.

(r) » Un vrai citoyen du monde ſera toujours un
» membre précieux dans une république, & un
» ſujet précieux dans une monarchie.

» le tire de son sein, nous refuse les ailes
» de l'aigle pour monter dans les nues & tra-
» verser les mers : elle nous refuse les grif-
» fes du renard & du blaireau pour fouil-
» ler dans ses entrailles ; il faut par conſé-
» quent que si nous suppléons à la force par
» le génie & l'industrie, pour sillonner la
» surface de la terre, pour lire dans les cieux,
» pour rapprocher en quelque sorte des ter-
» res que l'Océan sépare, nous mettions un
» frein à notre ardeur, nous n'entreprenions
» ni de fouiller trop avant, ni de nous éle-
» ver trop haut, ni de braver les écueils &
» les tempêtes. Apprenons de nos anciens &
» de nos contemporains à quels maux on
» s'expose quand on franchit ces redouta-
» bles barrieres ; nous frémirons, nous reſ-
» terons en deçà, & nous serons heureux.

» De ces grandes vérités, puisées dans
» la nature, & auxquelles par conſéquent
» il n'y a rien à oppoſer, il s'enſuit qu'il
» faut,

1°. » Qu'un enfant, dès qu'il eſt né, soit
» en poſſeſſion de lui-même, que l'on n'ar-
» rête aucun de ses mouvemens, & que sur-
» tout on ne l'accable pas de l'attirail im-
» portun de la molleſſe. Mere cruelle, veux-
» tu lier non seulement les foibles membres
» de ton fils, mais son ame !

2°. » Que dès que l'enfant commence à
» croître, on l'accoutume peu à peu à la
» course, aux intempéries de l'air, aux exer-
» cices pénibles ; qu'au lieu de lui faire nai-

» tre des beſoins factices, dont le premier » en entrainera un million d'autres, tous in- » ſatiables, on le jette d'un bras vigoureux » dans l'extrêmité contraire, (on l'accoutu- » me à modérer même les appétits faciles de » la nature,) ou bien il eſt perdu, c'eſt- » à-dire, il ne ſera jamais qu'un homme com- » me nous.

3°. » Que l'enfant végéte long-temps ſans » obſtacles, c'eſt-à-dire, juſqu'environ quin- » ze ans, que l'on attende qu'au moins la » premiere étincelle de ſa raiſon s'échappe » & paroiſſe. L'ame trop tôt miſe en jeu, » épuiſe le corps avant qu'il ait pris ſa con- » ſiſtance neceſſaire pour pouvoir ſuffire à » tous les mouvemens que cette maitreſſe im- » périeuſe va lui donner.

» Mais comme rien n'eſt ſi beau, rien n'eſt » ſi doux à un jeune cœur que de recevoir, » avec les premieres ſenſations de ſon être, » les premiers traits de la vérité, de la ver- » tu, de l'humanité; ne craignez pas d'ap- » prendre trop tôt à votre fils, à connoitre » Dieu, à ſe connoitre lui-même, à con- » noitre les hommes & ſes principaux de- » voirs qui ſont en petit nombre.

4°. » Il ſuit encore des faits établis ci- » deſſus, que l'homme étant déſtiné à ſe » perfectionner, à acquérir des connoiſſan- » ces, il faut commencer peu à peu, même » dès ſes premieres années, à lui donner de » petites notions préliminaires, à l'occuper » ſans le fatiguer, ſans qu'il s'apperçoive » qu'on l'occupe.

» Mais

» Mais qu'il évite les excès plus à craindre que la mort, où ces connoiſſances pourroient le porter dans la ſuite, il faut modérer en lui deux deſirs qui vont preſque toujours enſemble, celui d'acquérir des lumieres & celui d'étendre ſon bonheur hors de lui-même. S'il aime trop le travail du cabinet, privez-le, pendant qu'il y ſera occupé, d'une promenade, ou de quelque jeu qu'il aime, & dites-lui enſuite, que vous ne l'en auriez pas privé, ſi vous n'aviez craint de le déranger d'une occupation qui lui plaît davantage. Dans le cas où ce moyen ne ſeroit pas ſuffiſant, amenez-lui, comme par hazard, un habile homme qui ſache lui montrer le côté ténébreux de la ſcience à laquelle il s'applique, qui renverſe le petit édifice qu'il a élevé avec complaiſance. Si, après cela, il s'obſtine encore à en relever les ruines, admirez-le, laiſſez-le faire, c'eſt un génie, il éclairera ſon ſiecle & la poſtérité.

» Mais s'il cherche ſon bonheur hors de lui, ſon ame eſt malade; hâtez-vous de la guérir, vous le pouvez encore; bientôt vous ne le pourrez plus. Si, par exemple, les beaux habits lui plaiſent, aſſujettiſſez-le, quand il ſera vêtu, à ne pas ſortir, à ne ſe donner aucun mouvement, gênez-le en tout, ſous prétexte que quand on a un bel habit, il faut éviter ſoigneuſement tout ce qui peut le gâter. Faites venir auprès de lui un autre enfant, ha-

» billé ſans façon, qui jouera, qui aura
» tous ſes mouvemens libres : affectez de
» préférer les gens mal vêtus à ceux qui le
» ſont bien ; faites-lui remarquer que ces
» derniers ont preſque toujours beſoin du
» vernis qu'ils ſe donnent ; rendez à ſes yeux
» la parure humiliante, & ſans l'irriter,
» ſans le contredire, corrigez-le de ce dé-
» faut qui, comme tous les autres, pro-
» duira mille rejettons, ſi vous le laiſſez
» croître, &c. &c.

» Ces principes ſont lumineux & ſolides,
» ils ſont, ſelon moi, la baſe de l'éduca-
» tion. Voici en peu de mots comment &
» par quels motifs j'ai eſſayé de les mettre
» en pratique. Je ne crois pas qu'il faille un
» homme tout entier pour élever un enfant.
» Je me fonde encore ici ſur la nature. Il
» ne faut à un enfant d'autres leçons que
» celles de cette ſage mere pour lui appren-
» dre à connoître ſes beſoins & les moyens
» de les ſatisfaire ; faut il un ſi grand faſte
» de doctrine pour lui apprendre, outre ce-
» la, quelques devoirs qu'il a à remplir ;
» devoirs dont la loi, qui eſt déjà écrite
» dans ſon cœur, lui eſt encore rendue né-
» ceſſaire par ſes beſoins, par ſes plaiſirs,
» par les liens qui l'attachent à la ſocié-
» té.

» Il y a peu de choſes à apprendre aux
» enfans : donc un ſeul homme peut en inſ-
» truire pluſieurs. Les enfans ſont deſtinés
» à vivre un jour en ſociété ; il faut donc

» les accoutumer dès leur plus tendre jeu-
» neſſe à la ſociété. (*f*)

» Voilà ce qui m'a déterminé à élever en
» commun les miens & quelques autres ;
» mais j'ai ſoin qu'étant enſemble, ils ſoient
» toujours en préſence ou de moi, ou de
» ma femme, ou de quelqu'autre perſon-
» ne ſur qui je puiſſe compter.

» J'ai paſſé ſeul quelques années dans ma
» chere retraite, ſans me marier, ſans for-
» mer la petite république dont je fais au-
» jourd'hui le bonheur, & qui par conſé-
» quent fait le mien. Je ſçavois que l'on
» n'admettroit qu'avec peine la réforme que
» je voulois introduire dans l'éducation ;
» mais je ſçavois auſſi que les vérités, dé-
» montrées par l'expérience, ont beaucoup
» de force ſur les eſprits, même les plus
» opiniâtres. J'entrepris donc de faire des
» expériences. Les limites étroites de ma
» fortune étoient malheureuſement auſſi cel-
» les du bien que j'aurois voulu faire ; je
» commençai par me charger d'un enfant de
» ſix ans, qui promettoit beaucoup, mais
» dont l'éducation avoit été très négligée.
» Je le corrigeai avec fermeté, mais ſans

(*f*) » C'eſt pour un enfant une compagnie bien
» triſte que celle d'une perſonne raiſonnable qui ne
» le quitte jamais, quelqu'indulgence que cette
» perſonne ait pour lui ; & cela eſt peut-être auſſi
» nuiſible à ſon caractere, qu'il le ſeroit à ſon tem-
» perament de le faire coucher avec une perſonne
» fort âgée.

» emportement, ſans aigreur, & je parvins » peu à peu à en faire un enfant docile, aimable, que j'aime comme mon fils.

» M'étant trouvé en état d'aggrandir un » peu ma maiſon, & de faire plus de dépenſe, je ne cherchai pas mon bonheur » dans le luxe & les plaiſirs tumultueux; je » calculois aſſez bien pour voir que ce n'eſt » pas en multipliant ſes beſoins que l'on » augmente ſon bonheur; je ſçus le trouver » dans l'amitié déſintéreſſée, dans l'amour » ſans foibleſſe, & ſur-tout dans les actes » généreux d'humanité & de vertu.

» Je demeure près d'un grand chemin qui » conduit à Paris, j'entendois ſouvent, (& » ne m'y attendois pas,) j'entendois ſouvent les cris plaintifs de ces petits malheureux, que des nourrices pauvres, & » par conſéquent peu ſoigneuſes & mal-» propres, menent à Paris, ou en ramenent » dans des charrettes. Ce ſpectacle m'arrachoit des larmes; je gémiſſois plus amérement encore, lorſque j'entendois ſortir » du fond d'une hotte (1) la voix grêle, » entrecoupée, preſque mourante d'un enfant, que ſa mere eſt réduite à l'affreuſe » extrêmité de n'oſer reconnoître, parce » qu'il n'eſt que le fruit de l'amour. Cette » triſte victime de la ſévérité néceſſaire des

(1) » C'eſt dans des hottes que l'on porte, des » Provinces à Paris, la plupart des enfans trou-» vés.

» loix ; ce pauvre enfant qui n'eſt point coupable de ſa naiſſance, en porte toute la » peine. Il n'a pas encore ouvert les yeux à » la lumiere, qu'il eſt déja expatrié, qu'il a » déja arroſé de ſes larmes un chemin de quarante ou cinquante lieues. Des femmes de » l'état le plus abject, & qui, par cette » raiſon-là même, n'ont pas la dureté de » cœur du beau monde, découvrent leur » ſein pour allaiter en paſſant ce petit malheureux. Chacune d'elle lui paroit ſa mere ; il veut reſter dans ſon ſein, dans ſes » bras ; on l'en arrache ; elle le baiſe, elle » mêle ſes larmes aux ſiennes, on l'emporte.

» Ce tableau ſe préſentoit à mes yeux » avec les couleurs les plus ſombres, toutes » les fois que je voyois paſſer de ces enfans. Je m'intéreſſai pour eux, je trouvai » des ſecours ; je connoiſſois d'autres amis » de l'humanité, que leur fortune mettoit » en état de faire du bien ; ils ſe prêterent » à l'exécution du projet que j'avois formé » d'ouvrir ma maiſon à ce dépôt ſacré, dont » l'hôpital des Enfans-trouvés de Paris eſt » ſurchargé. Une ſomme peu conſidérable » fut ſuffiſante pour me mettre en état de » faire cette bonne œuvre, & depuis que » ma fortune eſt augmentée, je ne partage plus avec perſonne un plaiſir ſi pur, ſi » délicat, & ce qui met le comble à ce plaiſir, c'eſt que je vois mon exemple ſuivi » par pluſieurs autres perſonnes.

» Maître absolu de ces enfans, que l'on » peut rendre heureux impunément, parce » que personne ne les réclame, je fis sur » eux, avec le succès le plus flatteur, mes » premieres expériences. C'étoit en vain que » j'avois dit jusques-là : *Les Anglois sont* » *forts, sont vigoureux, sont beaux hommes,* » *parce que, dès qu'ils sont nés, on les bai-* » *gne dans l'eau froide, parce qu'on ne leur* » *met ni langes, ni bandes, ni corps, ni* » *aucun de ces entraves qui nous tuent* ; on » m'avoit toujours fait cette réponse si in- » génieuse, si pleine de sens : *Les Anglois* » *sont des Anglois, & nous, nous sommes des* » *François.*

» J'élevai ces enfans à ma maniere, je les » affranchis de toute espece de maladies ; » on les vit, dès l'âge de six mois, se tenir » fermes, courir seuls, avoir un air gai, » éveillé, dispos ; on les eût vus, si je les » y avois exercés, on les eût vus, à sept ou » huit ans, devancer des lievres à la course ; » j'osai dire alors, en les montrant aux per- » sonnes qui venoient chez moi, VOILA » DES FRANÇOIS. »

On juge aisément quels commentaires *Dorville* & moi, devions faire sur tout ce texte. Je reculois mon départ autant qu'il m'étoit possible. Hélas ! ce jour vint trop tôt ; il nous fallut aller à Paris.

Je fais une triſte rencontre.

SI j'avois eu la foibleſſe de croire aux préſages, je n'aurois pas oſé continuer mon voyage de Fleurines à Paris, qui cependant fut auſſi heureux qu'il pouvoit l'être... Que le premier objet que j'apperçus en chemin, me parut horrible! C'étoit une charrette pleine d'enfans & de nourrices. Je voulus voir dans la charrette; cela m'intéreſſoit. Les triſtes cris des enfans me perçoient le cœur, je vis ces petits malheureux, je ſentis toute la mauvaiſe odeur qui s'exhaloit de ce cachot mobile..... Ah! m'écriai-je en m'allant jetter dans les bras de *Julie*, ah! ma chere amie, faſſe le ciel que jamais aucun de nos enfans ne ſoit ainſi traité!.... Ceux ci appartiennent ſans doute à des criminels d'état; on les mene dans quelque iſle déſerte, & l'on s'inquiete peu qu'il en meure les trois quarts en chemin... O vous, femmes infortunées, qui êtes leurs meres, ſi vous leur ſurvivez, de combien de coups de poignard vos cœurs n'ont-ils pas été percés, lorſqu'on vous a arraché ces tendres fruits de votre amour! Par combien de cris ne demandez-vous pas tous les jours au ciel, ou qu'il vous les rende, ou qu'il vous ôte la vie!

Dorville étoit venu nous conduire avec *Clairval* & ſon ami; il m'expliqua ce que c'étoit que tout cela; il me fit voir que c'é-

toit un moindre mal qui paroit à un plus grand, & il ajouta que le reſpectable citoyen à qui il devoit ſon bonheur, avoit en vue d'arrêter ce mal preſque dans ſa ſource, mais qu'il n'étoit pas poſſible encore de les employer.

Nous parlâmes du gouvernement, *Dorville* me dit des choſes très-conſolantes ſur les diſpoſitions que faiſoit le miniſtere pour le bonheur des peuples. Ainſi il répandoit dans mon ſang un baume qui y étoit plus néceſſaire que jamais, & dont j'allois ſur-tout avoir beſoin en arrivant à Paris. Car on ne doute pas que tout n'y dût offenſer mes yeux ; ils n'étoient pas accoutumés au mêlange monſtrueux & adultere de la ſplendeur & de l'indigence, du vice & de la vertu.

J'arrive à Paris, & j'y reſte quelque temps.

DAns cette ville, le centre & l'abregé de l'univers, j'avois deux grands objets à obſerver, les hommes & les choſes. Le récit de mes obſervations ſur les hommes ſeroit immenſe & inutile ; ceux qui les voient ſous la même face que je les ai vus, n'en ont pas beſoin ; les autres n'en ſçauroient profiter, ſi elles ſont bonnes, comme j'ai lieu de le croire. Le détail de mes obſervations ſur les choſes pourra être plus utile, & amuſera certainement davantage.

Ma

Ma premiere attention fut de vouloir connoître, au moins ſuperficiellement, les arts utiles & agréables, leur origine, leurs progrès ; en quels temps, en quelles circonſtances leurs progrès ont été plus ou moins rapides, & les effets qui en ont réſulté. Cette connoiſſance hiſtorique eſt un thermometre qui marque le dégré d'utilité ou de danger de tel ou tel art, & qui par conſéquent, avertit des précautions avec leſquelles il faut l'admettre dans un état, & des limites qu'il faut lui circonſcrire.

Je crois rendre un vrai ſervice à la plupart de mes Lecteurs, que de leur faire faire ſommairement avec moi cette utile recherche. Je joindrai donc à ces Mémoires un précis de mon étude des arts, & le réſultat de la plûpart des leçons que j'ai entendues. Mais il eſt à propos que je diſe un mot de quelques autres objets.

Les premieres choſes que l'on m'avoit fait voir en Angleterre & ailleurs, c'étoient les temples, les égliſes. J'avois admiré les cérémonies les plus ſimples, les plus majeſtueuſes, j'avois réſolu de les introduire dans mon iſle. Je commence à exécuter ce projet.

J'avois vu auſſi des exercices militaires ; ils m'avoient d'abord fait beaucoup de plaiſir, mais je fus pénétré d'horreur quand je ſçus quelle étoit la fin de ces exercices. Cependant je veux, pour le beſoin former dans mon iſle une jeuneſſe guerriere. Puiſſent les armes n'être jamais entre les mains de nos

enfans, qu'un amuſement & un jeu!

Je ne ſçus bien qu'à Paris ce que c'étoient que procès, mauvaiſes affaires, débiteurs, créanciers, ventes de meubles, baux & achats, exécution de juſtice, &c. J'aurois voulu ne l'avoir jamais ſçu, & n'être jamais ſorti de mon iſle.

Euphémon avoit recommandé à *Julie* qu'elle me fit voir tous les maux de la ſociété avant les biens. Elle m'avoit déja fait conduire par notre ami *Willams* chez les divers artiſans dont les métiers ſont, ou déſagréables, ou dangereux. Il m'avoit mené dans les hôpitaux, dans ces repaires où la trahiſon & l'injuſtice des particuliers, & plus encore le luxe public, déchirent leurs victimes par les mains de l'indigence & de la douleur (*u*). Il ne me mena pas dans les priſons, je ſçavois ce que c'étoit.

Julie le lendemain me fit voir l'égliſe, les dehors & l'entrée d'un couvent de filles. Elle ſçavoit que ce ſpectacle m'affligeroit; mais il étoit néceſſaire qu'elle ne me cachât rien. Elle me conduiſit dans un parloir; le premier objet qui m'y frappa, fut un tour

(*u*) Il en faut excepter les deux maiſons d'Enfans-trouvés, que *Dorville* m'avoit tant vantées, & avec tant de raiſon. Je pleurai de tendreſſe en voyant l'ordre, la décence, la propreté qui y regnent, en voyant ces enfans heureux de n'appartenir à perſonne; ces enfans que le préjugé même devroit enfin reſpecter, puiſqu'ils ont pour pere l'Etat, & pour protecteur le Roi qui eſt l'ame de l'Etat.

ſemblable à celui de ma cage. Ah ! m'écriai-je, ah ! maudite machine, faut-il que tu ſois auſſi... La parole expira ſur mes levres, je tournai la tête, & je m'en allai.

Tant de triſtes objets répandoient dans mon ame une mélancolie qui me tuoit ; je voulois que nous retournaſſions dans l'*ISLE DE LA PAIX*, dans les bras d'*Euphémon* & de nos enfans. Je le ſouhaite autant que toi, me dit *Julie*, mais ton cours de philoſophie n'eſt pas achevé : au reſte, tu dois prendre courage, la partie qui te reſte à finir eſt la belle partie, je te l'ai réſervée exprès.

Dès le lendemain, (& il n'y avoit alors que quatre jours que nous étions à Paris,) elle me dit qu'il falloit que j'allaſſe voir des édifices, des ſpectacles, des tableaux, & mille autres chefs-d'œuvre que toute l'Europe admiroit. Je lui demandai ſi elle m'y accompagneroit ; elle me le promit. Tant mieux, lui dis-je, car, en ne te voyant pas, je pourrois bien ne pas admirer ce que toute l'Europe admire. Elle me répondit que je commençois à me former ; que je ne prenois pas mal le ton François.... Elle vit que cela me faiſoit peine, elle ajouta en me ſerrant la main.... Non, mon ami, c'eſt le ton de la nature.

Je vais dire en peu de mots, comme je l'ai promis, ce que je ſçais de l'origine & des progrès des arts ; je parlerai des leçons des grands maîtres dans chacun de ces arts. Celui qui m'inſpira, ou plutôt qui développa dans mon ame le goût des arts agréables, fut M.

Blondel, architecte du Roi, ſi connu par ſon ardeur & ſon habileté à faire éclore les talens. Il a une éloquence naturelle & facile, qui plait & qui perſuade.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Origine de quelques Arts.

J'Ai mis en ordre les leçons des différens maitres que j'avois ſuivis. Je n'ai pas étudié les ſeuls arts libéraux ; je me ſuis même attaché, par préférence, aux arts méchaniques les plus ſimples, parce qu'ils ſont les fils aînés du génie, & les moyens les plus efficaces de contribuer au bonheur phyſique.

****

Agriculture (x).

LE chêne qui éleve majeſtueuſement ſes branches juſqu'au ciel, eſt le plus beau, le plus riche préſent que le ciel ait fait à la terre. Si la poéſie n'étoit née de l'abondance & de la joie que produit l'agriculture ; ſi les premiers poëtes n'étoient venus pluſieurs ſiecles après les premiers hommes, & dans un temps où l'on jouiſſoit par l'habitude & ſans reconnoiſſance, des productions que l'induſ-

(x) J'ai lu en France un excellent ouvrage, intitulé : *Origine des Loix, des Arts, & des Sciences*. J'en ai tiré la plupart des faits que l'on va lire ſur l'agriculture & les autres arts.

trie arrachoit à la terre, on eût vu les poëtes pénétrés d'un ſaint reſpect pour la vie ſimple & innocente de leurs peres, diviniſer le chêne & ſon fruit, ce fruit précieux, cette manne céleſte qui a long-temps nourri les hommes, & qui nourrira juſqu'au dernier jour du monde tous les quadrupedes, & la plupart des oiſeaux.

Les Gaulois, fiers & altiers, mais qui par-là même avoient des idées nobles & ſublimes, ont prouvé mieux qu'aucun autre peuple leur reſpect pour cet arbre; auſſi ne ſçauroit on trop remettre ſous nos yeux la cérémonie antique & vénérable du guy de chêne. (Le nom de *Druides*, que les Gaulois donnoient à leurs prêtres, vient, ſelon la plupart des ſçavans, d'un mot grec qui ſignifie *chêne*).

Les premiers hommes qui ſe nourriſſoient de glands, les mangeoient avec joie, & nous ne mangeons plus que du pain de larmes; mais c'eſt par notre faute qu'il eſt détrempé de tant d'amertume, & il n'en eſt pas moins vrai que les mets plus abondans & plus doux que l'agriculture a ſubſtitués au gland, nous rendent la vie plus commode, & pourroient par conſéquent nous la rendre beaucoup plus agréable, ſi nous n'avions le malheureux talent de changer le bien en mal.

Il paroit que l'uſage du grain, au moins celui du bled, eſt antérieur au déluge même, & que ſi *Noé* avoit conſervé dans l'arche la vigne qu'il planta, il y avoit ſans doute auſſi

conservé du bled, & l'avoit semé; car on ne voit point le commencement de l'agriculture dans les plaines de *Senaar*, où s'établit la famille de *Noé*.

Si cet art, dont la Providence a voulu que l'invention fut très aisée, parce qu'il est d'une utilité réelle, reparoit plutôt chez quelques peuples, & plus tard chez quelques autres, c'est qu'après la dispersion de la famille de *Noé*, les peuples qui en étoient sortis, habiterent des terres plus ou moins fertiles, & furent plus ou moins barbares ou polis, plus ou moins paresseux ou actifs. Ceux qui se livrerent à la chasse, à la guerre, au brigandage, négligerent l'agriculture, & elle ne reprit faveur chez leurs descendans que longtemps après.

Nous ne connoissons ni bled ni seigle, ni orge sauvages; il faut cependant que les premiers peuples en aient trouvé: car, quelque soin que l'on prenne de cultiver un grain, il ne change pas de nature; on ne peut que le rendre plus abondant, & d'un meilleur goût.

La charrue des Egyptiens & celle des Grecs étoient très-simples, & se ressembloient; elles n'avoient point de roues. Les Grecs perfectionnerent leur agriculture sur celle des Egyptiens, de qui ils reçurent aussi les autres arts. La charrue dont on se sert dans la plupart des provinces méridionales de France, paroit être faite d'après celle des Grecs.

Il reſte encore bien des peuples qui n'ont point l'uſage de la charrue ; ils y ſuppléent laborieuſement par des inſtrumens manuels. Les ſauvages de la nouvelle France ne remuent la terre qu'avec des crocs de bois ; les négres de la Gambra ſe ſervent d'une eſpece de pelle aſſez ſemblable à leurs rames. Les negres du Sénégal ſe mettent cinq ou ſix dans un champ, & le labourent avec leurs épées : ils ſemblent vouloir purifier, par ce ſaint uſage, un fer homicide. Les anciens habitans des Canaries ne labouroient la terre qu'avec des cornes de bœuf. J'ai trouvé ces faits dans l'*Hiſtoire générale des voyages*, par M. l'Abbé *Prevoſt*. Je joins le relevé de mes lectures à celui des leçons de mes maitres. Je n'avois vu à Fleurines que la manœuvre de l'agriculture, c'eſt à Paris que j'en ai appris la théorie & l'hiſtoire.

La herce qui recouvre ſi bien de terre le grain que l'on vient de ſemer, n'eſt gueres moins ancienne que la charrue ; il en eſt parlé au Livre de Job (*y*).

Il étoit naturel que l'art de recueillir le grain, avec le moindre travail & la moindre perte poſſible, ne fut inventé que quelque temps après celui de labourer & de ſemer ; car l'eſſentiel étoit d'avoir du grain, & dès que l'on en avoit, on ſe conſoloit aiſément de la peine de le recueillir, & même du malheur d'en perdre une partie. Les premieres

(*y*) Chapitre 39, *V*. 10.

récoltes se firent donc en arrachant les tiges l'une après l'autre ; enfuite vinrent des especes de faucilles, & enfin des faulx qui sont très-anciennes, puisque l'on en attribue l'invention à *Samme*.

L'ancienne maniere de tirer le grain des épis, étoit de faire fouler les gerbes par des bœufs, ou de trainer fur les épis des poutres, des pierres, &c. On en use encore ainsi dans le Levant ; le fléau n'y est point connu.

C'est la nature qui nous a fait faire les premiers pas dans la carriere des arts. On a remarqué que le grain que l'on mangeoit sans préparation, étoit broyé par les dents, délayé par la salive, & que l'estomac qui le perfectionnoit par une douce chaleur, le disposoit à se changer en sang ; on crût qu'en imitant ces divers procédés de la nature, on parviendroit à faire du grain une nourriture plus agréable & plus succulente ; ainsi les dents servirent de modele aux moulins (z), la salive & la langue à l'art de pétrir, & l'estomac à celui de cuire. On fit long-temps cuire la pâte sous la cendre, avant que l'on eût inventé les fours. Ceux-ci cependant sont très-anciens ; on en voit dès le temps d'*Abraham* (a).

Je n'avois jamais trouvé dans mon isle, ni

(z) Des vaisseaux de fer ou de pierre, & de gros pilons, & enfuite des moulins à bras, furent sans doute les premieres machines dont on se servit pour écraser le grain.

(a) Geneſe, ch. 15, ℣. 17.

bled, ni orge, ni rien qui y reſſemblât ; je n'avois pas tiré non plus de la maſtication & de la digeſtion, les découvertes que l'on attribue aux anciens ; mais, ſans tant raiſonner, j'avois peu à peu trouvé l'art de faire une eſpece de pain de chataignes.

Lorſque l'on eut trouvé moyen de ſéparer le ſon de la farine, ce qui coûta ſans doute bien des tentatives, on ne ſçut pas encore faire du pain. On mangea long-temps une eſpece de bouillie, compoſée d'eau & de farine. Cet uſage ſe conſerve chez les montagnards d'Ecoſſe, & chez pluſieurs autres peuples.

Un homme d'eſprit, & dont l'eſprit eſt très-cultivé, m'a dit avoir lu que la découverte du levain, qui eſt antérieure à *Abraham*, eſt due, comme beaucoup d'autres, au hazard ; qu'une femme ayant fait, par diſtraction, plus de pâte qu'à l'ordinaire, réſolut d'en laiſſer un peu, & que, pour ne la pas perdre, elle la mit quelques jours après avec la nouvelle pâte qu'elle fit, que ſon pain fut plus beau, plus léger, plus agréable au goût ; il ajouta, en riant, qu'à titre de femme & de citoyenne, elle s'étoit empreſſée de publier cet utile ſecret.

L'art de faire du vin, de faire cette liqueur ſi douce & ſi précieuſe, mais que l'excès rend meurtriere, eſt plus ſimple, plus aiſé que celui de faire du pain ; auſſi fut il inventé le premier. Il conſiſtoit d'abord à preſſer des grappes & en exprimer le jus ; on ap-

prit beaucoup plus tard, & successivement, les autres façons que nous y donnons aujourd'hui.

Les vases où on le conservoit, furent tour à-tour des citrouilles, des calebasses & d'autres écorces de fruit, des cornes, des cruches de terre cuite, & des outres, qui étoient des sacs de peau. C'est dans une de ces outres qu'*Abraham* donna de l'eau à *Agar*, lorsqu'il la chassa de sa maison avec le fils qu'il avoit eu d'elle.

La bouillie épaisse qui servoit de pain aux anciens, concevez la beaucoup plus légere & liquide, concevez-la faite de farine d'orge, au lieu de farine de bled, concevez-la fermentée & cuite à propos, c'est la biére, l'une des plus anciennes liqueurs après le vin. Cette biére étoit spiritueuse & enivrante comme la nôtre, & n'en différoit qu'en une chose; c'est que ses mauvaises qualités n'étoient pas corrigées, comme aujourd'hui, par le mélange du houblon, qui est une plante très saine.

Dans les siecles mêmes les plus reculés, dans les pays mêmes les plus incultes, & chez les peuples les plus sauvages, on y voit faire ou du vin, ou d'autres liqueurs fermentées; l'homme seroit il donc le plus malheureux de tous les animaux, puisqu'il est le seul qui, de tout temps, ait cherché à s'oublier & à se soustraire à lui-même par l'usage de ces liqueurs?

Une des plus agréables est celle que, dès

les premiers temps, on a faite avec du miel & de l'eau ; c'eſt l'hydromel, qui eſt très-bon pour l'eſtomac, quand on en boit modérément.

Il n'eſt preſque point de peuples qui n'aient trouvé quelques moyens de s'enivrer. Les Tartares ſçavent tirer du lait d'ânesſe aigri, une liqueur très-forte. Les Moxes, nation la plus barbare de l'Amérique, en font une ſemblable avec certaines racines pourries, qu'ils font infuſer dans l'eau. D'autres ſauvages de l'Amérique, font ce qu'ils appellent de la *chica*, liqueur très-dégoûtante, mais ſpiritueuſe, dont voici la compoſition. Ils font infuſer vingt ou trente boiſſeaux de maïs dans une grande auge pleine d'eau. Quand cette eau eſt imprégnée du grain, & qu'elle commence à s'aigrir, alors de vieilles femmes mâchent des herbes ou des grains de maïs, qu'elles crachent dans des calebaſſes que l'on remplit de cette eau ; elle y fermente & y devient ce qu'ils appellent une liqueur délicieuſe, & ce que nous appellerions une très mauvaiſe petite biére.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

Jardinage.

QUi eût dit, à la vue des premiers jardins où l'on réuniſſoit & raſſembloit ſans ordre, dans un terrein peu étendu, ſouvent irrégulier, les arbres les plus utiles, les plantes les plus dignes d'être cultivées, & peut-

être quelques belles fleurs ; qui eût dit, à la vue de ces jardins, qu'un jour il y en auroit d'immenſes, où l'art des *le Nôtre* s'épuiſeroit à répandre dans de vaſtes compartimens qui fatiguent la vue, de larges ſurfaces de ſable, & quelques bordures de buis ſervant de limites à d'étroites plates bandes, garnies de fleurs communes, que ſouvent le ſoleil ſéche avant qu'elles ſoient écloſes, parce qu'elles ſont expoſées à toute ſon ardeur? Ce n'eſt pas, au reſte, que je ne trouve de grandes beautés dans ces jardins, ſur-tout quand ils ſont ornés de baſſins & de ſtatues bien faites ; mais je voudrois que ceux de cette eſpece ne ſerviſſent d'acceſſoires qu'à des palais, & il s'en trouve par-tout ; la nature en gémit, le globe de la terre en eſt défiguré.

Les arbres que l'on a d'abord ſéparés de la multitude, & que l'on a rapprochés des habitations, pour les cultiver avec plus de ſoin, ſont le figuier, la vigne, l'amandier & l'olivier. La culture de tous ces arbres eſt facile, & le dernier ſur-tout eſt d'une utilité univerſelle. Nous la ſentons moins que les anciens, qui n'avoient d'autre huile que celle qu'ils tiroient des olives, & qui, ne ſçachant s'éclairer, ni avec du ſuif, ni avec de la cire, ne ſe ſervoient que de lampes.

On dit que ce fut une chevre qui donna l'idée de tailler la vigne ; elle broutta un ſep, il donna l'année ſuivante plus de fruit que les autres ſeps ; on tailla la vigne, & l'on fit

la même opération aux autres arbres. On s'apperçut en Amérique que les rosiers trop touffus ne portoient pas de fleurs, & que ceux qui l'étoient moins, en portoient : on élagua les rosiers.

L'origine de la greffe des arbres est un fait beaucoup plus obscur que celui de la taille, quoique sans doute moins ancien.

Les Egyptiens, & beaucoup d'autres peuples du temps de *Moyse*, cultivoient des légumes de plusieurs especes. On ne sçauroit, sans faire tort à leur mémoire, les soupçonner de n'avoir pas aussi cultivé des fleurs.

Art de se vêtir.

LEs alimens & les boissons préparées altérerent la texture & la substance du corps humain ; il devint plus foible & plus sensible aux impressions de l'air, il fallut des habits. On en voit néanmoins l'usage établi de temps immémorial dans les climats où ils sont le moins nécessaires, c'est à dire, dans le Levant ; ce qui donne lieu de croire que la modestie a autant contribué à cette invention que le besoin.

Des écorces, des feuilles d'arbres & des peaux sans apprêts, furent les premiers habits. (Ces peaux devenoient bientôt fort dures & fort puantes ; on étoit obligé d'en changer souvent ; cela fit sans doute chercher l'art de les tanner, & véritablement cet art est

fort ancien.) Il a fallu bien des ſiecles pour parvenir à la commodité, à l'élégance dont nous jouiſſons à cet égard, & dont nous abuſons quelquefois. J'ai, par exemple, vu en Europe des femmes mettre des corps, j'en ai frémi, & j'ai juré que cet uſage ſeroit un de ceux auxquels je rendrois mon iſle inacceſſible.

Faire de la toile, c'eſt-à-dire, faire des fibres d'une plante un tiſſu ſolide & moëlleux, c'étoit un art difficile; auſſi les Egyptiens rendoient-ils les honneurs divins à *Iſis* qui le leur avoit appris.

Les matieres de la toile, & de la plupart des étoffes, ſont de couleurs ternes & ſombres; on a voulu les égayer. L'art de la teinture eſt venu comme de lui-même leur prêter ſon ſecours. On a trouvé des couleurs charmantes dans les terres bolaires, dans les minéraux, dans les végétaux, & rien n'eſt ſi admirable que l'uſage que l'on en a ſçu faire. Après avoir teint les étoffes, on a voulu les nettoyer, les blanchir; on ne connoiſſoit point le ſavon, il eſt moderne, on ne s'eſt ſervi long-temps que de quelques matiéres ſimples & déterſives, ſur-tout de la cendre de ſoude. On croit que c'eſt cette plante que *Job* nomme *borith*, lorſqu'il parle de laver ſes vêtemens dans une foſſe avec l'herbe de *borith*.(*b*)

(*b*) Chapitre 9, ℣. 30.

Architecture.

CE n'étoit pas assez d'être vêtu, on voulut être logé. Ce n'est plus assez d'être logé, on veut l'être magnifiquement & commodément ; on se surcharge, on s'accable de faste & de commodités ; je ne serois pas surpris que bientôt on en revint à peu près à l'ancienne simplicité. Si on ne le fait pas ailleurs, on le fera du moins dans mon isle.

Les hommes ne voulant d'abord que se mettre à couvert de l'inclémence des saisons & de la fureur des bêtes féroces, ne chercherent point à bâtir des palais. Cependant l'amour du faste & de la magnificence, qui a toujours été la belle passion des hommes, leur a fait trouver, dès les premiers temps, les principes & la plus grossiere manœuvre de l'architecture. J'ai lu dans un bon ouvrage, je ne sçais si ce n'est pas dans l'*Histoire du Ciel*, par M. *Pluche* : que l'on a trouvé en Asie d'énormes pilastres isolés, de gros massifs de pierres ou de briques, que l'on croit antérieurs au déluge. La tour de *Babel*, commencée dans la pleine de *Sennaar*, peu après le déluge, semble indiquer aussi qu'il y avoit aussi quelques anciennes traditions touchant la maniere de préparer les matériaux & de les employer ; car il n'est pas probable que l'on eût fait tant de découvertes entre le déluge & la construction

de cette tour. Mais ces divers édifices, c'eſt à-dire, les maſſifs de pierres ou de briques, l'arche de *Noé*, la tour de *Babel*, prouvent que l'architecture n'étoit conſacrée qu'à des monumens, qu'à de grandes choſes ; on n'auroit pas pris tant de peine pour loger un homme, on ne lui auroit pas fait de maiſon, on lui auroit dit : voilà des branches, des roſeaux, des feuilles, de l'argille, faites-vous une cabane ; nous ne voulons pas ébranler pour vous les fondemens de la terre, fouiller dans ſes entrailles, & lui briſer les os.

Malgré ces conſidérations, qui ſuſpirent pendant quelque-temps pour arrêter les entrepriſes téméraires, on en vint à bâtir des maiſons, & ce n'auroit pas été un mal, ſi elles avoient été plus ſimples, moins élevées, & ſi les princes ſeuls avoient habité des palais.

L'architecture eſt le plus bel art, le plus noble, le plus grand qu'ait produit l'eſprit humain. Mais pour que les chefs-d'œuvre de cet art paruſſent dans tout leur éclat, il faudroit qu'ils furent plus rares. Ce ſeroit, par exemple, la plus agréable ſurpriſe du monde, que de trouver au détour d'une allée, dans une forêt, une vaſte enceinte formée par un double rang de colonnes, & ouverte par pluſieurs portiques d'une largeur convenable à un grand édifice iſolé ; ce qui donneroit aux pleins-ceintres de ces portiques une hauteur égale à celle des plus vieux chênes.

J'avois

J'avois admiré à Paris la belle colonnade de l'hôtel Soubiſe, elle avoit fermenté dans mon imagination, & j'avois dès-lors conçu le plan que je viens d'eſquiſſer. J'aimerois auſſi (& c'eſt ce qu'on verra dans mon iſle,) j'aimerois que chaque ville ne fût qu'un gros bourg bien percé, bien aligné, que toutes les maiſons y fuſſent ſemblables en tout, qu'elles euſſent beaucoup d'étendue, beaucoup de ſurface, (c) mais peu d'élévation, & qu'il n'y eût dans chacune que deux édifices proéminens; ſçavoir, le temple de Dieu, & ce que l'on pourroit nommer celui de la République, c'eſt-à-dire, le palais deſtiné à l'adminiſtration des loix. Dans ce dernier réſideroit le chef du peuple.

La belle proportion, l'harmonie que nous ſçavons mettre dans les différentes parties d'un édifice, nous la devons aux Grecs; ils ont perfectionné les connoiſſances qu'ils avoient reçues des Egyptiens; ils ont établi trois ordres ou trois genres d'architecture, qui ne devroient décorer que des temples ou des pa-

(c) On me dira que c'eſt un bien qu'il y ait des villes où le terrein eſt ménagé; que, ſelon ma méthode, on ne logeroit peut-être pas dans une plaine de dix lieues quarrées tous les habitans de Paris. J'en conviens, mais j'aurois tant de réponſes à faire à cette objection, que leur multitude m'embarraſſe. Il réſulteroit de mes réponſes, qu'une ville conſacrée aux arts, doit être plus peuplée qu'une autre, mais qu'elle peut auſſi être trop peuplée.

lais, mais on doit donner au moins l'empreinte & le caractere, même aux bâtimens de moindre importance, & à chacun selon sa destination.

L'ordre *Dorique* est d'une proportion mâle & ferme; les colonnes de cet ordre ont de hauteur, huit fois leur diametre. Celles de l'ordre *Ionique* ont neuf diametres, & celles de l'ordre *Corinthien* en ont dix. Les Romains ont ajouté à ces trois ordres le *Toscan*, dont la proportion épaisse & raccourcie, (elle n'est que de sept diametres,) ne le rend propre qu'à l'architecture militaire & rustique; & le *Composite* qui n'a, comme le *Corinthien*, que dix diametres, (*d*) & n'en differe que par les ornemens accessoires.

Lorsque je suivois les leçons de M. *Blondel*, je l'entendois, avec le plus grand plaisir, raconter l'origine des trois ordres Grecs; j'ai négligé de l'écrire, parce que je ne croyois pas que je pusse jamais l'oublier. Je ne me souviens cependant plus du tout de l'ordre *Dorique*, & je ne me rappelle que confusément les deux autres.

Les volutes du chapiteau de la colonne *Ionique* sont imitées des boucles que les femmes faisoient de leurs cheveux. Les cannelures de ces colonnes étoient les plis de la robe; leurs bases qui étoient faites en manie-

(*d*) Une colonne qui auroit de hauteur plus de dix fois son diametre, seroit trop foible, trop mince & n'auroit point de grace.

re de cordes entortillées, repréſentoient la chauſſure de ces mêmes femmes. Au reſte, le fait rapporté par *Vitruve*, n'eſt rien moins que démontré, non plus que celui qui va ſuivre. Les feuilles d'une achante qui croiſſoit à l'ombre du tombeau d'une jeune fille, s'étant recourbées, parce qu'une corniche les arrêtoit, un ſculpteur, frappé du bel effet que cela produiſoit, orna de feuilles d'achante recourbées le chapiteau *Corinthien*.

Un autre ornement d'architecture, auſſi révoltant pour qui en ſçait l'hiſtoire, que ceux que nous venons de parcourir ſont beaux, ce ſont ces triſtes figures humaines que l'on voit adoſſées à des pilaſtres, & courbées ſous le poids d'un entablement. Ces figures ſont originairement celles d'un peuple que les Grecs avoient vaincu, & au malheur duquel ils vouloient que tout inſultât chez eux, les murailles mêmes.

XXXXXXXXXX XXXXXXXXXXXX

Métaux.

LA découverte de la plupart des métaux eſt due au hazard; mais c'eſt au beſoin & à l'induſtrie que l'on doit, preſque toute entiere, la métallurgie ou l'art de travailler les métaux. Cet art ſi utile étoit connu, même avant le déluge. « *Sella*, dit *Moyſe*, » engendra *Tubalcaïn*, qui fut habile dans » l'art de façonner les métaux, & de faire

» toutes ſortes d'ouvrages en cuivre & en » fer. » (e)

Les inondations, les éruptions de volcans, ont ouvert le ſein de la terre, & ont montré à nud ſes entrailles : on en a tiré les métaux.

La foudre en éclatant des rochers, y a ſouvent fait découvrir des mines d'or. Quand j'ai ſçu cela, & que j'ai ſçu auſſi tous les maux que l'or a cauſés, je me ſuis écrié : Il n'appartenoit vraiment qu'à la foudre d'indiquer l'or !

Les mêmes volcans qui ont découvert les veines métalliques, ont jetté parmi des tourbillons de flammes & de cendres des flots de métal fondu, & l'on a appris à cette école la maniere de travailler les métaux par le feu, de les épurer. Des forêts embraſées par le feu du ciel, ou par celui de la terre, ont auſſi renouvellé quelquefois le même ſpectacle.

Il y a un art de diriger le feu, de ménager ſon activité pour la fonte des métaux ; il y a un art pour les alliages, pour la forge, & pour les autres parties de la métallurgie, & tous ces arts-là n'ont été trouvés que ſucceſſivement ; il a fallu, pour les trouver, pluſieurs ſiecles de tentatives, de recherches, & de rencontres fortuites.

Le fer, le plus utile de tous les métaux, a été trouvé un des derniers. (f) L'or qui

(e) Geneſe, ch. 4, ℣. 22.
(f) Cela ne s'accorde pas avec le paſſage de la Ge-

nous paroît ſi précieux, a été long-temps un foible ſupplément au fer. Un ſoc d'or laboureroit mal, & déchiroit la terre plutôt qu'il ne la coupoit. On faiſoit auſſi des ſocs & des armes de cuivre : toutes celles des Romains juſqu'aux derniers temps étoient de ce métal.

Mais le cuivre eſt mol & s'émouſſe facilement. On a vaincu cet obſtacle par la trempe, on a fait, pour ainſi dire, un acier de cuivre. Des expériences faites depuis peu par le ſçavant comte de *Caylus*, ne permettent plus d'en douter.

Deſſein & Sculpture.

L'Homme eſt né induſtrieux, & par conſéquent imitateur. (g) Le deſſein eſt une imitation très agréable ; auſſi la fable & l'hiſtoire lui donnent-elles une origine très-ancienne. On commença apparemment par tracer les premiers traits des corps d'après leur ombre, on chercha enſuite à imiter les autres parties que l'ombre ne rendoit pas ; car on ne pouvoit avoir, par ſon ſecours, que des profils. Ce que l'on avoit déſſiné ſur

---

neſe, que j'ai cité plus haut ; c'eſt ſans doute que les mines de fer, connues du temps de *Tubalcaïn*, ont été couvertes de vaſe & de limon par le déluge.

(g) Il imite & ne fait rien de plus, lors même qu'il croit créer. Un peu de métaphyſique & de reflexions ſuffit pour conſtater cette vérité.

le bois, ſur la pierre, ou ſur une terre molle, on voulut le perfectionner, & le rendre plus durable ; on enfonça, on fortifia les traits avec quelqu'inſtrument pointu, c'eſt à-dire, que l'on grava en creux. La gravure en relief & en ronde boſſe, c'eſt-à-dire, la ſculpture, vint après ; & beaucoup plus tard encore on vit naître la peinture, qui demande bien plus de fineſſes & d'apprêts.

Les premiers hommes avoient de grandes ames, & par conſéquent de grandes vues, parce que rien ne rétréciſſoit ni les unes ni les autres. On voit à la Chine une montagne qui a été taillée en ſtatue ; on en diſtingue, à pluſieurs milles, le nez, la bouche & les yeux. Le pere *Kircher* parle de deux autres montagnes du même pays, dont l'une a la forme d'un dragon, & l'autre celle d'un tigre. Il faut avouer cependant que tout cela étoit moins beau que giganteſque, & n'approchoit pas de l'architecture noble & majeſtueuſe, dont les Grecs trouvérent dans la ſuite les vraies proportions.

Art d'écrire.

LE but de l'écriture eſt de perpétuer le ſouvenir des événemens, & même de repréſenter les idées. Pour rappeller ce ſouvenir & repréſenter ces idées, il faut retracer à la mémoire & à l'imagination, les choſes qui

en font les objets, & les repréſenter par des ſignes qui parlent aux yeux. Les yeux ne peuvent voir que des corps ; on pouvoit exprimer par ce moyen les événemens. Mais les idées, comment les repréſenter par des êtres ſenſibles & palpables ? Le voici. Les corps qui n'avoient, en marquant les événemens, que leur ſignification naturelle, en avoient une emblématique, lorſqu'ils marquoient les idées ; ils devenoient alors hyéroglyphes.

On conſervoit encore la mémoire des événemens par la tradition, par des autels de pierres, par des fêtes & des cantiques. De tous ces moyens, le dernier étoit le meilleur, mais il n'étoit pas non plus ſans inconvénient : *La vérité ſe perd dans la bouche des hommes, comme un peu de neige dans un grand feu.* (*b*) Dailleurs, les faits ſe multiplierent au point qu'il ne fut plus poſſible de les chanter tous. On ſe réduiſit alors aux principaux. Les légiſlateurs voulurent que l'on chantât leurs loix ; c'étoit un préſervatif contre l'oubli.

De là vient ſans doute que dans pluſieurs provinces de France, & des autres royaumes de l'Europe, on fait encore chanter, par des enfans, le Décalogue à la Meſſe du Dimanche. Je n'ai guere vu cette pratique

(*b*) Je crois que j'ai lu cela dans des proverbes Arabes, où j'ai trouvé auſſi un autre apophtegme que l'on ne ſçauroit trop répéter ; il eſt conçu à peu près en ces termes : *Le méchant a dit : je veux dévorer une proie ; le puiſſant lui a répondu ; voilà le pauvre.*

établie que dans les campagnes ; apparemment qu'on ne croit pas qu'elle puiſſe être d'aucune utilité dans les villes.

Quelques peuples ſe firent, dès les premiers temps, une écriture très ſimple, mais très-difficile. Pluſieurs cordons de différentes couleurs, & diverſement noués & combinés, leur tenoient lieu d'annales, de regiſtres publics, &c. Il falloit bien de l'intelligence & de la ſagacité pour écrire ainſi, & il n'en falloit pas moins pour lire une telle écriture. Ce chemin pénible & détourné, n'a, pour ainſi dire, conduit à aucun but les Péruviens qui ſe le ſont tracé ; ils n'ont encore aujourd'hui d'autre ſecret de parler aux yeux, que celui de leur *kipos* ou cordons noués.

La marche des autres peuples ayant été plus naturelle, il n'eſt pas étonnant qu'elle ait été auſſi plus rapide. Le deſſein fut, pour ainſi dire, le premier degré de l'écriture. Si l'on vouloit parler d'un mariage, on repréſentoit un homme & une femme qui ſe donnoient la main ; l'arrivée de quelqu'un par eau, c'étoit un homme dans une barque qui touchoit au rivage ; ſon arrivée par terre, c'étoit un homme marchant avec un bâton vers l'endroit que l'on déſignoit, &c. Cette façon d'écrire étoit longue & embarraſſante, on la ſimplifia. Au lieu d'un homme & d'une barque ; on ne traça plus que le profil de l'un & de l'autre ; au lieu d'un homme portant un bâton, on ne mit que deux jambes, & au deſſus une main qui tenoit un bâton.

Mais

Mais tout cela n'exprimoit que les faits, ſans aucunes circonſtances, & ſur-tout ſans rien qui déſignât ni les ſentimens, ni les affections de l'ame : on convint, pour cette derniere partie, de quelques ſignes, & cela fut d'un grand ſecours. Cette écriture en tableau, que l'on pouvoit nommer écriture littérale, fut généraliſée dans la ſuite, & devint encore ſymbolique. La premiere n'expoſoit que l'objet peint, celle ci repréſentoit un double objet. Une échelle, par exemple, poſée contre une muraille, annonçoit non-ſeulement, que l'on étoit monté, ou que l'on monteroit à cette muraille, mais que l'on avoit fait ou que l'on devoit faire un ſiege. Deux mains armées, placées vis-à vis l'une de l'autre, repréſentoient non-ſeulement un combat ſingulier, mais une bataille. Une jeune fille environnée de beaucoup de gerbes, c'étoit non-ſeulement une moiſſonneuſe qui dépouilloit un champ, mais c'étoit encore le ſymbole d'une abondante moiſſon.

L'écriture ſymbolique étoit une belle invention, mais défectueuſe, en ce qu'elle n'exprimoit ni facilement, ni complettement ce que l'on vouloit ; & que chaque objet y étoit au moins double, puiſqu'il repréſentoit au moins deux choſes.

Un génie vaſte (qui mériteroit d'être connu) rêva profondément ſur ce mal, & en trouva le remede dans un nouveau procédé, plus ſimple & plus naturel. Au lieu d'une écriture dont chaque expreſſion, chaque ca-

ractere représentoit plusieurs objets, il vit qu'il en falloit faire une dont chaque caractere, pris séparément, ne représentât rien de distinct ; il lui parut qu'il falloit, pour mieux assurer le succès de cette nouvelle méthode, puiser l'art d'écrire dans les mêmes sources que celui de parler.

Celui-ci, dont l'origine se perd dans l'immensité des siecles, avoit sans doute été amené peu à peu, mais avec chaleur, par le besoin & par le plaisir de faire entendre à d'autres hommes ce que l'on souhaitoit & ce que l'on pensoit. Les élémens de cet art sont simples ; ils consistent en un petit nombre de sons diversemens combinés. On les prit séparément, on figura des caracteres, dont on convint, pour représenter chacun de ces sons. Telle fut l'origine de l'alphabet, & par conséquent de tous les grands ouvrages qui existeront tant qu'il y aura des hommes.

Ce fut alors que l'on commença à graver sur des tables de pierre ou d'airain, les événemens mémorables & leurs circonstances. On y grava les vertus & les crimes ; on eut tort, il falloit laisser retomber ceux-ci dans le néant ; j'aurai cette attention-là pour mon nouveau peuple.

Il se distribuera tous les vingt ans dans l'ISLE DE LA PAIX, trois prix, non pas de vertus ; car on ne juge de la vertu que par opposition au vice, & cette isle sera inaccessible au vice ; (*i*) mais les prix seront

(*i*) Il s'y introduira sans doute quelquefois à

pour ceux qui auront trouvé quelques loix démontrées meilleures que les miennes, ou qui auront réſolu, avec le plus de ſagacité, quelque belle queſtion de Morale, de Phyſique ou de Mathématiques. Les deux premiers prix ſeront pour ceux qui auront propoſé les loix les plus ſages. Le troiſieme pour celui qui aura le mieux répondu aux queſtions.

La plus belle récompenſe des trois élus, & de ceux qui en auront le plus approché, c'eſt que leurs noms, & la maniere dont ils auront mérité le prix, ſeront gravés ſur une table de marbre.(*k*) Cet événement périodique de vingt ans ſera chez nous la ſeule choſe qui paroîtra mériter d'être écrite. Ces mêmes élus apprendront à graver ſur le marbre, pour y conſigner vingt ans après la gloire de leurs ſucceſſeurs; ce qu'ils regarderont comme une nouvelle récompenſe. Si quelqu'un d'eux eſt encore couronné au retour du période, il gravera l'hiſtoire de ſes nouveaux aſſociés, & un autre gravera en même-temps la ſienne.

---

la dérobée, mais il ſera puni ſur le champ, & ſouſtrait avec ſoin aux yeux du peuple; ce ſera le moyen qu'il ne prenne jamais racine parmi nous.

(*k*) Cette exception & un autre dont je parlerai dans l'article ſuivant, ſeront les ſeules que je mettrai à la regle que j'établirai de ne point écrire, & n'altéreront aucunement le bien qui doit réſulter de cette regle.

Médecine & Chirurgie.

LEs sciences, de même que les arts, n'ont été d'abord qu'une pratique grossiere & sans méthode, de quelques découvertes utiles que l'on devoit au hazard ou à l'observation. Elles se sont perfectionnées peu à peu par de nouvelles observations, par de nouvelles expériences, qui ont fait naitre des idées & des raisonnemens.

Tandis que l'art d'écrire se formoit en Phénicie, la science beaucoup plus nécessaire de la médecine, se répandoit chez ce peuple & chez tous les autres. Des nourritures trop peu naturelles, & des excès de plusieurs especes, avoient enfanté depuis long-temps des maux qui auroient dû être toujours inconnus : on entreprit d'y remédier, & on oublia qu'il eût mieux valu les prévenir.

La médecine, de même que l'histoire, se conserva & s'accrut long-temps par la tradition ; elle consistoit en quelques remedes simples qui avoient réussi, & que l'on employoit souvent sans beaucoup de choix, ni de précautions ; ces recettes se transmettoient des peres aux enfans. C'est ainsi que chez les Egyptiens on voit l'immortel *Isis* apprendre la médecine à *Orus*, son fils.

Au commencement tout le monde étoit médecin, c'est-à-dire, qu'il n'y avoit person-

ne qui ne s'attachât à connoître quelques remedes. On expoſoit les malades à la vue du public ; (*l*) les paſſans étoient conſultés, & ceux qui avoient, ou éprouvé, ou ſeulement vu traiter des maladies ſemblables, diſoient ce qu'ils ſçavoient. Par humanité, ou quelquefois plus encore par amour propre, on cherchoit à guérir les malades.

Ceux qui ſçavoient le plus de remedes n'avoient aucun empreſſement pour le titre de médecin ; ils ne faiſoient point d'efforts pour captiver la confiance du public. L'honneur & la fortune ſont preſque les ſeuls ſtimulans de quiconque travaille pour le bien de la ſociété. La fortune offroit peu d'avantages dans ces temps groſſiers où l'on ne ſçavoit pas les faire valoir, & il n'y avoit que bien peu d'honneur à eſpérer de la guériſon des malades ; car, ou leurs maladies étoient violentes & dangereuſes, ou non. Dans ce dernier cas, c'eſt-à-dire, quand elles n'étoient cauſées que par un léger dérangement d'humeurs, le repos, la diete, & quelques ſimples les guériſſoient ; quand, au contraire, elles avoient des ſymptômes effrayans, on ne conſultoit plus les hommes, on n'imploroit plus que les dieux. Ainſi on avoit créé

(*l*) Il faut ſe ſouvenir que cet uſage n'a été ſuivi qu'en Aſie, la ſeule partie de la terre qui fût alors habitée ; on n'auroit pas pu, dans la plus grande partie de l'Europe, mettre ainſi les malades dans les rues, ſur-tout en hiver.

par l'intempérence les maladies dont on se plaignoit, on les attribuoit aux dieux, & on leur demandoit d'en être délivré. Représentez vous un frénétique qui, en se perçant volontairement le cœur, prie les dieux d'empêcher que sa blessure ne soit mortelle.

La médecine devint dans la suite plus éclairée, & par conséquent moins superstitieuse. Son beau siecle fut celui d'*Hippocrate*; ce grand homme, né à Cos, l'une des isles de l'Archipel, a rendu cette isle très-célebre. Il étoit plus que sçavant; il étoit prudent & sage. Il sçavoit que dans un art aussi difficile, aussi enveloppé, que celui de diriger les ressorts intérieurs du corps humain, il faut plus de faits & d'observations que de raisonnemens. Il s'attacha donc à apprendre l'histoire & les progrès, &, pour ainsi dire, la marche des maladies. Il avoit par-tout des disciples qui lui rendoient compte de celles dont ils étoient témoins. Il avoit lui-même occasion d'en observer tous les jours.

C'est d'après tout cela qu'il a établi les grandes vérités sur les symptômes des maladies, les vérités immuables que l'on admire dans ses Aphorismes.

La médecine sera traitée dans mon isle, comme elle le fut en Grece par *Hippocrate*, c'est-à-dire, que ce ne sera qu'une suite d'Aphorismes dictés par l'observation & l'expérience. Je mettrai en tête ceux qu'*Hippocrate* & ses successeurs ont trouvés. Ils feront d'excellens avis qui rendront les mala-

dies rares dans cette isle ; par conséquent les nouveaux Aphorismes que les maladies feront naître, & que le temps amenera lentement, seront en petit nombre ; on les consignera dans les fastes, dans le livre des sages & des sçavans, c'est-à-dire, qu'on les gravera sur ces tables de marbre dont j'ai parlé. (*m*)

Originairement la chirurgie & la pharmacie n'étoient pas traitées séparément de la médecine, avec laquelle elles ont en effet des rapports très-intimes, & dont, à proprement parler, elles sont partie ; toute la différence que l'on mettoit entre une maladie & une plaie, c'est que l'une étoit un mal interne, dont les dieux seuls pouvoient procurer la guérison, quand il étoit grave ; & qu'une blessure n'étoit qu'un mal externe, ordinairement susceptible des secours de l'art.

(*m*) Voici comment seront disposées ces tables précieuses. Un socle continu de deux pieds de haut, élevé sur le bord de la mer orientale, en portera douze, qui auront chacune cinq pieds sur deux, & demi. Quand elles seront remplies, c'est à dire, dans deux ou trois siecles (car on aura soin d'y mettre autant de choses que de mots,) on laissera un espace vuide, égal à celui qu'elles rempliront. On élevera après cet espace un nouveau socle, & dessus, douze nouvelles tables, & ainsi de suite. Plus de vingt-cinq mille ans s'écouleront avant que l'isle soit environnée de ces tables, & qu'il en faille faire une nouvelle enceinte ; puisse-t-elle en voir plusieurs, & contempler de loin, avec plus de pitié que de mépris, les châteaux de cartes que les hommes bâtissent tous les jours, & que tous les jours un souffle renverse avec eux !

Les remedes simples n'étoient pas non plus traités séparément des remedes composés, (la classe de ces derniers étoit très-peu nombreuse.) Les remedes, tant simples que composés, étoient administrés par celui qui les conseilloit. Le médecin étoit donc en même-temps pharmacien ; il étoit aussi chirurgien, lorsque l'opération de la main étoit nécessaire.

Dans ces premiers temps, les femmes n'avoient guere besoin des secours de la chirurgie pour accoucher. La raison en est, qu'alors elles vivoient encore un peu selon la nature. Cependant quelques accidens qui étoient arrivés, & qui devinrent plus fréquens à mesure que l'on s'éloigna de la nature, engagerent quelques femmes à apprendre tout ce qu'il falloit sçavoir pour aider les autres femmes dans ces momens de douleur & de crise. On conjecture de certains passages, tirés des historiens qui ont écrit sur l'Egypte, que l'on avoit dans ce pays-là des chaises faites de maniere que quand les femmes en travail y étoient assises, elles accouchoient plus aisément.

Il a fallu bien des siecles pour amener la chirurgie au point de perfection où elle est. Elle ne connoit presque plus de maux incurables. Mais parmi ceux dont elle guerit, n'y en a-t-il pas dont il vaudroit mieux être mort que de souffrir les tortures, les supplices, par lesquels elle en guérit ? Je n'ai jamais été malade, je ne pouvois pas l'être ; j'ai vécu dans une isle déserte. Mais

Il me ſemble que s'il m'avoit fallu ſouffrir une opération cruelle, je me la rappellerois à tous momens ; je croirois la ſentir encore, & la vie me paroîtroit odieuſe. D'un autre côté, j'ai lieu de croire que, par un bienfait de la Providence, on oublie même les douleurs les plus aiguës, témoins les femmes qui font pluſieurs enfans.

L'anatomie qui devoit un jour répandre des lumieres ſi vives ſur la médecine & la chirurgie, fut très-long-temps négligée. Un reſpect ſuperſtitieux & ridicule en fut la principale cauſe. On ne ſe faiſoit pas un crime d'aſſaſſiner ſon ſemblable, ſon frere ; mais ouvrir ſon cadavre pour y puiſer des connoiſſances qui puſſent tourner au bien de l'humanité, oh ! c'étoit un crime irrémiſſible ! Voilà l'homme.

En Egypte cependant on ouvroit quelques corps (*) pour les embaumer ; mais on avoit grand ſoin de rendre cette opération inutile du progrès de l'anatomie. Un officier public, en préſence de pluſieurs témoins, montroit au médecin (*o*), ſur le côté gauche du mort, la place où il devoit faire une inciſion pour y

(*) On ne les ouvroit pas tous ; il falloit être mort riche pour mériter cet honneur ; la maniere d'embaumer les pauvres étoit beaucoup plus ſimple, & non moins bonne ; on leur ſeringuoit par le fondement des décoctions d'herbes aromatiques qui leur brûloient les inteſtins.

(*o*) Les Médecins, proprement dits, n'étoient guere en ce temps-là que ceux qui embaumoient les corps.

paſſer la main, & en retirer les entrailles que l'on alloit auſſi-tôt jetter dans le Nil. On introduiſoit par le même paſſage des herbes aromatiques ; & le médecin étoit obligé de s'enfuir, car on le pourſuivoit à coups de pierres ; on le regardoit comme un profanateur, quoiqu'il n'eût fait que ce que l'on avoit exigé de lui. Voilà encore l'homme !

Mathématiques.

LEs principales parties des mathématiques, c'eſt à-dire, l'arithmétique, l'aſtronomie, la géométrie & la méchanique, paroiſſent être autant & même plus anciennes que la médecine. Dès que les ſociétés ont commencé à ſe former, le beſoin & l'intérêt ont rendu ces ſciences néceſſaires ; or le beſoin & l'intérêt ſont des êtres bien créateurs. Dès qu'un homme a pu dire, *mon bled*, *mon vin*, & qu'un autre a pu dire *mon fruit*, *mon bétail*, il a fallu des nombres, des poids, des meſures, & par conſéquent de l'arithmétique.

C'eſt ſur-tout en Phénicie que l'arithmétique a commencé à être cultivée. Ce peuple en naiſſant s'eſt adonné au commerce. Les Chaldéens & les Egyptiens, en ſuivant leur goût pour la géométrie & l'aſtronomie, n'ont pu entrer dans ces deux vaſtes carrieres qu'après s'être ſervi de l'arithmétique pour les ouvrir. Comme ils avoient, en cultivant cette ſcience, des motifs plus élevés que ceux des

Phéniciens, ils la menerent plus loin qu'eux : auſſi eſt-ce en Egypte que, dans des temps poſtérieurs, *Pythagore* puiſa ſes ſublimes théories ſur les nombres.

L'arithmétique fut pareillement en honneur chez les Mexicains & les Péruviens, les deux ſeuls peuples qui habitaſſent autrefois l'Amérique.

Dans les pays où le commerce & les échanges étoient rares, l'arithmétique devoit y être peu connue, & même ignorée. De là vient qu'encore aujourd'hui la plupart des ſauvages ne ſçavent compter que juſqu'à cent tout au plus ; & quand ils veulent marquer un nombre au deſſus de celui-là, ils vous montrent une poignée de cheveux ou un monceau de ſable... Que cette ſimplicité, que cette douce ignorance me plurent, quand j'en entendis parler la premiere fois, & qu'elles me plaiſent encore, quand elles n'ont pour objets que les valeurs factices que l'on donne à l'or ! Mais en tout le reſte la ſcience des nombres & des combinaiſons eſt une ſcience ſi belle, ſi ſatisfaiſante, ſi lumineuſe, que je plains beaucoup ceux qui ne ſçavent compter que juſqu'à cent.

La numération ou la maniere d'arranger les nombres pour les réunir ou les ſéparer les uns des autres, à quoi ſe réduit toute l'arithmétique, a ſans doute dépendu d'abord, ou de la couleur des objets qui repréſentoient les nombres, ou de la maniere dont on les plaçoit. (Nous ſuivons encore cette derniere

méthode en comptant avec des jettons). Comme on se servoit alors pour compter de petits cailloux ronds & plats, (en Latin *calculi*,) leurs couleurs pouvoient aussi servir à distinguer les nombres. Quelques-uns de ces cailloux pouvoient être blancs, & marquer les unités; les autres rouges, & marquer les dixaines; d'autres verds, & marquer les dixaines de dixaines, c'est-à-dire, les centaines, &c.

Mais ces deux façons de compter n'étoient bonnes que pour le moment; on ne pouvoit pas, ou du moins, on n'auroit pu qu'avec bien de la difficulté, &, si je l'ose dire, de la prolixité, graver sur la pierre ou sur l'airain, un nombre de petits cailloux rangés d'une certaine maniere; c'eût été bien pis si, suivant l'autre façon de compter, il avoit fallu rendre sur ces tables la couleur des cailloux. On n'employa ni l'une ni l'autre méthode. On n'avoit cependant encore ni chiffres ni caracteres; c'étoit long-temps avant l'invention de l'écriture. Voici comment les Egyptiens gravoient les nombres (*p*) sur les obéliſques & les colonnes, qui étoient les seuls regiſtres de ce temps-là. Des lignes verticales, un peu longues, tirées parallelement les unes aux autres, exprimoient les unités; de petites lignes horiſontales, placées sous

(*p*) Sans doute les autres peuples les exprimoient à peu près de même, mais le temps & la barbarie ont dévoré leurs monumens.

celles-là, marquoient les dixaines, &c. Vouloit-on, par exemple, dire que tel prince ou tel peuple devoit un tribut de ſix livres d'or, on mettoit ſous la ſixieme ligne une boule d'or qui étoit le caractere hiéroglyphique ou le ſymbole du tribut.

Quelque ſçavant expliqueroit tout cela avec beaucoup de détail & plus de clarté que je ne fais ; la cauſe de cette différence ſeroit qu'un ſçavant fait ſon étude & preſque ſon bonheur de la connoiſſance de l'antiquité (q), & que moi, homme naturel, je ne connois de bonheur que celui de jouir, lequel ne peut ſe rencontrer dans ces ſortes de recherches, qu'autant qu'elles ſont ſuperficielles ; car on ne jouit pas hors de ſoi-même, on n'eſt plus en ſoi, dès que l'on s'enfonce dans quelqu'étude que ce puiſſe être (r). Suivant ce principe, je ne conſidere guere les objets du

(q) Je me ſouviens qu'étant dans un café de Paris, où je ne faiſois, ſelon ma louable coutume, que le rôle d'auditeur, j'entendis un dameret, un petit-maître qui diſoit à un de ſes amis, en lui montrant un homme dont l'habit & la figure étoient fort triſtes, mais qui paroiſſoit content de lui-même : Vois-tu cet homme-là, c'eſt un érudit, je le connois ; il poſſede ſon écriture ſymbolique des Egyptiens, comme moi mes contes de *la Fontaine*.

(r) Plus cela eſt vrai, plus nous avons d'obligation à ceux qui veulent bien ſe livrer à ces études pénibles, & nous faire jouir des fruits de leurs travaux ; quoiqu'ils ne ſuivent en cela que l'inclination contraire à la nature, que leur ont donnée l'habitude & quelques ſtimulans factices qui ſont toujours efficaces, parce qu'ils ſont produits par l'imagination.

côté qu'ils présentent à l'esprit, mais de celui par où ils regardent le cœur.

Qu'un sçavant développe toute la partie scientifique de la boule dont je viens de parler; pour moi je m'attache à la partie morale, & sous ce point de vue, je trouve l'emblême bien touchant, & bien sage. Cette boule me semble dire au peuple vainqueur: « Ne » t'enorgueillis point d'un avantage que tu » ne dois peut-être qu'au hazard ou à ta fé» rocité; crains que bientôt la fortune aveu» gle, en chopant contre moi, ne me pousse » chez tes ennemis.

Après ce coup d'œil jetté rapidement sur l'origine de l'arithmétique, il me resteroit à parcourir l'astronomie, la géométrie & les autres parties des mathématiques; mais je commence à m'ennuyer de rassembler les matériaux épars que j'ai sur ces objets & sur quelques autres, & l'on doit sçavoir qu'un homme naturel quitte d'abord tout ce qui lui déplait.

Je finis donc sans insister sur aucun de ces articles; on sçait en général que les premiers astronomes l'ont été à peu près comme moi dans mon isle, lorsque j'y étois seul; que les premiers géomètres n'ont été que des arpenteurs très-peu fermes sur leurs principes; que les premiers méchaniciens en sçavoient moins que nos artisans; & les premiers navigateurs beaucoup moins que nos bateliers; que cependant nous devons tout à ces hommes qui ont jetté les fondemens de l'édifice dont nous posons le faite.

Si, avant la promulgation de mes loix, & la combuſtion ſolemnelle de ma plume, j'ai aſſez de momens à perdre pour recueillir & rédiger ce qui me reſte ſur les arts (*), les ſciences, les mœurs, les uſages, & les folies des hommes, j'enverrai tout cela à un ſage & vertueux ami que j'ai en France. Ce royaume, l'Angleterre, l'Italie, la Suiſſe & l'Allemagne, ſont l'Egypte & la Grece moderne. Je ne doute pas que la bonne philoſophie qui commence à y prendre racine, n'y produiſe un jour d'excellens fruits; mais il faudra du temps pour le mûrir. Je me croirois trop heureux ſi je pouvois de loin contribuer à ſa culture & à ſes progrès. Je vais, en attendant, planter dans mon iſle un arbre de bonne eſpece, & pourvoir à ce que rien ne le faſſe dégénérer. Cela ſera moins glorieux ſi l'on veut, mais moins difficile, moins ſujet aux accidens & aux longueurs, que d'enter une jeune branche ſur un vieux tronc.

(*) Je parlerai ſur-tout du ſeul art vraiment néceſſaire, le ſeul qu'on ait oublié de réduire en principes, & le ſeul ſur lequel les Loix négligent de ſtatuer; l'art d'où dépend le bonheur de chaque ſiecle & de tous ceux qui le doivent ſuivre, l'art de former la jeuneſſe. On verra ſi je n'ai pas pris de juſtes meſures pour éviter les deux écueils pour ne faire, ni d'un côté des hommes frivoles & méchans, ni de l'autre, des mauvais citoyens ou des ours.

Je retourne dans l'ISLE DE LA PAIX.

ENrichi de toutes ces connoissances, & sur-tout de celles qui étoient nécessaires pour établir des loix qui ne fussent ni injustes, ni insuffisantes, qui fussent très simples, & par conséquent sujettes à très-peu d'inconvéniens, je partis pour l'*ISLE DE LA PAIX* avec ma femme, mes enfans & *Williams* qui combla notre bonheur en ne voulant plus nous quitter. Nous avions passé deux ans & demi à Paris, excepté environ dix mois, qu'à plusieurs reprises nous avions délicieusement employés à Fleurines.

Nous partimes enfin, & après quelques dangers, quelques tempêtes, dont mes Lecteurs se doutent bien, nous arrivâmes dans notre chere isle. Nous y sommes depuis près d'un an ; j'y ai rédigé ces Mémoires à mes heures perdues, (car j'ai eu des occupations plus agréables ou plus importantes que celles d'écrire.) Je comptois n'envoyer ces Mémoires en France, qu'après y avoir ajouté les loix & les réglemens dont je médite le code avec beaucoup d'application, & depuis long-temps, afin qu'il soit très-court. (*t*)

(*t*) Les Loix qui m'embarrassent le plus, sont celles qui concernent les mariages, l'institution de la jeu-

Mais un vaisseau vient d'aborder ici ; de long-temps peut-être je n'en reverrai, & je ne souhaite pas d'en voir. J'abandonne mon ouvrage à la Providence & aux flots. Puisse-t-il peupler quelque nouvelle isle déserte, & en rendre le peuple heureux !

Pour concilier aux loix que je donnerai, la vénération & le respect, je les environnerai d'un appareil aussi simple que majestueux ; mais je me garderai bien qu'il soit couvert de l'imposture, monstre hideux, dont le masque tombe tôt ou tard, & fait détester le législateur & les loix. Les miennes seront à peu près celles de l'Utopie, cette belle & heureuse republique, imaginée par *Thomas Morus*.

---

nesse, les arts & les sciences. A l'égard de ce dernier article, je crois que je prescrirai nommément les livres qu'il sera bon de lire, & dont on pourra faire venir des exemplaires d'Europe. Ces livres seront en très-petit nombre ; les arts d'imprimer & d'écrire seront défendus ici, & ceux qui voudroient les faire revivre, seront regardés comme sacrileges & perturbateurs du repos public. Moi même, pour donner l'exemple, je brûlerai publiquement & avec exécration, mes plumes & mon écritoire, après avoir déclaré qu'elles viennent de me servir à rédiger des Loix d'où dépendoit le bonheur de l'isle, mais que tout ce que je pourrois ajouter à ces Loix, même pour les perfectionner, ne feroit qu'y nuire. Je mettrai néanmoins pour derniere clause à la Loi contre l'art d'écrire, qu'il faudra rétablir cet art si les mœurs viennent à se corrompre, parce que, dès ce moment là, il sera nécessaire pour préparer de loin la réforme.

Je ne dis pas à mes Lecteurs où eſt ſituée mon iſle. On commence à aimer autant la bonne philoſophie que l'on aimoit l'or il y a un ſiecle. On affluëroit de toutes parts à cette iſle : je n'en ſerois point fâché, parce que j'aime que le bien ſe répande & ſe multiplie ; mais je craindrois que quelques hommes corrompus, ou quelques faux philoſophes ne vinſſent tout perdre.

Fin de la ſeconde Partie.

TABLE DES TITRES

Contenus dans cette ſeconde Partie.

J'Apprends mon Hiſtoire. Page 1
Je vois un homme qui m'eſt cher. 11
Des malheurs retardent mon arrivée en France. 12
Portrait de Julie. 14
Suite de mes malheurs. 15
Je dois l'honneur & la vie à un Prince bienfaiſant. 18
Hiſtoire d'un jeune homme mal élevé. 28
Hiſtoire d'une jeune fille mal élevée. 67
Je fais une triſte rencontre. 95
J'arrive à Paris, & j'y reſte quelque temps. 96
Origine de quelques Arts. 100
Agriculture. Ibid.
Jardinage. 107
Art de ſe vêtir. 109
Architecture. 111
Métaux. 115
Deſſein & Sculpture. 117
Art d'écrire. 118
Médecine & Chirurgie. 124
Mathématiques. 130
*Je retourne dans l'*ISLE DE LA PAIX. 136

Fin de la Table.